A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE LIVRE ROSE.

III.

Digitized by Google

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

Digitized by Google

PQ
1216
G53
L5
1834
v.3

LE

LIVRE ROSE,

RÉCITS ET CAUSERIES

DE JEUNES FEMMES.

TOME TROISIEME.

PARIS.

URBAIN CANEL, 104, RUE DU BAC. | ADOLPHE GUYOT, 18, PLACE DU LOUVRE.

M DCCC XXXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CLOCHE DE SAINT-BRUNO.

CHAPITRE DIXIÈME D'UN OUVRAGE INÉDIT.

Digitized by Google

Emmanuel n'était pas né pour être impie, mais le siècle l'avait emporté; il en avait pris l'élan trop rapide, et s'était trouvé à l'étroit dans le catholicisme, sans s'apercevoir qu'il n'avait fait que changer le frein salutaire d'une religion positive contre l'esclavage tumultueux de son imagination déréglée. Cette imagination de feu l'égarait; il la suivait dans ses mille détours avec une insatiable volupté; il s'enivrait de ses mensonges, s'enthousiasmait de ses impossibles créations, et forçait, pour ainsi dire, le monde réel à s'évanouir devant elle; ainsi demeuré sans guide, le bien et le mal servaient de proie funeste à cette âme de vingt ans, sur laquelle ne pesait plus l'autorité de la foi. Un seul sentiment, un seul, était resté dans son cœur, victorieux de l'épreuve, un seul sentiment, gracieux et doux, comme l'un des miraculeux enfans jetés à la fournaise ardente, avait gardé toute sa fraîcheur dans ce foyer dévorant : l'amour!!!

(*Chap. I^er du même ouvrage.*)

Digitized by Google

LA CLOCHE DE SAINT-BRUNO.

> Combien de fois le son des cloches n'est-il point parvenu jusqu'à l'athée, qui, dans sa veille impie, osait peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu. La plume échappe de sa main; il écoute avec effroi le glas de la mort qui semble lui dire : Est-ce qu'il n'y a point de Dieu ?
>
> CHATEAUBRIAND.

La haute cloche de Saint-Bruno appelait les religieux à l'office funèbre ; ses sons lents et mesurés arrivaient à chaque cellule ; les pénitens se réveillaient à cette horloge de la mort qui marquait leur vie; ils se levaient de leur couche austère, secouaient la cendre froide de leurs pieds nus, et deux à deux traversaient le cloître.

Certes, la solitude avait semblé bonne à ces hommes; ils étaient venus lui demander refuge, non pour l'expérimenter avec doute, puisque le terme de l'expé-

Digitized by Google

rience était aussi celui de leurs jours, mais bien pour jouir d'elle avidement jusqu'au bout de la carrière, comme d'une amie enfin retrouvée, ayant grand soin de laisser l'espérance à la porte, l'espérance terrestre, cette magicienne d'un jour, cette complaisante ironique de nos désirs bons ou mauvais. Ils s'abritaient donc là ces hommes, solitaires les uns près des autres, se gardant bien de se peupler leur retraite, de se faire un monde de leur désert par l'échange de leurs regards, encore moins par celle de leurs pensées. Qu'auraient-ils pu gagner à se retrouver face à face? qu'auraient-ils pu gagner à se réchauffer le cœur l'un l'autre, ces hommes qui avaient fui de l'espèce humaine, et surtout d'eux-mêmes? Ce n'était pas un petit monde en raccourci, un moi sans liberté qui leur étaient désirables: oh! non; placés volontairement hors de l'individualité, ils continuaient en quelque sorte l'œuvre unique, l'œuvre de tous, à laquelle un seul avait donné son nom; aussi, quelque grande que fût la multitude au travail, l'unité n'était pas détruite, la solitude n'était pas troublée.

La solitude rajeunit l'âme; elle est le pain mystérieux qui rétablit les forces morales épuisées ou perdues au service des passions; elle est le baume puissant qui guérit les blessures intellectuelles; elle est encore ce sommeil sans rêves qui repose si bien de

Digitized by Google

l'existence, ce concert de silence dont les sons les plus doux détruiraient la sainte harmonie, ce premier parvis du monde invisible qui rapproche l'homme du Créateur de tout ce qu'il l'éloigne de la créature.

Oui, la solitude rajeunit l'âme ! A quelque degré de sa vie, à quelque heure de ses œuvres que cette pauvre âme vienne à elle, la solitude l'enveloppe de son ombre toute lumineuse; tantôt, avec l'amour d'une mère, elle l'entoure d'ineffables craintes comme pour la reporter au berceau; tantôt, avec l'impétuosité de l'esprit, elle la pousse par-delà les temps comme pour la fixer en Dieu.

Solitude, ce n'est pas au monde à te prêter sa louange vaine et faisant un peu de bruit aux oreilles de l'homme heureux qui se laisse prendre aux séductions de ce fantôme, tant il est fantôme lui-même ! mensonge adressé à une petite portion de l'espèce humaine, toujours stupide et rieuse, toujours dans la servitude de ses joies, regardant, questionnant, ne comprenant pas et passant, inhabile à porter son vêtement de bonheur comme un esclave les habits de son maître.

Solitude, ce ne sont pas de tels adorateurs que tu réclames pour ton culte de consolation, pour ta création de miracles. Ceux que tu rassembles dans ton sein portent tous au front la marque de la virilité

Digitized by Google

du cœur; ils ont tous tracé le rude sillon à la sueur de leur visage; ils ont mesuré la chaleur du jour, et, sans marchander avec toi, ils peuvent acheter les biens que tu gardes, largement, heure par heure, au poids de la vie.

Le jour commençait à paraître; Thérèse s'appuya sur le bras d'Emmanuel, et ils se mirent tous les deux en marche. La tête fatiguée de la jeune fiancée s'inclinait à demi voilée par les tresses brunes de sa chevelure, comme autour d'eux, sur leurs tiges, les pavots noirs des montagnes tout chargés de la rosée du matin. Le site qui s'offrait à leurs regards, l'un des plus pittoresques des environs de la grande Chartreuse, étalait au loin ses forêts de sapins d'Ecosse et ses rochers nus en forme d'aiguilles; le torrent du Guier-Mort coulait à leurs pieds, tantôt glissant dans l'étroite vallée sur une surface si unie et si limoneuse qu'on l'eût pris pour un miroir incliné qui luit au soleil, tantôt colorant sous les arcs-en-ciel de sa poussière humide mille formes flottantes et insaisissables, fantasmagorie vaporeuse, évoquée par un rayon de lumière dans un peu de brouillard; au midi fuyaient à perte de vue les longues lignes noires des ifs de la Vallombrée; les montagnes de

Digitized by Google

Saint-Laurent dessinaient à l'horizon du nord les découpures de leur sommet, semblables aux créneaux d'une tour; le désert, le grand désert de Saint-Bruno voilait à l'orient toutes ses religieuses solitudes, et derrière elles les Alpes se rapprochaient aussi des cieux.

La jeune fille disait à Emmanuel : « C'était le jour fixé pour la noce; l'autel était préparé; on avait placé autour de la balustrade ciselée d'or des draperies de velours bleu et beaucoup de cierges allumés, qui ressemblaient de loin à de petites étoiles. J'avançais avec toi vers ce ciel que l'on m'avait fait; je le voyais devant nous, et j'avançais, j'avançais toujours; la distance ne diminuait pas, et, puisque j'avançais, peut-être mon ciel nuptial s'éloignait de nous. Je ne t'en demandai pas la cause, tu m'aidais toi-même à marcher, tes deux bras soutenaient mes pas affaiblis, j'avais toutes mes forces en toi!.... mais quand je te regardai pour te suivre, je m'arrêtai.... Alors tu attachas deux ailes à mes épaules, afin, sans doute, qu'il me fût possible de te suivre au vol; je pensai qu'un de nos anges te les avait données pour moi, et je me mis à genoux pour m'envoler..... Je m'élève, je m'élève, j'ai peur d'un oiseau qui effleure en passant le bout de mon aile; je m'élève encore; de jeunes vierges, dans les airs comme moi, m'environnent, chantant pour ma fête; des chœurs invisibles leur répondent, et de petits enfans radieux

Digitized by Google

balancent sur mon front baissé une écharpe si éclatante que mes yeux n'en pouvaient soutenir la vue; souriant à ces voix célestes, je cherche l'autel nuptial; je le vois, mais sous mes pieds, bien loin, bien bas, et je me vois aussi moi, moi, ta fiancée, étendue sur les degrés de marbre, immobile, glacée, morte, oui, morte!..... Je me sentis long-temps me contempler dans mon étrange appareil de noces, et m'inspirer une pitié inexprimable, et compter douloureusement une à une toutes les fleurs de ma parure de mariée..... Oh! c'était bien la couronne que tu m'as donnée, ma couronne; et toi, Emmanuel, tu étais là, et tu jetais mon voile sur mon visage, car la mort l'avait couvert de taches livides, et il était déjà si défiguré que, sans ta présence et mes vêtemens de fiancée, je n'aurais pu moi-même me reconnaître!!!

» Quel rêve, Emmanuel, quel rêve! » Et la main de la jeune fille tremblait dans celle de son fiancé, et elle s'efforçait de sourire pour ne pas pleurer encore.

« J'ai peur, continuait-elle, même près de toi; et tu ne comprends pas, et tu ignores ce qu'une nuit si douloureuse peut nous renfermer d'avenir!... hélas! ces noires images qui me poursuivent ne sont pas toutes de vains songes : la mort n'est-elle pas venue chercher un de nous, notre vieux serviteur, celui qui était le plus joyeux de notre mariage, celui qui nous tenait

Digitized by Google

lieu de famille, tant il avait vécu long-temps avec elle? Il me semble que notre union est retardée comme si je prenais aujourd'hui le deuil de mon père..... notre union! tous ceux qui la désiraient ne sont plus; ô mon Dieu! si chaque tombe nous séparait? et nous allons marquer la dernière!!! »

Cependant Thérèse marchait plus vite, sa charité devenait sa force; elle voulait choisir elle-même la place de la sépulture de Domingue, et rendre ainsi les derniers devoirs à celui qui ne laissait pas d'enfans sur la terre pour l'ensevelir. Et son Emmanuel lui disait:

« Oui, la dernière; mais toutes ces volontés si chères ont-elles donc cessé de vivre dans la nôtre? n'est-il pas enfin dans notre cœur assez de puissance pour aimer? pour aimer l'être que nous cherchions toujours dans nos espérances, l'être qui emportait notre vie, dont le nom était sur nos lèvres, seul, avant tous les autres, dans chaque émotion nouvelle? C'est que, vois-tu, Thérèse, le nom de celle qu'on aime protége comme le nom de ton Dieu; mais vous ne savez pas cela, vous qui avez besoin de quitter la terre pour vivre, de vous faire un ciel pour aimer, vers lequel s'élèvent vos pensées du jour, de la nuit, sans qu'une seule image les trouble, sans qu'un seul mot de la langue humaine vienne retentir à votre cœur pour le faire frémir de joie, pour le faire pleurer d'amour! »

Digitized by Google

La jeune fille baissait la tête de plus en plus, sans doute afin de garder un double silence, son regard étant moins à elle que sa parole; elle était heureuse dans ce moment et presque repentante de l'être.

« Hâtons-nous, hâtons-nous, » répétait-elle à voix basse; et déjà ils entraient dans la fête. Tout-à-coup son douloureux pressentiment lui revint; elle pâlit et recula, comme si le spectre du vieux Domingue se fût levé sur son chemin : c'est qu'une jeune rosière passait devant elle portant la couronne de mariée qu'elle avait si bien vue dans son rêve.

« Pourquoi craindre encore, Thérèse, quand c'est toi que j'aime? et comment faut-il le dire pour te l'apprendre, pour te l'apprendre sous ce feuillage plein de doux aveux? Regarde autour de nous; ils sont heureux tous, parce qu'ils s'aiment aussi, et ils se le disent sans avoir peur de leurs confidences mutuelles; et moi je tremble, comme si chacune de mes paroles te blessait au cœur, comme si une de tes frayeurs religieuses venait toujours nous séparer !

— Emmanuel! qui peut me rassurer sur cet amour auquel le nom de mon Dieu ne se mêle pas? perdue en toi, je traverse seule et triste le monde de l'espérance, et tu ne veux pas m'y suivre....

— T'y suivre, oui, toujours; mais ta religion remplie de larmes ne suffit plus à cet élan de la pensée, à ce

Digitized by Google

désir insatiable de connaissance et d'action qui me dévore : quoi, rien à faire à vingt ans ? rien de noble, de bon, de joyeux, de splendide, rien à faire ? ah ! notre cœur doit s'élancer au-delà de ce cercle étroit dont le christianisme l'environne ; il doit se créer une vie nouvelle, égale à tous, toute d'harmonie et de lumière, une vie de fête que l'on traverse deux à deux dans l'association universelle. Qu'on ne parle plus aux peuples arrivés à la vraie jeunesse après tant de siècles de décrépitude, qu'on ne leur parle plus de cette loi mystique du Golgotha qui voudrait, dans son fanatisme, attacher le monde, tout palpitant d'avenir, à son arbre usé de la croix ! Ne vois-tu pas le sol, devenu mouvant, laisser à nu de toutes parts ses racines privées enfin de fécondité ! ne vois-tu pas le Dieu ruiné, n'ayant plus une pierre où poser sa tête ? Certes, elle est bien tarie la vieille croyance ; il n'en reste pas même une goutte au cœur ! et le monde vit cependant, privé de ce sang qu'on disait être le sien ; le monde social, plein d'énergie et de puissance ! il se lève, et commence à se tenir debout, lassé de grandir mal à son aise, à genoux. Sans doute, dans ce mouvement brusque et gigantesque, ses muscles se roidissent et ses os dénoués crient, mais la convulsion n'est que passagère. Et quelle rénovation nous serait venue par ce culte qui s'en va, qui s'en va comme une ombre aux premiers rayons des pensées

Digitized by Google

nouvelles ! Comment cette Eglise eût-elle rappelé dans son sein ses enfans perdus, ne sachant pas même leur langage intellectuel ? Si j'entre, moi, dans ton temple, suivant la trace de tes pieds, cherchant la place où tu viens t'agenouiller, baisant la pierre sur laquelle ton front crédule s'incline radieux à travers ses larmes ; si je reste là, debout, près de toi, je ne vois que solitude et dépérissement à l'entour : la chaire en deuil de la vraie parole, de la parole puissante qui vibre à l'esprit; l'autel dépouillé, chancelant ; le temple tout entier, vide aux yeux, vide pour le cœur ; pas un adorateur, pas un ayant force et avenir ; et moi, si je reste là, debout, près de toi, me créant mon ciel, l'anathème du tien descend sur ma tête, oh ! oui, oui, car je suis là, à tes côtés, ivre de bonheur, à t'entendre prier, à te voir aimer, aimer, toi ! et je me dis : « Le Dieu jaloux qu'elle invoque, que peut-il pour ses tremblans désirs de félicité ? que peut-il avec sa loi de sang, ses menaces d'éternité pour ce jeune cœur, fleur de grâce et de pureté qui s'éveille et sourit timide au soleil ? Moi je serais son Dieu, son gardien, sa vie idéale. O mon ange, que je te parle de notre avenir, de mon amour, au bruit de la danse, ici, partout, dans la fête.... »

« Marchons vite, Emmanuel, vite ; le convoi nous devancerait, nous ne pourrions plus choisir la tombe. »

Et Thérèse, le front couvert de pâleur, belle comme

Digitized by Google

la Thérèse du Carmel, fixait ses grands yeux noirs sur Emmanuel : ils changeaient de rôle.

Le cimetière sablonneux étendait au loin devant eux sa poussière doublement sainte, froide et blanche comme un linceul. Deux allées de tombes surmontées de cyprès le coupaient à angles égaux, et cette verdure assombrie formait une immense croix sur les morts. Les petites épilobes pourprées se balançaient tristes sur leurs hautes tiges, ou tombaient fanées une à une, semblables à des larmes de sang. Pas d'oiseaux cachant leurs nids dans les feuilles humides et abritant sous la rosée leurs petits bercés à des chants d'amour; pas d'insectes courant joyeux d'herbe en herbe, ou cherchant à se poser immobile sur des fleurs étincelantes au soleil comme la gaze de leurs ailes; pas même le bruit du vent passant dans les rameaux pâles; le silence, rien que le silence : la vie n'avait pas jeté là ses racines. Les deux fiancés s'avançaient entre les deux rangs de sépulcres.

« Quand on a deviné celle que l'on cherchait avec tant de flamme, celle qui se laissait aussi porter à vous par une pensée d'extase inconnue, on l'aime, s'écria Thérèse, on l'aime toujours, n'est-ce pas?.... On le lui dirait partout.... on le lui dirait ici même sur ces morts couchés à nos pieds, dans cette dernière demeure où tout est fixe, comme si le règne de Dieu y était déjà

Digitized by Google

commencé. C'est moi qui parle d'amour à présent, Emmanuel! d'amour, bien loin de la fête, ici où les chants joyeux n'arrivent pas, ici où les paroles de l'homme ont la solennité d'un serment, lorsqu'elles ne sont pas une prière, ici où l'avenir donné à l'amour ne finit jamais! Oui, voilà comme je comprends ces sentimens du cœur dont tu me parlais tout-à-l'heure; le bruit de la danse couvrait ta voix, Emmanuel; tu ne trouvais pas même un écho! Je m'appuie sur une croix, je m'incline sur un cercueil et je te parle; je te parle de notre union que Dieu m'a promise. Oh! si tu plaçais ta main sur mon cœur pendant mes prières, peut-être tu comprendrais, peut-être un rayon de ma douce étoile descendrait sur toi; tu sentirais ce que c'est qu'une femme alors que Dieu lui-même lui apprend l'amour! ce n'est plus une créature tremblante et frêle comme un roseau battu des vents : sa vie c'est le sentiment qui la domine, plus fort que la mort, plus inflexible que l'enfer; elle est habituée au martyre; il lui faut des espérances infinies, des espérances pour deux; l'âme à laquelle elle s'est vouée ne peut plus échapper à son éternité de bonheur : elle l'entoure de ses croyances, elle l'entraîne dans ses cieux, elle la jette dans le sein déchiré de son rédempteur!.... elle a de la foi!!!.... de la foi, Emmanuel, *de cette vieille foi qui s'en va*..... Mensonge et folie! oui, le monde se lève,

Digitized by Google

mais pour se rapprocher du ciel. L'humanité toute saignante tend les bras, mais à Dieu, comme le Fils de l'homme en croix, et comme lui elle dit : « J'ai soif ; j'ai soif de la vérité, de la parole, de l'unité parfaite, de la science sans fin. Oui, la voie préparée est toute lumière, et la lampe solitaire qui brûle à l'autel est son seul flambeau !....O Dieu ! s'il pouvait jamais s'éteindre, qui suivrait pas à pas les douleurs de la pauvre famille humaine ? qui dirait à l'infortuné : « Gloire à toi ! Toutes les lois du monde resteront dans cette parole tant qu'il y aura des larmes à répandre, tant qu'il y aura sur la terre deux êtres obligés de se séparer par la mort... Vois-tu, Emmanuel, la mort, quand on aime, on s'en souvient ; oui, on s'en souvient, parce qu'elle nous choisit quelquefois dans un autre..... Regarde, là, à tes pieds... c'est la tombe de ma mère, de ma mère !.... Eh bien ! en face de ce monument, tu oseras me dire, toi, que je l'ai perdue, tu ne renonceras pas à tes blasphèmes farouches, tu ne me laisseras pas ma mère !!! avec ta science qui grandit, ta pensée qui marche à pas de géant, ton jeune univers tout palpitant d'avenir, tu ne trouveras rien pour le cœur, tu ne me laisseras pas ma mère !.... Je suis femme, et Dieu a voulu que la femme, remontant à lui, gardât toujours comme un voile l'humble faiblesse et les chastes craintes ; mais la femme se renferme toute en son cœur ; il lui faut la

Digitized by Google

vraie sagesse pour bercer ses fils, l'intarissable source de consolation pour fortifier sa famille, et celui qu'elle osa aimer devant Dieu ne marche-t-il pas dans sa gloire appuyé sur elle!.... »

Le feuillage immobile d'un if à demi ployé jetait son ombre sur les voiles blancs de la jeune fille: son sein palpitait sous les flots nombreux de sa chevelure dénouée; un sourire ineffable passait sur ses lèvres; les peuples de l'antiquité l'auraient prise pour l'un des génies tutélaires placés à la garde de leurs tombeaux; les nations errantes du haut Canada l'auraient appelée la vierge des dernières amours; la villageoise chrétienne n'aurait vu en elle que l'ange de la bienheureuse Marie qui vient de sa part consoler les mères dont il a lui-même emporté les petits enfans sur ses ailes.

« Tu ne réponds rien, Emmanuel?.... Au moins prends cette croix, où le nom du mort est écrit, et marque toi-même la tombe du dernier serviteur de ton père. »

Le jeune homme restait immobile, comme si une croix, passée dans ses mains, y dût laisser un sceau de croyance. La rougeur de l'impiété lui montait au front.

« Non, Thérèse, ces soins pieux vous appartiennent; la crédulité peut parer une femme presque autant que l'innocence et l'amour.

Digitized by Google

— O mon Dieu! ceci nous portera malheur. » Et la fiancée d'Emmanuel pleurait en marquant la tombe, et la haute cloche de Saint-Bruno recommençait l'office des morts.

L'église du village venait d'être dépouillée de ses ornemens : on avait enlevé une à une les fleurs bénites de son autel, et les roses blanches, offrande des jeunes filles, avaient été remplacées par de longues tentures de deuil; seulement les reliques du saint patron, entourées de vertes guirlandes, restaient encore exposées dans leur châsse de cristal, comme pour garder le cercueil et lui donner sa part de fête.

La main de l'homme n'avait point élevé dans l'humble enceinte un de ces catafalques menteurs, échafaudage de pièces de bois informes, squelette habillé de drap d'or, qui élève un cadavre et qui semble ne lui prêter tant de pompe que pour le dépouiller de sa terreur, véritable pompe de la mort : le corps du défunt était placé plus bas que l'autel.

Le prêtre qui avait donné au vieillard les derniers secours célébra pour son âme le sacrifice expiatoire, puis il commença les chants funèbres ; alors le cortége

Digitized by Google

se mit en marche, répondant aux psaumes sacrés :

L'homme né de la femme vit peu de temps, et ses jours sont mauvais et pleins de misère.

Le convoi traversait la fête.

J'ai ouï une voix du ciel qui me disait : Heureux, bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur !

Les danses villageoises s'arrêtaient de toutes parts, les instrumens joyeux se taisaient, les leçons de Job continuaient :

J'ai regardé à droite et à gauche pour voir si quelqu'un viendrait me secourir, et je n'ai trouvé personne qui me reconnût.

Tous les vieillards se levaient et suivaient nu-tête le cercueil de leur vieil ami.

Ta femme sera comme une vigne féconde dans l'enceinte retirée de ta maison, et tes enfans comme de nouveaux plants d'olivier à l'entour de ta table.

Les jeunes hommes suivaient les vieillards ; les jeunes filles venaient les dernières, deux à deux et les yeux baissés. On ne voyait plus sous les arcs de verdure qu'une longue procession ; la fête s'était peu à peu mise en marche vers le cimetière, et les fleurs arrachées par les pas de la danse jonchaient la route que suivait le convoi : singulier hasard qui se renouvelle souvent dans les choses d'ici-bas, vrai symbole de la vie humaine, toujours brillante et parée pour de grands revers.

Digitized by Google

La femme, frappée de folie et s'appuyant sur une petite fille blonde, faisait aussi partie du cortége. Elle disait à l'enfant :

« C'est la fête dont tu m'as parlé si souvent, n'est-ce pas? Comme je la reconnais! qu'elle est belle! Tu me disais : Le jour du saint patron est un grand jour, on chante au village!

Les douleurs de l'enfer m'ont environné, et les flots de la colère ont fondu sur moi.

Mais l'enfant ne répondait rien et pleurait tout bas; car elle ne reconnaissait pas sa fête.

Combien l'impression de la mort était différente sur chacun de ces assistans qui gardaient le même silence ou prononçaient les mêmes prières! et pourtant beaucoup de jeunes filles pensaient avec des regrets pareils à ces blanches couronnes qui n'étaient pas encore flétries, à ces longues promesses d'amour qui n'étaient pas encore oubliées; et les vieillards se demandaient à voi basse l'âge du défunt; et tous, jeunes et vieux, s'avançaient du même pas : c'était le cercueil qui réglait la marche. La folle, sous ses blancs vêtemens, occupait aussi l'attention des villageoises; plusieurs se rapprochaient du mort pour s'éloigner d'elle. Thérèse et Emmanuel, qui avaient rejoint le cortége, la regardaient avec une profonde pitié; toutes leurs pensées étaient semblables en ce moment, tant la vue de cette femme

Digitized by Google

les distrayait des rites funéraires, et surtout d'eux-mêmes.

Le convoi était enfin parvenu au cimetière; les rangs se pressaient autour de la fosse vide; chacun voulait sa place bien près pour mieux voir; plus de pensées profanes, plus de paroles étrangères, les regards étaient fixes, les cœurs étaient tous présens.

Nous rendons la cendre à la cendre, la poudre à la poudre.

Et l'on descendait lentement la bière découverte, et le prêtre jetait la terre le premier, et la terre tombait de tout son poids sur le cercueil mis à nu qui semblait gémir, et à ces lamentations du prophète : « *J'ai crié vers vous, Seigneur, du fond de l'abîme,* » on eût dit que le mort lui-même achevait l'office. Emmanuel se tenait à l'écart. La femme aliénée, demeurée seule près de lui, le regarda..... le regarda long-temps; puis elle s'agenouilla et fit le signe de la croix comme tout le monde. Le spectacle des cérémonies funèbres arrivait jusqu'à cette raison éteinte que la mort devait ressusciter. Le front de l'infortunée, devenu plus sombre encore, s'inclinait vers l'étroite bière qui peu à peu disparaissait; son œil s'y attachait fixement, comme si cette fosse ténébreuse eût été, pour son esprit fermé à la lumière du monde, un jour ouvert sur l'éternité; et quand les amis du défunt se furent placés religieuse-

Digitized by Google

ment autour de la tombe nouvelle, quand le cercle se fut formé de tous les spectateurs, quand le rameau trempé d'eau bénite eut passé de l'un à l'autre, elle le prit des mains de Thérèse, et, se rapprochant encore d'Emmanuel, lui dit tout bas : « Allons-y ensemble. » Le jeune homme tressaillit. Elle s'avança seule et lut sur la croix noire : *Ici repose le vieux Domingue.*

Comme une couvée de serpens endormis se réveille sous les pas du voyageur, ce seul nom réveilla confusément à la fois dans son sein tous les souvenirs désolés de la folle :

« Mort lui aussi! » s'écria-t-elle avec fureur. Et ses dents s'entrechoquaient, et ses yeux flamboyaient, et toute sa pâleur passait sur le front des assistans. « Le laissera-t-on là toujours? mais non, c'est impossible : il sait tout, vous dis-je, il me remplace, il vit pour moi! A mon aide, villageois! brisez cette pierre avec le soc de vos charrues, comme je la brise sous mes pieds; fouillez dans la terre bien avant : vous avez fait la fosse si profonde! le secret est dans les plis d'un linceul, entre quatre planches!... il faut qu'il en sorte!... oh! oui, justice de Dieu! Ma fille, ne t'ai-je pas vêtue d'une robe noire lorsque ton père t'a quittée? lorsqu'il t'a dit : « Tu la maudiras, quand ses deux bras desséchés te presseront contre son cœur. Tu la maudiras, parce qu'elle t'a portée neuf mois dans son sein, parce qu'elle

Digitized by Google

t'a fait boire son lait après avoir tué ton père!.... »

Ces dernières paroles arrachèrent le prêtre à l'indicible terreur qui rendait l'assemblée immobile; et comme si le démon venait de se manifester, il s'avança vers la folle, armé de la croix.

« Que me veux-tu, prêtre en cheveux blancs? Tu es vieux et tu n'as pas suivi le convoi de mon époux, parce qu'il s'était donné la mort; il était chrétien, pourtant! tu l'avais baptisé toi-même... et son cercueil fut porté en silence; il faisait nuit, je pleurais, je crois... Ne m'approche pas, prêtre, tu n'as pas la clef des consciences, tu ne sondes pas les reins et les cœurs... C'est moi que tu ne devrais pas souffrir en terre sainte; je me suicidai il y a vingt ans !... »

La folle reculait toujours. Tout-à-coup ses yeux se posent sur Emmanuel semblables à deux charmes ardens: elle jette autour de lui ses bras comme une ceinture de fer, et le couvre de frénétiques embrassemens.

« Ah! je te reconnais bien; c'est toi que j'aime, c'est toi qui m'as fait mourir, jeune homme, t'en souviens-tu? Je me suis placée sur ton cœur, et tu m'as parlé d'amour; t'en souviens-tu?.. Est-ce que tu l'aimerais aussi, jeune fille? Sous quel nom, à quel titre? Ses caresses dévorantes éteindraient ta raison, briseraient ta vie, brûleraient ton âme!... Enfant! tu en es encore à tes larmes !... »

Digitized by Google

L'insensée prolongeait d'affreux éclats de rire : on eût dit un esprit damné, parlant à une élue du purgatoire.

« Regarde-moi de toutes tes forces, laisse ta main dans la mienne sans crier, mets-la sur mon sein, et compte, compte la fièvre du cœur, si tu peux... Enfant, une de mes nuits te tuerait, et tu l'aimes ! Tu restes dans son chemin, sous ses pas ! Tu ne fuis pas au bout du monde ! Tu ne mets pas l'enfer entre vos deux amours, malheureuse !... »

Et la folle se dressait sur ses pieds rouges de sang, et dominait de toute la hauteur de son désespoir la jeune fille, palpitant sous son influence magique comme l'oiseau sous la serre du vautour... Et la grande cloche de Saint-Bruno recommençait l'office funèbre ; ses gémissemens entrecoupés de silences lugubres arrivaient au cimetière par le désert ; la solitude sanctifiée sortait de son sommeil de pénitence.

« Oui, le secret terrible est là, sous la terre... Oh ! mes souvenirs... mes souvenirs ! » Et frappant sa tête avec rage : « Il est là, là aussi... enfermé partout... A l'œuvre, à l'œuvre, ma raison du temps passé, tu as à faire ici à présent... Reviens, oh ! reviens par miséricorde, par charité, ma bonne raison, avec tes fureurs, tes remords, tes menaces vengeresses ; viens toujours.. » Et cette femme, cette femme en travail de la

Digitized by Google

pensée, les yeux fixés sur la tombe de Domingue, passait sur son front des mains rapides et convulsives, et le déchirait avec ses ongles comme pour entr'ouvrir ce second sépulcre et en exhumer sa mémoire, cadavre aussi... Et la cloche de Saint-Bruno continuait l'office funèbre. Chaque tombe répondait, chaque tintement ressemblait à la voix d'une âme en peine, criant grâce à Dieu !

« Mes enfans, mes enfans, c'est un crime qui vous sépare, un crime..... Ah! Dieu..... à genoux tous pour que la folle se souvienne..... »

Toutes les bières gémirent à la fois sous le poids précipité de la foule qui s'agenouillait.

« Nous séparer ! s'écria Emmanuel, se précipitant vers Thérèse et l'étreignant contre son sein pour lui en faire un asile ; nous séparer !.... » Et il restait là, debout, seul debout.... pâle et superbe comme Satan parmi les enfans de Dieu. Sa fiancée murmurait : « Oh ! mon rêve, mon rêve ! » Puis elle le regarda, et dans ce regard passa tout son ciel et tout son amour ; mais il demeura immobile, et la tête de la jeune fille, soulevée un moment, retomba blanche et faible : on eût cru voir l'Eloa du poète pleurant aux pieds du tentateur. « Le crime appelle le crime, » dit encore la folle ; et sa voix, sa force, son souvenir, sa seconde vue prophétique, le passé, l'avenir, tout s'éteignit dans

Digitized by Google

cette parole ; ce fut le dernier éclair, étourdissant, dévorant, sublime, puis vint la nuit, la nuit de l'âme.

Et la cloche de Saint-Bruno continuait ses infatigables lamentations, les vibrations de l'airain agrandissaient leur cercle sonore; elles ondulaient sur les flancs recourbés des montagnes, elles éclataient dans l'écho du rocher, elles retombaient, tristes et pesantes, dans les profondeurs des abîmes qui sillonnent le désert : c'était un orage de prière grondant pour les morts; on entendait presque les pénitens traduire la langue des trépassés ; on les voyait presque en communication avec les vivans ; et même, dans ce moment, tout le cimetière prenait sa terreur d'en haut. La folle était étendue sur la tombe de Domingue, sans mouvement, l'œil fixe, les lèvres violettes, les cheveux tombant sur son sein nu, les bras étendus en croix, comme pour séparer toujours les deux amans ; et là elle vivait, et elle était belle et terrible à voir, cette femme encore si près de la jeunesse et si avancée dans le malheur ; oui, belle, immobile et froide comme un marbre de Niobé.

GABRIELLE SOUMET.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE COMTE LAMBERTI.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE COMTE LAMBERTI.

Parmi les nombreux promeneurs qui étaient venus jouir d'une belle soirée de Naples, dans le magnifique jardin de la villa Réale, deux personnes semblaient s'isoler de la foule; il était facile de voir qu'ils ne songeaient ni à la brise du soir qui faisait frémir doucement les feuilles des arbres, ni à l'admirable tableau que déroulait devant eux le soleil couchant qui dessinait déjà sur un fond pourpre et orange la silhouette noire des îles d'Ichnia et de Procida. Leurs pas étaient

Digitized by Google

rapides, et les traits mobiles de leurs figures exprimaient le trouble qui devait agiter leur âme.

« Tu es le seul héritier du nom de ma famille, disait l'un, je t'ai toujours regardé comme mon fils, et l'amitié que j'avais pour ton père, plus encore que nos liens de parenté, m'en ont donné le droit : c'est donc dans ton sein que j'ai voulu verser les soupçons qui me dévorent le cœur depuis quelque temps. Je te le répète, je suis jaloux; ma femme n'a pas le visage plus tranquille que son âme, et quelque chose s'y passe qu'elle n'oserait avouer à son époux. Ce Français, le chevalier de Neuville, la suit dans les promenades, dans les réunions, dans les bals, partout, et semble attaché à ses pas... et je crains... »

Le nom seul du chevalier de Neuville avait fait tressaillir celui au bras duquel le vieillard était appuyé, et dans sa réponse il affecta un calme qu'il n'avait pas :

« Pouvez-vous penser, dit-il, que Giulietta ait jamais fait plus d'attention aux soins de ce jeune homme qu'à tous ceux dont elle est environnée, comme la plus belle femme de Naples? »

Le vieillard ne répondait pas; l'autre continua :

« La plus belle et la plus pure!... Quel autre que vous, en effet, eût osé jeter un nuage sur l'éclat de sa vertu?... » Puis il ajouta, avec un tremblement dans la voix, que toute son énergie ne pouvait dominer :

Digitized by Google

« Quel motif avez-vous de croire ce que vous venez de me dire... et sur quoi fondez-vous...

— Je suis vieux, et je m'effraie ; j'ai tort peut-être... Cependant je pars, je quitte Naples pour quelques jours, et je viens confier Giulietta à ton amitié surveillante... je compte sur toi pour la préserver elle-même des piéges qui l'environnent de toutes parts... Si plus tard ces soupçons, qui ne font que de naître dans mon cœur, devaient se changer en réalité, ce serait encore, à défaut du mien, ton bras que j'implorerais pour ma vengeance. »

L'autre ne répondit qu'en serrant avec force la main du vieillard.

« Pour sa vengeance et pour la mienne... » pensa-t-il.

De ces deux interlocuteurs, l'un était le duc d'Azetta, homme riche et puissant. A cet âge, où il aurait dû penser plutôt à la tombe qu'au mariage, il avait épousé la plus belle et la plus séduisante héritière de Naples. Cette fois, c'était moins la fortune qui avait déterminé les parens de Giulietta à la livrer aux bras de ce vieillard, que ces convenances de famille, qui allient les nobles aux nobles, et il y avait cinq ans que la jeunesse et la beauté étaient unies à la décrépitude, à la mauvaise humeur et à l'avarice... Il y avait cinq ans, et c'était la première fois qu'une voix, celle d'un

Digitized by Google

époux, avait osé élever un soupçon sur la vertu et la pureté de la brillante duchesse d'Azetta.

L'autre était le comte Lamberti, le cousin du duc; il avait été élevé à Palerme; à trente-quatre ans il avait perdu son père, et alors il avait quitté sa ville natale pour venir à Naples, appelé par les prières du duc d'Azetta, qui voulait reporter sur lui toute l'amitié qu'il avait eue pour son père.

Il avait un esprit supérieur, une âme profonde, des connaissances étendues; mais toutes ces belles qualités se trouvaient obscurcies par une laideur rmearquable. Il était bien fait, avait une tournure élégante et distinguée; mais il semblait que ces avantages fissent encore ressortir la difformité de sa figure.

Admis dans l'intimité de son cousin le duc d'Azetta, auquel son caractère énergique avait plu, il avait souvent eu l'occasion de voir la duchesse, et ce n'avait pas été impunément. Malgré tout l'empire qu'il avait sur lui-même, il n'avait pu vaincre le penchant qui l'entraînait. Il l'aimait donc... mais le respect et l'amitié qu'il portait au duc, moins peut-être que la dignité qui entourait la personne de Giulietta, lui avaient fait jurer de contenir toujours son amour lorsqu'elle était devant lui, et elle l'eût ignoré sans doute... si une fois, une seule fois, un soir, en respirant la brise embaumée qui apportait de la mer une fraîcheur délicieuse après

Digitized by Google

une journée brûlante, il n'eût oublié sa prudence et son serment d'ensevelir dans le fond de son âme les sentimens qui s'y pressaient. Pourtant l'aveu de cet amour avait été écouté sans colère et sans indignation, sinon sans étonnement. Elle lui avait répondu avec douceur, l'avait rappelé à lui-même par ses bienveillantes paroles; et après lui avoir promis d'oublier l'instant d'égarement qui l'avait jeté à ses pieds, elle avait continué à être pour lui ce qu'elle était avant cet aveu. Depuis lors Lamberti avait senti son amour s'augmenter avec son estime; mais il ne lui avait plus parlé que comme un ami prêt à se dévouer pour elle et pour son époux.

Depuis quelques jours, pourtant, Giulietta semblait changée à son égard. Malgré lui il osait se flatter qu'elle donnait plus d'attention aux paroles souvent douces, mais toujours respectueuses, qui s'échappaient de ses lèvres. L'aimait-elle? voulait-elle encourager cet amour qu'elle n'avait jamais repoussé avec haine? Il n'osait le croire. Voulait-elle seulement le rassurer sur cette jalousie qu'elle lisait dans ses yeux lorsque Philippe de Neuville était auprès d'elle?.... Cela, il le croyait; et, dans son cœur, il en remerciait Giulietta, et l'espoir d'être un jour aimé se réveillait en lui.

Mais un sentiment tout opposé s'éleva dans son âme

Digitized by Google

au moment où le duc d'Azetta vint lui confier les soupçons qu'il avait conçus. Un doute affreux s'empara de lui, une horrible jalousie se glissa dans son cœur. Il cherchait en vain à tranquilliser son imagination, en pensant à la conduite récente de Giulietta à son égard, et à l'espérance qu'il avait osé en concevoir pour l'avenir. Ce n'était plus cela! Cette condescendance qu'elle semblait avoir pour lui; cette grâce avec laquelle elle répondait à ses moindres paroles; ces flatteries, c'était presque le mot, dont elle l'environnait..., tout cela n'était peut-être qu'un piége. Voulait-on l'aveugler, lui, l'allié du duc, qui l'aimait trop pour que sa jalousie ne fût pas plus à craindre que celle de son époux?

Cette idée bouleversait son âme; il n'osait s'y arrêter; mais elle revenait toujours à son imagination, et il l'accueillait quelquefois face à face pour la combattre, pour en douter du moins, car c'était là tout ce qu'il pouvait encore.

En quittant le duc, il résolut d'épier tous les mouvemens du cœur de Giulietta, de les lire sur sa figure peu habituée à la dissimulation, et de sortir enfin de cette incertitude qu'il désirait et qu'il tremblait à la fois de faire cesser.

Une circonstance avait donné plus de force à ses soupçons. Il était venu voir la duchesse le lendemain du départ de son époux. A son entrée dans sa chambre,

Digitized by Google

Giulietta s'était troublée et avait repoussé vivement une cassette qu'il avait entendu fermer..... Que contenait cette cassette? Pourquoi ce trouble dont elle avait eu tant de peine à se remettre?....

Il y avait bal chez l'ambassadeur de France : la plus haute société de Naples y était invitée. Lamberti était le cavalier de la duchesse pendant l'absence de son mari. Elle l'avait prié de l'accompagner à cette soirée, et lorsqu'il se présenta à son palais pour la conduire chez l'ambassadeur, il la trouva prête; sa délicieuse toilette du bal était achevée, et elle glissait ses mains dans les gants parfumés qui en dessinaient le contour gracieux.

Il fut triste en la voyant si belle.

« C'est pour lui, sans doute, qu'elle est ainsi! » pensait-il.

« Comte, lui dit Giulietta, vous êtes distrait ce soir, et ne ressemblez nullement à un homme qui se rend à une partie de plaisir....

— Vous savez que les bals.....

— Oh! oui, vous êtes un philosophe..... Les femmes ont si peu de charmes pour vous! »

Digitized by Google

Il n'eut pas le courage de lui faire la réponse à laquelle sans doute elle s'était attendue.

Lorsqu'ils arrivèrent au bal, un murmure flatteur accueillit la duchesse d'Azetta. Une foule de cavaliers se précipita sur ses pas, et l'eut bientôt enlevée au bras du comte, qui de tous ces adorateurs n'en avait vu qu'un, un seul, et c'était Philippe, qui affectait avec elle une intimité insolente, et avait pris sa main avant tous les autres. Elle remerciait l'un d'une galanterie qu'elle recevait froidement; pour l'autre, un signe de tête était le prix d'un mot flatteur; mais son regard revenait toujours à Philippe, et à lui... pas un remercîment, pas un mot, mais un regard qui n'était que pour lui! Lamberti le voyait bien, et son âme jalouse en était torturée. Oh! combien il s'étonnait de n'avoir pas deviné plus tôt ce dont il ne doutait plus maintenant: mais pouvait-il croire qu'un homme si vain et si léger pût plaire à cette femme que, dans son amour, il avait divinisée! Puis, n'avait-il pas été trompé par ce qu'il appelait l'hypocrisie de la duchesse, qui, à mesure qu'elle aimait Philippe davantage, avait, sans le vouloir, par un instinct de femme, semblé lui donner plus d'espérances, à lui Lamberti?

Peut-être, hélas! se sentant prête à être coupable, s'était-elle dit qu'elle devait plus d'indulgence à un amour qu'elle avait repoussé! Peut-être qu'aimant pour

Digitized by Google

la première fois, elle obéissait à ce besoin qu'éprouve alors le cœur de répandre son amour sur tout ce qui l'environne!

Mais ce n'était pas ainsi que pensait Lamberti; à ses yeux, ce n'était qu'un calcul froid et hypocrite.

Appuyé contre un des lambris dorés du salon prinpal, il suivait Giulietta dans ses moindres gestes, et devinait presque tout ce qu'elle disait au mouvement de ses lèvres.

Tout-à-coup, dans un de ces momens où tout se bouleverse dans un salon, à la fin d'une valse ou d'une contredanse, il la perdit de vue et ne la retrouva plus. Par un secret soupçon de son âme, il chercha également le chevalier de Neuville, et il chercha vainement : le chevalier n'y était pas!

«Ils sont tous deux sur la terrasse du palais, » pensa-t-il. Et il se dirigea de ce côté.

En passant inaperçu derrière un groupe de jolies femmes et de jeunes gens, il entendit ces mots qui le firent tressaillir :

« Le jeune secrétaire d'ambassade avance ses affaires, disait l'un.

— C'est un couple charmant, disait une dame.

— Pauvre mari! reprenait l'autre.

— Dites plutôt pauvre jeune homme, » leur dit d'une voix grave un homme plus âgé que les autres,

Digitized by Google

et que l'expérience sans doute faisait parler ainsi.

Le reste de la conversation lui échappa, car il ne pouvait plus l'entendre, il était sur le seuil de la porte; il pénétra sur la terrasse, où la nuit seule régnait, sombre et noire, comme elle paraît lorsqu'on sort d'un salon illuminé de mille bougies.

Il avançait lentement, lorsqu'il aperçut, à travers l'obscurité, deux ombres l'une près de l'autre, appuyées sur le balcon au-dessous duquel la mer venait mourir. Il se glissa plus doucement encore : ses pieds, enfermés dans leur mince chaussure, tombaient muets sur les dalles et n'éveillaient aucun son. Il retenait son haleine, et cherchait même à étouffer les battemens précipités de son cœur.

Enfin il parvint à s'appuyer contre une des colonnes qui soutenaient le fronton du palais; et l'espace qui le séparait maintenant du balcon lui permit de distinguer la voix de la duchesse et celle du chevalier.

Par un mouvement instinctif, sa main chercha un poignard contre sa poitrine : il s'en voulut vainement de son imprévoyance; puis il se calma, et prêta l'oreille.

C'étaient de douces paroles qui s'enchaînaient les unes aux autres et se mêlaient avec amour; c'étaient des momens de silence plus doux encore!

La voix de Giulietta arrivait à peine jusqu'au comte;

Digitized by Google

celle de Philippe était plus claire et plus haute. Tout-à-coup il entendit son nom prononcé par ce dernier.

« Ne pourrais-je vous reconduire ce soir, Giulietta? disait-il. Ce Lamberti sera-t-il toujours entre vous et moi? En vérité, j'en suis jaloux; il a sur vous une influence qu'il n'a pu prendre sans votre volonté; et si j'en crois le monde....

— Que dit le monde?

— Le monde dit qu'il vous aime.

— Je ne sais.

— Qu'il vous aime depuis long-temps. N'a-t-il jamais, Giulietta, obtenu de vous quelques espérances?

— Que vous êtes singulier, Philippe, avec vos soupçons! Il me semble qu'il vous suffirait de regarder la figure de M. le comte Lamberti pour vous guérir de votre jalousie..... il est si laid.

— Pour sa laideur, elle est incontestable.....

— N'avez-vous rien entendu?

— Rien.

— Rentrons, Philippe; une absence plus longue pourrait être remarquée... rentrons.

— Déjà! il est si doux de parler d'amour; la mer devant nos yeux, les étoiles au-dessus de nos têtes, et l'harmonie de ce bal derrière nous....

— Rentrons, Philippe.

Digitized by Google

— Il me faut une promesse avant de nous séparer, Giulietta; ma prière de tout-à-l'heure, ne l'exaucerez-vous pas?

— Plus tard.

— Oh! mon amie, ne me refusez pas. Cette nuit, après le bal, je serai dans votre jardin, sous vos fenêtres; l'une d'elles ne s'ouvrira-t-elle pas pour moi, Giulietta? »

Elle ne répondait rien, et regardait la mer.

« Laquelle des deux?

— Celle de droite, » dit la duchesse, mais si bas, que ces dernières paroles ne parvinrent aux oreilles du comte qu'en sons presque imperceptibles : pourtant il les comprit, parce que son esprit était tellement tendu qu'il devinait la pensée avant le faible murmure qui la rendait.

Les deux amans rentrèrent dans les salons, et le comte resta seul sur la terrasse.

Il s'était passé d'étranges choses dans l'esprit de cet homme pendant tout le temps qu'avait duré cette fatale conversation. Il sentait pour la première fois qu'il était méchant. Jusqu'alors rien ne s'était violemment opposé à sa volonté, rien n'avait développé dans son âme hautaine les germes que la nature y avait semés à son insu, et quand ces soupçons jaloux étaient venus troubler son imagination, il avait conçu de la douleur

Digitized by Google

plutôt que de la haine! Maintenant il sentait que la haine restait seule, et il eut presque de la joie de reconnaître qu'il avait en lui toute la puissance d'un être pervers.

Il se promenait à grands pas sur la terrasse.

«Je suis laid, murmurait-il d'une voix sourde et basse. Ainsi, lorsqu'elle écouta, il y a un an, l'aveu que j'osai lui faire, qu'elle ne me repoussa pas avec indignation, lorsqu'elle me promit de me conserver son amitié..... c'est que je n'étais pas à redouter..... c'est que j'étais laid. L'honneur de son mari ne pouvait payer deux ans d'un amour ardent et respectueux; il devait être jeté à la tête de cette poupée de France.» Puis il songeait à cette infâme coquetterie dont elle avait usé envers lui, et à l'espoir qu'il en avait conçu lui, le fou, qui ne voyait pas qu'il devait servir de masque aux amours de Giulietta et de Philippe.

« Dupe que j'étais! » disait-il. Mais ce cœur si bon, si dévoué pour elle, vient de prendre subitement la ressemblance de sa hideuse enveloppe... « Frémis, Giulietta, tu me haïras si tu n'as pu m'aimer! »

Lorsqu'il rentra dans les salons, le passage de la nuit à l'éclat des lumières, la chaleur suffocante du bal, et plus que cela, le choc des sensations diverses qu'il avait éprouvées, l'étourdirent tellement, qu'il fut obligé de s'asseoir. Là il perdit un instant le senti-

Digitized by Google

ment de sa souffrance et de sa haine. Un souffle léger et frais vint le ranimer tout-à-coup, sans toutefois le rendre à la vie réelle : c'était le passage rapide d'un couple de valseurs ; il reconnut la duchesse et Philippe : il crut que c'était un songe, et malgré lui son regard suivit attentivement ces deux petits pieds de satin blanc qui s'entremêlaient avec la chaussure noire de Philippe par des mouvemens si égaux, si intimes, avec un charme si puissant, que les autres valseurs s'étaient arrêtés pour les admirer tous deux.

Quand la valse fut terminée, il regardait encore, et il lui semblait voir passer et repasser une ombre blanche et noire, lorsqu'une voix connue le tira de sa rêverie.

« Monsieur le comte, voulez-vous me permettre de m'asseoir ? »

Il se leva machinalement.

« A propos, monsieur le comte, je voulais vous dire que je vous délivre de l'ennui de me reconduire cette nuit ; M. le chevalier aura la complaisance de me ramener chez moi. »

Il répondit à la duchesse par un profond salut.

Ces derniers mots lui avaient rappelé sa rage et sa haine ; il sortit comme un fou du salon.

En quelques minutes il est au palais d'Azetta ; il monte.

« Madame la duchesse d'Azetta est-elle rentrée ?

Digitized by Google

— Non, monsieur le comte.

— J'ai à lui parler, et je vais l'attendre. »

Et il entra dans son appartement.

Quel était son dessein? Le savait-il lui-même? Il voulait être dans la chambre de Giulietta... il y était.

Mille projets de vengeance roulaient dans sa tête..... « A présent, pensait-il, son honneur, sa vie, celle de son amant, tout m'appartient. » Et regardant la pendule : « Elle fait bien de s'enivrer de ses regards... de la douce pression de sa main... l'amour ne l'attend pas ici.... »

Tout-à-coup ses yeux se fixèrent sur une cassette placée au fond d'un secrétaire que, dans sa préoccupation des apprêts du bal, Giulietta avait sans doute oublié de fermer... Il la reconnut, c'était celle qu'elle s'était hâtée un jour de soustraire à sa vue... Il la prit, et la pesant dans sa main : « Elle est bien légère. » Et il la serrait étroitement, la retournant avec rage, car il ne pouvait douter qu'elle ne renfermât les preuves du crime de Giulietta; il aperçut un ressort qu'il fit jouer, et des lettres s'offrirent à sa vue. Le malheureux s'y attendait, et il sentit pourtant un redoublement de colère et de désespoir.

Il conçut tout-à-coup un projet qui devait le payer de toutes ses souffrances, ou du moins assouvir sa vengeance et sa haine.

Digitized by Google

Au même moment, une voiture roula dans la cour du palais. Il prit les lettres et les serra dans son sein.

En entrant, Giulietta, que, dans la précipitation qu'elle avait mise à monter, ses gens n'avaient pu prévenir de la présence de Lamberti, se trouva tout-à-coup en face de lui.

Il était appuyé contre la cheminée, muet, et la regardant fixement.

Une sueur froide coula le long des membres de Giulietta. Elle comprit qu'il y avait là un grand danger pour elle, et qu'il allait y avoir entre eux une explication sérieuse. Pourtant elle se remit, et tâcha de donner à sa voix un ton de légèreté et d'indifférence qui contrastait avec la pâleur de ses joues.

« Vous ici, monsieur le comte, à cette heure! voilà une visite bien tardive.

— C'est vrai.... mais ne vous ayant pas reconduite chez vous, je ne sais quelle inquiétude....

— Vous voici rassuré sans doute?... »

Et comme le comte ne sortait pas :

« Ce bal m'a fatiguée, j'ai besoin de repos, monsieur le comte, et votre absence....

— Vous est nécessaire pour recevoir ici le chevalier de Neuville. »

Giulietta fut prête à se trouver mal.

Digitized by Google

Il reprit : « Oui, pour recevoir le chevalier de Neuville ; et c'est cette fenêtre qui doit lui donner accès dans votre chambre.... »

La duchesse était confondue.

« Eh bien! retenez bien ceci, Giulietta : je ne veux pas, moi, que vous le receviez, et je vous défends d'ouvrir cette fenêtre. »

Le sentiment de sa dignité blessée rendit une partie de son énergie à la duchesse.

« De quel droit osez-vous me parler ainsi, monsieur, et quel compte la duchesse d'Azetta a-t-elle à vous rendre ?... Je vous ordonne de quitter ces lieux.

—Tout-à-l'heure, madame, je ne vous ai pas tout dit.»

Un sourire diabolique se dessina sur les traits du comte.

« Sortez, monsieur, ou j'appelle. »

Et comme elle se précipitait vers la sonnette, il l'arrêta au passage.

« Point de scandale, Giulietta, il retomberait sur vous. Vous ne savez donc pas que si je voulais vous perdre, je n'aurais qu'à vous laisser faire? Ne voyez-vous pas que je sais tout? Depuis huit jours, j'ai suivi une à une toutes les séductions dont ce Français vous entourait; depuis huit jours, il n'est pas une de vos pensées, pas une des siennes qui me soit échappée : tout-à-l'heure, je vous ai entendue rire avec lui de ma

Digitized by Google

laideur, qui, disiez-vous, devait rassurer sa jalousie; et un instant après, vous lui donniez rendez-vous ici, parce qu'il est beau *lui*.... Mais tout cela n'est rien... des paroles que l'on peut nier... Vous voulez d'autres preuves, n'est-ce pas? eh bien! regardez, madame! » Et l'attirant brusquement vers le coffre, il le lui montra tout ouvert et vide.

Ici la pauvre femme fut vaincue; quand elle vit que ses lettres étaient aux mains d'un homme qu'elle avait si cruellement blessé, l'apparence de courage et de sang-froid qu'elle s'était efforcée de conserver jusqu'alors l'abandonna tout-à-coup; elle tomba aux genoux du comte, le conjura de lui rendre ses lettres.... Lui, si noble, si généreux, il ne voudrait pas perdre une femme qui se livrait à sa merci, et qui s'était toujours montrée bonne pour lui; car jusqu'à cette malheureuse soirée, que pouvait-il lui reprocher?.... Elle savait bien qu'elle était coupable; mais était-ce à lui de l'en punir, lui qui n'avait pu se défendre de l'aimer? Elle répondait à l'amour du chevalier de Neuville, c'était vrai; mais s'il consentait à lui rendre ces lettres, à les brûler devant elle, elle lui jurait de ne jamais le revoir, elle lui jurait même de l'oublier.

Le comte Lamberti éprouvait une joie cruelle en la voyant à ses genoux, suppliante, en larmes, et il la laissait parler, parce que ces prières, qu'il ne voulait pas

Digitized by Google

exaucer, résonnaient à ses oreilles comme une douce musique.

Quand ses larmes eurent étouffé sa voix, il lui dit :

« Je ne vous rendrai, madame, les lettres que vous demandez qu'à une condition : venez les chercher vous-même chez le comte Lamberti. »

En disant ces mots, il la repoussa et sortit.

La duchesse d'Azetta passa le reste de la nuit dans la plus cruelle agitation ; elle se révoltait à l'idée d'obéir à l'ordre impérieux du comte : mais ces lettres.... il les avait en sa possession, et en même temps, son honneur et sa renommée. Elle irait les chercher. Ne devait-elle pas compter sur le respect que le comte lui avait toujours montré ?.... Mais fallait-il renoncer à l'amour de Philippe, de Philippe qu'elle aimait d'autant plus qu'elle se sentait maintenant plus isolée dans la vie ?...

Pour rien au monde elle n'eût osé faire à Philippe le signal dont il était convenu avec elle, car elle ne doutait pas que Lamberti ne veillât aussi au dehors : c'eût été mettre sa vie en danger. Elle craignit même que son ombre ne la trahît en passant devant la fenêtre, et elle se hâta d'éteindre les bougies qui éclairaient sa chambre. Maintenant on eût pu croire que le repos habitait le palais des ducs d'Azetta.

Philippe attendit vainement le signal promis par la

Digitized by Google

duchesse. Son orgueil se révoltait à l'idée que l'on pût se jouer de son amour, et il attendait..... Le jour le retrouva à la même place, et lui fit seul comprendre qu'il était temps de rentrer chez lui.

Il revenait plein de doutes et d'inquiétudes.

« C'est encore ce Lamberti qui doit être mêlé à tout cela, » pensa-t-il; et il courut chez le comte pour sortir de son incertitude.

Lorsqu'il entra dans l'appartement où se tenait Lamberti : « Déjà debout, monsieur de Neuville, lui dit celui-ci; après vos triomphes et la longue veille de la nuit dernière, ah! combien je vous sais gré d'une visite si matinale! »

Il y avait dans le ton avec lequel il avait prononcé ces paroles, une teinte d'ironie moqueuse et satisfaite qui ne permit pas à Philippe de douter que Lamberti ne voulût faire allusion à son rendez-vous manqué.

« Oui ou non, monsieur le comte, à une question que je vais vous adresser?

— Laquelle, monsieur?

— Avez-vous vu madame d'Azetta après sa sortie du bal?

— Et s'il ne me plaît pas de vous le dire? reprit Lamberti avec hauteur.

— S'il ne vous plaît pas, monsieur le comte.... vous me ferez au moins l'honneur de me suivre... Entre gens

Digitized by Google

comme nous il n'est pas besoin de témoins...Vos armes seront les miennes. »

Et Philippe marchait déjà vers la porte; mais l'autre l'arrêtant :

« C'est-à-dire que dans ce moment vous tenez peu à votre vie, et ne seriez pas fâché de la jouer contre celle d'un homme qui vous gêne et vous porte ombrage; mais moi, je n'irai pas risquer mon premier jour de bonheur et d'espérance, contre votre premier jour d'amertume et de déception....

— Ainsi, vous en convenez, vous connaissez le motif de cette déception..... Bien plus, sans doute, c'est vous qui l'avez fait naître..... Oui, vous êtes le génie malfaisant qui s'est placé entre moi et.....

— Taisez-vous! cria Lamberti d'une voix tonnante; c'est un nom qui ne doit jamais être prononcé entre nous.

— Soit; taisons-nous, et marchons.

— Je vous l'ai déjà dit : aujourd'hui la partie ne serait pas égale entre nous. Demain, monsieur de Neuville, demain nous nous reverrons. »

Et Lamberti s'éloigna.....

« A demain donc, » dit Philippe en sortant du palais.

A peu près à la même heure où cet entretien finissait, une femme enveloppée presque tout entière d'un schall brun, et la figure cachée sous un voile, sortit mystérieusement de l'hôtel d'Azetta par une petite

Digitized by Google

porte du jardin, qu'elle referma doucement... A chaque pas qu'elle faisait, elle s'arrêtait, tournait la tête, puis précipitait sa marche, qu'elle ralentissait bientôt encore pour regarder de nouveau derrière elle; enfin, arrivée au bout du dernier mur du jardin, elle se jeta dans une étroite ruelle, où elle se crut sans doute plus en sûreté, car elle cessa de se retourner, et ne parut plus songer qu'à marcher le plus vite possible.

C'était la duchesse d'Azetta qui se rendait chez le comte Lamberti!

Tout était prêt pour la recevoir. Depuis le matin, des ordres avaient été donnés pour qu'on introduisît secrètement près de lui une dame voilée; il ne faut pas lui demander son nom, l'embarrasser par le moindre regard, ni la moindre hésitation. Il faut de suite l'amener dans le boudoir où Lamberti l'attend. Jamais amant n'environna de plus de prestiges le lieu du rendez-vous. Les fleurs y répandent une odeur délicieuse; la clarté du jour est adoucie par de doubles rideaux; tout a pris un air de mystérieuse fête.

Tout-à-coup il entend le bruit d'une porte qui s'ouvre; puis des pas..... C'est elle; c'est la duchesse d'Azetta chez lui!.....

A peine sont-ils seuls, que, par un geste rapide, elle rejette son voile en arrière, et fixant sur le comte des yeux irrités :

Digitized by Google

« Me voici, monsieur, lui dit-elle. C'est bien moi, la duchesse d'Azetta, chez le comte Lamberti ! Etes-vous content? me voici !.... Où sont ces lettres ? ajouta-t-elle avec une émotion marquée.

— Croyez-vous donc, madame, les avoir si facilement qu'il vous suffise de les demander pour les obtenir?... Non, non, madame, vous êtes ici à la merci du comte Lamberti. »

Il se leva, et alla fermer le verrou de la seule porte qui s'ouvrait dans ce boudoir.

« Que voulez-vous faire, monsieur? dit la duchesse effrayée.

— Je pense, madame, que vous avez pris toutes vos précautions pour venir à ce rendez-vous..... Votre honneur m'est si cher ! »

Le ton ironique avec lequel il parlait déconcerta Giulietta.

« Mais enfin, monsieur, ces lettres ?

— Vous les aurez, madame, mais une à une, et chacune d'elles sera le prix d'un rendez-vous pareil à celui-ci...., grâce à la verbeuse éloquence de M. de Neuville.....

— Cessez de parler ainsi, monsieur le comte ; trêve à ces cruelles plaisanteries : vous ne pouvez que vouloir m'effrayer.... Hé bien ! vous avez réussi ; grâce maintenant, je vous en supplie, pitié !

Digitized by Google

— En avez-vous eu pour moi? C'est mon tour maintenant..... » Et il voulait l'attirer près de lui.

La duchesse le repoussa vivement.

« Ah! c'est là ce Lamberti qui voulait mon amour! Je remercie Dieu de ne l'avoir jamais aimé! »

Ce peu de mots firent un effet magique sur le comte. En un instant le rôle affreux qu'il jouait se peignit à ses yeux sous ses couleurs véritables. Il appuya sa main sur son front, et lui dit d'une voix triste et mélancolique :

« Oui, c'est ainsi que vous m'avez fait, Giulietta; mais ce n'est pas ainsi que j'étais: Oh! je méritais si bien votre amour! Je vous aimais tant! Mais depuis huit jours, que de tourmens! quelle affreuse jalousie! Ah! me voir préférer ce Français, cet homme qui ne vous aime pas!...

— Qui ne m'aime pas! Oh! si, dit Giulietta, il m'aime!

— Prenez garde, Giulietta! Oh! ne me parlez plus de lui: oublions tous deux un instant, vous de l'aimer, et moi de le haïr. Causons ensemble..... Oh! vous voir ici près de moi.... Ce bonheur si rêvé, ce bonheur, ne le troublez pas; laissez-moi le savourer avec délice. Giulietta, je vous aime tant!.... Savez-vous que cet amour est toute mon existence, que je ne vis que par vous, que je ne veux vivre que pour vous..... »

Digitized by Google

Elle fit un geste d'impatience.

« Ah! laissez-moi parler, Giulietta; laissez-moi vous dire ce que je croyais qu'il était si facile de lire dans mes yeux! Vous ne saviez peut-être pas que je vous aimais ainsi. Je vous pardonne alors..... Je n'ai pas le langage flatteur de ceux qui vous environnent..... Ah! je hais tant ces paroles banales qui tombent des lèvres et jamais du cœur, que j'aurais eu honte de les employer pour chercher à vous plaire. Tandis qu'ils vous parlent de leurs vains sentimens, moi, Giulietta, je vous aime. »

La duchesse se leva, et lui dit froidement :

« Je ne suis point venue ici pour écouter une déclaration d'amour; je viens chercher, monsieur, les lettres que vous m'avez promises. »

L'imprudente! l'amour seul de cet homme pouvait la sauver, et elle venait de réveiller sa haine.

« Ces lettres, madame, s'écria-t-il, ces lettres qu'un amant vous adressait, ces lettres d'amour!!! Ah! ah! ah! merci! vous m'avez rappelé mon rôle..... Je ne vous aime plus, c'est vrai, je l'avais oublié..... Je vous hais maintenant....., et je vous ai fait venir ici parce que je veux que vous soyez ma maîtresse, comme vous avez été celle de l'autre..... entendez-vous, madame; sans quoi je vous déshonore aux yeux du monde entier; sans quoi vous n'aurez pas ces lettres, et ces lettres

Digitized by Google

seront affichées aux portes de votre palais.... Ah! vous me rejetez dans mon rôle..... je ne l'oublierai plus maintenant.... Les voulez-vous, vos lettres? »

Et il s'approchait d'elle, comme pour la saisir dans ses bras.

La duchesse vit qu'elle n'avait plus rien à espérer; elle se leva.

« Plutôt mille fois mourir que de les avoir ainsi! Je ne veux plus de ces lettres : gardez-les, monsieur le comte.

— Et le déshonneur!

— Qu'importe! L'amour de Philippe me consolera du mépris du monde. »

Elle se précipita vers la porte, tira le verrou et sortit.

Les dernières paroles de la duchesse avaient tellement étourdi le comte, qu'il ne songea seulement pas à l'empêcher de sortir.

« Malédiction! s'écria-t-il, je serai vengé! aujourd'hui!..... demain serait trop tard! »

La duchesse, en quittant le palais de Lamberti, ne songea même pas à ramener son voile sur sa figure : que lui importait sa renommée maintenant! Elle marchait vite, par suite de l'activité de son esprit. Une seule idée l'occupait..... Le lendemain son époux revenait de Sorrente.... le lendemain elle serait perdue.... perdue à

Digitized by Google

jamais ! Elle n'avait d'autre asile que l'amour de Philippe ; elle résolut de s'y réfugier. Il fallait fuir avec lui ; s'il ne pouvait partir encore, il la rejoindrait plus tard ; mais il fallait quitter Naples, où son mortel ennemi veillait pour sa perte et son malheur.

Plus calme quand elle eut pris cette résolution, elle rentra dans le palais d'Azetta, et écrivit le billet suivant à Philippe :

« Je ne peux vous voir chez moi, Philippe : depuis » hier un homme affreux est entre nous deux. Un grand » danger me menace ; mon seul espoir est en vous. Je » veux vous parler : trouvez-vous ce soir à la Villa-Réale » à huit heures ; que votre barque soit prête à nous re- » cevoir... Du moins, sur la mer, Dieu seul pourra nous » entendre. »

Lorsque ce billet parvint à M. de Neuville, il songeait encore au mystère singulier qui environnait son aventure de la nuit dernière ; il avait peine à attendre le duel du lendemain pour s'éclaircir, et son orgueil seul l'empêchait d'en aller chercher l'explication auprès de la duchesse.

« A ce soir donc ! dit-il légèrement après avoir lu le billet de Giulietta, à ce soir le mot de l'énigme ! »

Lorsque la nuit vint calme et paisible, lorsque les étoiles étincelèrent au ciel et se réfléchirent tremblantes dans la mer comme dans un miroir mouvant,

Digitized by Google

on eût pu voir à la Villa-Réale deux personnes se rencontrer, se reconnaître sans se dire un seul mot, monter dans une barque, et s'écarter du rivage.

C'étaient Philippe et Giulietta !

Le mouvement cadencé des rames troubla seul pendant un instant le silence religieux de la mer; puis ce bruit même cessa : Philippe venait de soulever les rames, et les avait déposées dans le fond de la barque, qui ne suivait plus que les ondulations capricieuses des vagues...

Alors Giulietta, d'une voix émue, raconta l'événement de la nuit précédente, la présence de Lamberti dans sa chambre au retour du bal, ses lettres dérobées, le rendez-vous qu'il lui avait donné, et l'issue qu'il avait eue.

« Ah! voilà donc ce secret! s'écria Philippe... J'avais deviné ce Lamberti; mais demain, demain, ajouta-t-il, avec l'aide de Dieu et de mon bras, avec le souvenir de mon amour, vous serez libre, Giulietta. »

Et il conta à son tour son entrevue avec le comte, et le duel qui devait avoir lieu entre eux le lendemain matin.

Giulietta frémit du nouveau danger qui menaçait la vie de son amant; mais lui cherchait à la rassurer, lui parlant de son adresse, du sang-froid qui lui était ordinaire dans ces occasions. Il cherchait à lui faire

Digitized by Google

partager ses espérances ; puis pour lui la mort de Lamberti était presque un fait accompli, et Lamberti mort, ils fuiraient, ils iraient en France, où ils pourraient s'abandonner à l'amour sans redouter la vengeance du duc d'Azetta.

Cette perspective d'un bonheur tranquille leur fit-il oublier la distance qui les en séparait encore ? Avaient-ils besoin tous deux d'oublier ce danger qui n'était que pour le lendemain, tandis que la nuit était à eux, la nuit belle et pure qui les invitait à de plus douces causeries ? Qui le dira ? Mais maintenant ils causaient d'amour !

Seulement, de temps à autre, les paroles de Giulietta étaient empreintes d'une mélancolie involontaire, et elle cachait mal à Philippe les émotions dont son âme était pleine.

Tout-à-coup un point noir sembla s'agiter sur la mer. Giulietta le fit remarquer à son amant.

« C'est une barque, dit Philippe... sans doute un rendez-vous d'amour comme le nôtre.... » Et il passa sa main autour de la taille de Giulietta.

Mais elle le repoussa doucement, et son regard se reportait toujours du même côté.

« Cette barque approche, » disait-elle.

C'était vrai ; et autant que la nuit et la distance qui les séparait encore pouvaient le faire juger, il n'y avait qu'un seul homme sur cette barque.

Digitized by Google

« C'est un pêcheur qui nous prend pour un de ses compagnons, » dit Philippe.

La barque s'avançait toujours; maintenant on pouvait distinguer parfaitement un homme qui se balançait à mouvemens égaux, et qui ramait vigoureusement. Il était près de les atteindre.

« Ami pêcheur, que nous veux-tu? dit Philippe.

—Je veux ta vie! » s'écria Lamberti en s'élançant tout-à-coup sur leur barque, et rejetant d'un pied vigoureux la sienne au loin sur la mer, où on eût pu la voir long-temps flotter au gré des vagues qui la balançaient mollement.

Une scène terrible allait avoir lieu sur ce petit point, au milieu de l'immensité!....

Il n'y eut qu'une lutte de peu d'instans entre Philippe et Lamberti. Le premier fut atteint d'un coup de poignard qui l'étendit dans la barque.

« Nous voici seuls tous deux! s'écria alors Lamberti; et sa main saisit la main froide de la duchesse.

« Si je l'ai tué, c'est que je t'aimais, s'écria-t-il; si j'ai chargé mon âme d'un horrible crime, c'est que je t'aimais; si je brave l'enfer, c'est que je t'aime.... O Giulietta, crois-tu donc que tant d'amour ne sera jamais payé!...

— Vous me faites horreur!

— Ah! je le sais, le sang doit te faire peur : tu es

Digitized by Google

femme ; mais pourtant si c'eût été lui qui revînt près de toi couvert du mien, tu le remercierais, Giulietta !

— Oh ! donnez-moi la mort !

— La mort ! non, non, elle te joindrait à lui : tu vivras pour moi. »

Dans ce moment il voulut la saisir dans ses bras ; mais un mouvement de la barque le fit trébucher sur le cadavre de Philippe...

Giulietta s'était précipitée dans la mer.

« Je ne veux pas qu'elle meure, s'écria Lamberti ; c'est assez d'un crime ! »

Alors lui aussi se jeta dans la mer. Il fit des efforts incroyables pour la trouver ; mais la malheureuse femme n'en fit aucun pour se débattre, et son corps ne reparaissait pas à la surface des vagues. En vain il la chercha, en vain il sonda les profondeurs de la mer ; à chaque vague qui roulait avec plus de force et plus de gémissement, il croyait la voir, mais son espoir était toujours déçu.

Il semblait que Dieu eût accepté le sacrifice de cette pauvre femme, et la dérobât à ses recherches impies !

Enfin, lorsqu'il eut long-temps lutté contre les flots, lorsqu'il put juger, au temps qui s'était passé depuis qu'il s'était jeté à la mer, que, lorsqu'il la trouverait maintenant, il ne la ramènerait plus au rivage que froide, inanimée...

Digitized by Google

Alors il ne songea plus qu'à mourir ; il se croisa les bras, et se laissa aller...

Le lendemain deux barques abordèrent d'elles-mêmes au rivage ; aucune main humaine ne les avait conduites.

L'une d'elles était vide... dans l'autre était le cadavre sanglant de Philippe de Neuville !

Ce jour-là même, le duc d'Azetta revint de sa villa de Sorrente ; il trouva chez lui le billet suivant, qu'on avait apporté la veille... avant la nuit.

Il l'ouvrit, et lut :

« Mon cousin,

» Je vous ai promis de vous venger, et j'y vais ; je ne » sais ce qu'il adviendra de Giulietta, de Philippe et » de moi ! Si vous ne nous revoyez plus, priez pour » nous. » LAMBERTI. »

Le duc d'Azetta prit le deuil, et fit dire des messes nombreuses dans toutes les églises de Naples.

Mme ANNA KLÉBER.

Digitized by Google

UN MARIAGE PAR VENGEANCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN

MARIAGE PAR VENGEANCE.

I.

Je connais deux caractères, l'un dans l'homme, l'autre dans la femme, qui ont entre eux de singuliers rapports : le caractère du spadassin et celui de la coquette : mêmes dispositions, mêmes mœurs les rapprochent. Ils mettent dans l'attaque une égale confiance, une égale vivacité, parce que, si l'un est sûr de son adresse, l'autre est sûre de ses attraits ; et, pour tout dire, le spadassin est moins coupable, moins méprisable encore que la coquette, parce que, dans le grand nombre de combats qu'il livre à ses adversaires, il s'expose à des

Digitized by Google

dangers semblables aux leurs, parce qu'il peut rencontrer en face de son épée un homme dont l'habileté sera au pair de la sienne, parce qu'enfin il a dans sa poitrine un cœur dont le sang peut jaillir à grands flots sous une lame ennemie.... Mais où trouver le cœur d'une coquette?

Qui aurait habité le Cours de la ville d'Aix, en Provence, vers l'an 1760, eût été à même d'apprécier la justesse de ma comparaison.

En effet, c'est là que vivait une dame à qui le hasard capricieux et souvent mauvais distributeur avait départi tous les avantages qui font la beauté la plus brillante et la plus dangereuse à la fois. Jeune encore, son destin l'avait rendue veuve, pour que, sans doute, elle possédât plus de liberté; il l'avait rendue riche, pour que, sans doute, elle exerçât plus d'influence et s'inspirât de plus d'audace. Elle était belle à tel point qu'on l'admirait seulement d'en entendre parler. Elle n'avait pas été heureuse pendant le mariage disproportionné qu'elle avait d'abord contracté; elle en avait toujours éprouvé du désagrément et de l'ennui. Aussi, par esprit de vengeance, goûtait-elle un plaisir de femme sans âme à troubler la tranquillité de ceux qu'elle croyait plus heureux qu'elle; vive, légère et changeante comme un feu follet, elle était invulnérable comme l'acier, et rien au monde n'avait de droits à émouvoir son cœur,

Digitized by Google

à lui faire comprendre la sensibilité. Parmi ses conquêtes, aussitôt rejetées qu'obtenues, elle comptait déjà un pauvre jeune homme qui, désertant tous ses devoirs, toutes ses occupations sérieuses, avait été contraint de se mettre comédien; un officier qui, à la suite d'une escapade faite pour elle, avait été dépouillé de son grade; un autre jeune homme qui avait malheureusement perdu la vie dans un duel; plusieurs autres encore qui avaient abandonné, toujours pour elle, leurs amantes, leurs parens et leurs épouses. Quelques-uns pourtant s'étaient courageusement consolés des rigueurs de l'inhumaine, et avaient en un instant soufflé sur leurs espérances d'entière séduction pour les éteindre à tout jamais dans leur cœur. Il y en avait qui s'étaient pris tout-à-coup à noyer leur tristesse et l'amertume de leurs regrets dans le vin; mais beaucoup, dans le combat, avaient perdu la paix, le bonheur, et quelquefois la vie.

Elle vint à imaginer un divertissement d'un genre qui lui parut original. Elle entraîna vers elle un enfant de dix-sept ans à peine, né avec une funeste exaltation d'esprit, et une telle ingénuité de caractère, qu'il ne savait rien dissimuler de son fol enthousiasme.

Madame de Saint-Estève (c'était le nom de cette femme) trouvait un malin plaisir à lâcher la bride aux violentes émotions de Paul de Foresta (c'était le nom du jeune

Digitized by Google

homme aussi cruellement persiflé), et ses transports de sentiment de celui-ci semblaient, aux yeux de la coquette, un ravissant spectacle. Elle éprouvait un charme indéfinissable à lui voir baiser à cent reprises le gant de sa femme-de-chambre, qu'elle lui présentait comme s'il était le sien, et sa joie moqueuse s'augmentait encore lorsqu'une occasion s'offrait de l'étaler ainsi aux yeux de ses autres adversaires, jaloux comme s'ils eussent pu se flatter d'être un jour plus heureusement traités.

Par un reste de bonne ou de mauvaise fortune, que sais-je? Paul de Foresta avait une sœur dont il était fort aimé. Elle fréquentait assez le monde et ses sociétés pour être au courant de toutes les aventures qui faisaient le sujet des conversations. Pauvre jeune femme! qui ne se doutait pas des fatalités qui l'attendaient: elle n'avait pas encore vu de nuages se replier sur son front rayonnant, pas de larmes creuser goutte à goutte ses joues, fraîches et charmantes comme celle d'un enfant heureux. Son premier sujet de tristesse, comme la source de tous ses tourmens à venir, fut son frère, entraîné avant l'âge dans ces inextricables sentiers où le perdait infailliblement la coquetterie de madame de Saint-Estève.

Louise de Longueil avertit Paul que son inutile passion le couvrait de ridicule en même temps qu'elle fai-

Digitized by Google

sait son malheur. Long-temps il fut sourd à cette voix de sœur, qui lui montrait le précipice où il allait s'engloutir. Le hasard voulut enfin qu'une lettre de madame de Saint-Estève tombât entre les mains de Louise: elle contenait tant d'amères méchancetés contre Paul de Foresta qu'il était impossible que celui-ci restât davantage la dupe de son aveuglement.

D'abord, à la vue de cette épître, que madame de Longueil porta devant les yeux de son frère comme un miroir réparateur, ce furent des larmes et des éclats de rage. Il voulait appeler la mort sur celle qui l'avait ainsi joué, se menaçant de se frapper lui-même ensuite. Quand il eut donné un libre cours à ses premiers transports, Louise lui inspira un moyen de vengeance plus facile et plus sûr. Elle se chargea de lui dicter elle-même une lettre empreinte de la plus poignante ironie, certaine qu'elle était du coup terrible qu'elle devait porter de la sorte à l'amour-propre d'une femme jusqu'à ce jour bercée, endormie par les propos flatteurs. La missive envoyée à son adresse, madame de Longueil conseilla à Paul d'aller chercher fortune sur un autre continent, où ils avaient tous deux un frère qui prospérait, et d'effacer peu à peu par l'absence et l'éloignement jusqu'au souvenir d'un si perfide amour.

La lettre n'avait pas manqué son effet : madame de Saint-Estève avait été frappée dans ce qu'elle avait de

Digitized by Google

plus cher au monde, dans son amour-propre, dans sa coquetterie, par cette dure et première leçon que lui imposait un jeune homme, un enfant, dont elle avait cru pouvoir abuser comme d'un jouet sans défense; et ce qui la désolait le plus, c'était le rapide éloignement de Paul, qui la laissait, de cette manière, sans possibilité de vengeance. C'était la première fois que la lutte s'était ainsi tournée à son désavantage. Elle chercha qui pouvait avoir été le conseil de Paul de Foresta dans l'occasion; elle crut enfin l'avoir deviné. De ce jour, rien ne fut épargné par elle pour atteindre le but de sa haine, long-temps mûrie et calculée.

Louise était épouse; son mari, M. de Longueil, était un jeune homme à l'aspect sévère, d'un caractère plein de réserve, et qui, comprenant l'étendue de ses devoirs, au moment surtout où il allait devenir père, rendait sa femme heureuse, et la laissait, par sa conduite, sans crainte comme sans jalousie. Ce fut dans cet intérieur, où régnaient le calme et la confiance, que madame de Saint-Estève résolut de jeter le feu fascinateur de son regard, et avec lui, la discorde et peut-être la mort. Ici elle n'eut point recours à de vulgaires moyens; ce ne fut point par des égards trop marqués et trop directs qu'elle essaya de s'introduire dans le cœur du mari de Louise; les lenteurs mêmes lui semblèrent un moyen aussi puissant que tout autre. Elle espéra dans le temps

Digitized by Google

pour atteindre son but, et sa haine n'eut garde de se trop hâter dans sa course, de peur d'être brisée subitement en chemin. Madame de Saint-Estève commença par suivre les mêmes sociétés, par fréquenter les mêmes salons que M. de Longueil, et partout où elle se rencontrait avec lui, elle avait soin de s'entourer de plus de grâces, de s'animer d'une expression plus vive et séduisante, ou de voiler ses beaux yeux de plus de langueur, et d'inspirer à ses lèvres un sourire plus céleste. Elle cherchait, en sa présence, à recueillir plus de suffrages, et, d'un regard long et mélancolique, elle semblait négligemment reporter sa pensée vers lui; et si, dans ces épanchemens, que la physionomie seule encore pouvait trahir, les yeux de M. de Longueil se levaient avec un amour involontaire et secret sur ceux de sa trompeuse Armide, alors celle-ci baissait sa paupière avec un feint embarras, et laissait à peine briller sa prunelle humide au travers de ses cils noirs.

Long-temps il crut pouvoir résister, long-temps il se détourna de ce visage qui prenait chaque jour plus d'empire sur ses sens; mais cet œil de serpent, qui se relevait incessamment sur lui, finit par le vaincre et l'attacher à soi; et la vue comme la pensée de M. de Longueil n'eut plus désormais qu'un point de contemplation, qu'un objet de désir: madame de Saint-Estève, encore et toujours madame de Saint-Estève.

Digitized by Google

Jusqu'alors cependant ils ne s'étaient rien dit que du regard, et pas une parole directement portée n'était venue en aide à leur pensée intime. Mais enfin, dans une fête où madame de Saint-Estève avait été la reine recherchée et admirée de tous, où elle avait fait oublier pour elle seule toutes ses timides rivales, elle engagea la conversation avec plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvaient les deux époux. Le jour qui commençait à poindre, la fatigue qui commençait à naître, jetaient leur douteuse pâleur et leur mélancolie sur les toilettes, et les guirlandes fanées, couvertes de poussière, et les pas incertains qui ne se traînaient plus qu'à peine sur le carreau glissant du salon, et les accords mourans de l'orchestre, tout annonçait que le bal allait finir. Bientôt, en effet, la danse se rompit entièrement, et la maîtresse du logis, pour ne pas permettre à la société d'aller respirer la dangereuse fraîcheur du matin avant que se fût plus complètement éteinte la chaleur de la fête, proposa quelques-uns de ces jeux dont la naïve innocence n'était bien souvent qu'un prétexte pour arriver à de plus sérieux passe-temps.

Or, dans celui de ces jeux qui fut accepté par la compagnie, on demandait à chacun, sans espoir, bien entendu, d'arriver à une franche réponse, quelle était sa plus secrète pensée.

Digitized by Google

Quand le tour de madame de Saint-Estève fut venu, elle se leva, fit un mouvement comme si elle se disposait à sortir, et, feignant de ne pas trouver son éventail, elle pria M. de Longueil de le lui chercher.

« Votre plus secrète pensée, à vous, madame, était sans doute la crainte d'avoir perdu votre éventail? » dit Longueil en le rapportant.

La physionomie de madame de Saint-Estève changea tout-à-coup d'expression : un regard, aussi prompt dans ses effets que peut l'être un brûlot appliqué sur la proue d'un navire, rencontra les yeux de Longueil.

« Ma plus secrète pensée, lui répondit tout bas une voix de femme, ma plus secrète pensée... je n'ose à peine l'exprimer... car c'est une pensée de remords. Monsieur, ajouta cette voix, quand on s'est fait soi-même un jeu de la paix d'autrui, on n'a pas droit de se plaindre s'il arrive qu'un jour on perde la sienne; voilà pourquoi je ne me plains pas de vous, monsieur... mais je me tais, continua madame de Saint-Estève; il est juste encore que vous me jugiez trop peu favorablement pour me comprendre. »

Elle achevait à peine, qu'elle disparut comme un éclair, laissant Longueil ébloui de ce qu'il venait d'entendre.

Le lendemain, il parut triste et préoccupé; il ne donna pas un seul baiser à son fils; il trouva sa femme

Digitized by Google

sans grâce et sans esprit, et sa présence l'importunait. Il ne put songer sans un frémissement d'espoir et d'orgueil que peut-être il était aimé de cette femme, l'idole adorée par tant de soupirans malheureux. En vain la raison lui crie de ne pas succomber dans une lutte qui doit être si fatale au vaincu : la raison est sans force et n'a que d'inutiles argumens à opposer à l'ardente soif de la vanité.

Louise de Longueil, inquiète et tremblante, cherchait, mais sans la deviner encore bien nettement, quelle était la cause de ce cruel changement dans son mari. Elle s'en prit un instant à elle-même, elle en accusa sa propre froideur ; elle le pressa dans ses bras, sur son cœur ; elle s'attacha à lui comme le naufragé s'attache encore aux écueils du rivage ; mais c'était vainement : les bras dans lesquels s'enlaçaient les siens restaient immobiles, le cœur que le sien pressait restait impassible, et les écueils du rivage rejetaient impitoyablement les efforts du naufragé.

Une seconde fête eut lieu, à laquelle assistèrent les deux époux et madame de Saint-Estève ; mais ni l'un ni l'autre n'y restèrent long-temps.

Le jour suivant, un ami de Longueil donna une collation, et pendant tout le repas, celui-ci n'osa prononcer le nom de madame de Saint-Estève.

Ce fut Louise qui, la première, laissa échapper de ses lèvres ce nom fatal.

Digitized by Google

« Et la belle madame de Saint-Estève, dit-elle avec abandon, a-t-elle fait hier, comme de coutume, sa moisson de conquêtes?

— Elle avait l'air bien triste, répondit le maître de la maison. D'abord, continua-t-il, on avait attribué ce changement à l'absence du comte de Sézieu, qui paraissait avoir obtenu depuis quelque temps l'avantage de toucher son cœur; mais il est revenu, et elle n'a rien perdu de sa mélancolie, et ce retour ne l'a pas empêchée de se retirer une heure à peine après le commencement de la fête; ce qui a rendu la soirée monotone et languissante, » ajouta le même interlocuteur.

On se sépara.

M. de Longueil, arrivé chez lui, n'embrassa point encore son fils, et fut avec sa femme d'une exacte et froide politesse.

Madame de Longueil, s'imaginant alors que son mari avait besoin de distractions, le conduisit au spectacle. Durant toute la soirée, il eut les yeux fixés sur une seule place: celle qu'occupait d'ordinaire madame de Saint-Estève. La place était vide ce soir-là, et madame de Saint-Estève n'y reparut pas durant plus d'un mois; elle affecta même de se cacher à tous les regards, jusque dans son intérieur.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Un soir que M. de Longueil rentrait chez lui, il crut apercevoir une femme voilée qui le suivait à distance; mais ne pouvant abandonner le bras de son épouse, il fut obligé de rentrer chez lui sans avoir pu éclaircir les doutes qu'avait fait naître en lui cette mystérieuse apparition.

Un autre soir encore qu'il était seul, il vit de nouveau la même femme, toujours voilée, qui le suivait, mais de plus près. Il se retourne subitement.

«Qui donc êtes-vous? Pourquoi me suivez-vous ainsi, madame? demanda-t-il.

Digitized by Google

— Laissez-moi, » répondit cette femme d'une voix étouffée; et en même temps elle saisissait d'une main tremblante la main de M. de Longueil, et lui passait une bague au doigt.

Puis elle s'échappa au détour d'une rue prochaine, laissant Longueil muet et immobile d'étonnement.

Celui-ci reconnut dans la bague qui venait de lui être donnée d'une si singulière façon, celle qu'il avait admirée naguère à la main de madame de Saint-Estève.

Le lendemain, de grand matin, la femme voilée reçut de lui le billet suivant, en retour de son anneau :

« Pourquoi m'avez-vous suivi hier? que voulez-vous » de moi? parlez : est-ce haine?... est-ce amour?... est- » ce l'un et l'autre? parlez! rendez-moi le repos que » vous m'avez ravi..... m'aimez-vous? »

Une heure après, Longueil reçut une réponse, écrite d'une main tremblante et sans signature :

« Vous me demandez si je vous aime, et vous ne me » dites pas si vous m'aimez. Eh! comment voulez-vous » que je vous réponde? Ce serait vraiment une chose » charmante que je vous aimasse! à quoi cela me servi- » rait-il? N'avez-vous pas des devoirs à remplir? pou- » vez-vous.... voulez-vous les oublier? Je ne vous de- » mande rien! Que vous importent les motifs qui m'ont

Digitized by Google

» engagée à vous suivre? je puis bien vous voir, mais de » loin, de loin seulement. Ne cherchez pas à obtenir » d'autre réponse à votre lettre; je ne le veux pas. Je » ne vous connaîtrai pas davantage, je m'ôterais plutôt » la vie. »

Une heure s'était à peine écoulée, que M. de Longueil était aux pieds de madame de Saint-Estève.

Un mois se passa durant lequel Longueil oublia l'univers entier auprès de cette trompeuse amante, qu'il voyait chaque jour, et qui avait l'art de donner l'apparence du scrupule et du remords à sa résistance calculée. Ce fut en ce moment qu'un véritable abîme s'ouvrit devant les yeux de madame de Longueil; elle avait enfin compris : les chagrins de la jalousie la rongeaient, et de dépit et de haine, elle divulgua partout la conduite de son mari et quelles en étaient les conséquences. Elle étala aux regards du public une famille sans chef, une femme délaissée, réduite à dévorer son affront dans les larmes, et malheureuse de ne pas trouver, comme l'homme, des lois pour la défendre, des armes pour la venger. Elle ne put s'accoutumer à la pensée de sa disgrâce; elle en pâlit, elle en jaunit; ses yeux devinrent caves; sa santé s'altéra, et sa raison même en fut atteinte. Longueil, de son côté, avait besoin de s'étourdir pour calmer ses remords, et il appe-

Digitized by Google

lait à son aide toute la vigueur, toute la souplesse de son amour pour inventer quelque stratagème qui, tôt ou tard, bon gré malgré, pût l'amener à satisfaire sa folle passion.

Un jour, madame de Saint-Estève lui dit :

« Ami, si vous m'aimez, il faut que vous me fassiez un grand sacrifice.

— Lequel ? répond-il.

— Je ne puis vous adorer ici, aux yeux de toute ma ville natale ; si vous voulez que nous nous appartenions l'un à l'autre, il faut fuir ensemble, et vers l'asile où il me plaira de vous guider. »

Longueil frémit à cette proposition inattendue ; car il savait que si l'homme compromet sa réputation en commettant une faute, il en aggrave de beaucoup les conséquences par la publicité.

« Eh ! vous hésitez, » dit madame de Saint-Estève. Le malheureux n'hésitait pas, seulement il frissonnait à l'idée du crime dont il allait se rendre coupable.

« Il faut vous décider, dit sa complice ; je suis déjà descendue assez bas pour vous dans l'opinion publique. En retardant notre départ, vous me perdez tout-à-fait ; et du moins, je ne veux pas courir à ma perte sans en recueillir quelques fruits. Ce n'est point à moi seule qu'il appartient de faire tous les sacrifices, il est bien temps que vous daigniez en faire quelques-uns de votre côté. »

Digitized by Google

Épouvanté à la pensée de faire une veuve de son épouse, un orphelin de son fils, Longueil essaya un moment de changer les projets de sa dominatrice; mais voyant que sa résistance était inutile, il s'abandonna en désespéré à la passion qui l'entraînait.

On convint d'une nuit pour le départ, et Longueil acheva de se mettre tout-à-fait à la discrétion de madame de Saint-Estève. Celle-ci, pour lui enlever toute occasion de repentir, exigea qu'il écrivît à sa femme une lettre d'adieu et le força de la signer. Après quoi, elle sortit, comme pour envoyer cette lettre, en promettant à Longueil de revenir le prendre pour partir.

La première demi-heure qui s'écoula depuis cette sortie, qu'il croyait devoir être si courte, parut un siècle à ce malheureux, qui avait un remords de plus sur la poitrine.

Une heure entière!... une heure! mon Dieu!... et personne!... Enfin, impatienté, il sort aussi, et le premier individu qu'il rencontre, c'est un domestique de madame de Saint-Estève, qui lui remet ce billet :

« Il est inutile que vous m'attendiez plus long-temps, » monsieur, je suis partie seule pour passer l'été dans » une ville que vous ne connaîtrez pas, et qu'il est inu- » tile que vous cherchiez à découvrir. Je n'aurais rien » fait de tout cela, si je n'avais voulu donner une leçon

Digitized by Google

» à votre épouse, qui m'a fait souffrir un affront mor-
» tel, et à laquelle j'ai voulu prouver qu'il tenait à moi
» seule de poursuivre sur elle et sur vous une vengeance
» que maintenant je dédaigne. Retournez près de votre
» femme : en prolongeant votre absence, vous pourriez
» occasioner quelque disgrâce. Estimez-vous heureux
» que cette affaire en reste là, et oubliez-moi, comme
» je vous ai déjà oublié. »

Celui qui, après quelques heures d'absence, retrouve sa maison réduite en cendres par la foudre et tombée en ruines sur les cadavres de sa famille, ne peut être la proie d'un plus violent désespoir que ne le fut celui de M. de Longueil. Deux mouvemens subits, l'un de vengeance, l'autre de remords, se disputèrent son âme : le premier l'entraînait à la poursuite de madame de Saint-Estève, le second le poussait vers une épouse désolée. Enfin, le dernier mouvement prévalut : il se précipite vers sa demeure, il court avec la promptitude de l'éclair vers la chambre de sa femme ; mais, ô terreur !.... elle était vide. Deux lettres décachetées étaient sur la table : l'une des deux était de Louise ; et il fut obligé de la relire par trois fois avant de croire que c'était elle qui avait pu l'écrire.

Alors le crime qu'il avait commis lui apparut dans tout son jour.

Digitized by Google

L'autre lettre venait d'Amérique; elle était de ce frère aîné de Louise de Longueil, chez lequel elle avait envoyé jadis Paul de Foresta, son second frère. On y donnait la nouvelle de la mort de ce jeune homme, arrivée à la suite d'un chagrin long-temps concentré.

M. de Longueil visita toute sa maison; il ne trouva que son fils qui pleurait et appelait sa mère.

Alors une idée effrayante illumina son cerveau : il se rappela qu'il y avait un puits dans ses jardins. Il ne se trompait pas : en effet, on en retira bientôt le cadavre de sa femme, le cadavre de Louise.

Longueil ne la reconnut point à cette heure; il avait la tête égarée : sa raison s'était enfuie, enfuie pour jamais.

Cette aventure fit grand bruit; et quelque haute que pût être l'influence de la beauté de madame de Saint-Estève sur l'opinion publique, le résultat ne tourna pas en son honneur. Elle jugea convenable de ne pas revenir dans Aix, et elle abandonna l'administration de sa fortune à un banquier, nommé Grétry, qui habitait Marseille.

Plusieurs personnes, avec lesquelles elle était demeurée en correspondance, l'avertirent que ce banquier s'exposait à perdre au jeu des sommes considérables; mais madame de Saint-Estève, confiante dans la probité, et principalement dans la grande richesse de

Digitized by Google

Grétry, ne tint pas compte de ces avertissemens.

Quelque temps après, arriva, dans une terre avoisinant la maison de campagne où elle vivait retirée, un Provençal d'origine, qui, un jour, se fit annoncer chez elle sous le nom de comte de Macnemara. C'était un homme au teint olivâtre, à la physionomie étrangère, mais qui avait des manières élégantes et civilisées. Il portait dans ses traits quelque chose qui ne semblait pas totalement inconnu à madame de Saint-Estève, et cependant ils étaient certains l'un et l'autre de ne s'être jamais rencontrés en aucun autre lieu.

Le comte était récemment venu de pays éloignés, et tout annonçait en lui qu'il devait être possesseur d'une grande fortune.

Il sembla frappé de la beauté de madame de Saint-Estève; mais elle, constante dans ses habitudes, parut inaccessible aux attentions du comte. Et pourtant jamais on n'avait vu amant plus soumis, plus attentif en apparence. Le comte ne put garder en son âme l'aveu de l'amour dont il semblait atteint. Il écrivit une lettre à madame de Saint-Estève, et, dans cette lettre palpitante d'expressions énergiques et sentimentales, il allait jusqu'à demander sa main avec son cœur.

A la réception de la lettre, ce fut d'abord un long éclat de rire que poussa la jeune femme; puis elle jeta rapidement, et dans un style piquant, sur le papier

Digitized by Google

l'aveu de son refus, en réponse à cet aveu d'amour. Elle se disposait à envoyer le tout à son adresse, en forme de billet galant, pour plus d'ironie encore, lorsqu'un vague sentiment, un souvenir de ce dont lui avait plusieurs fois parlé le comte dans leurs causeries intimes, la tint tout-à-coup en suspens. Elle déchira son sarcasme avec sa lettre, et, la tête accoudée sur sa main, elle s'assit en proie à une profonde réflexion.

Digitized by Google

Digitized by Google

III.

Depuis plusieurs jours, les personnes qui habitaient sous le même toit que madame de Saint-Estève observaient avec elle un silence étudié, dont elle ne devinait pas la véritable cause. Il y avait dans tout ce qui l'entourait, et, pour ainsi dire, jusque dans l'air qu'elle respirait, comme un secret, comme un mystère qu'elle ne pouvait percer.

Une fois, comme elle était plus profondément absorbée que de coutume par ses recherches et ses inquiétudes, on proposa un jeu de cartes pour distraire

Digitized by Google

son imagination. Elle prit les cartes, et se trouva à une table face à face du comte.

« J'ai perdu avec vous, dit celui-ci après la première partie; mais je me flatte que vous voudrez bien m'accorder ma revanche. »

Et en prononçant ces mots, il tire de sa bourse et jette sur la table quelques pièces d'or, parmi lesquelles il s'en trouvait plusieurs qui étaient étrangères et avaient une forme ainsi qu'une effigie singulières. Madame de Saint-Estève les remarqua.

« Elles sont curieuses, dit-elle, en observant plus particulièrement l'une d'elles du regard et de la main; et j'en avais d'absolument semblables dans la somme que j'ai envoyée à mon banquier Grétry de Marseille.

— Grétry de Marseille!... reprit le comte; mais c'est à lui que je les ai gagnées au jeu.

— Lui avez-vous gagné de la sorte un argent considérable? demanda madame de Saint-Estève.

— Quatre cent mille livres, répond le comte sans s'émouvoir; et, avant moi, quelqu'un lui avait déjà gagné une égale somme.

— Ce qui fait huit cent mille livres!... huit cent mille livres! répéta par deux fois l'interlocutrice; mais cette somme outrepasse ses capitaux connus, et il est impossible qu'il l'ait perdue sans faire banqueroute, » ajouta-t-elle.

Digitized by Google

Puis il vint dans la pensée de madame de Saint-Estève que, depuis quelques jours, on cherchait dans la maison à lui cacher une nouvelle défavorable, et que nulle lettre ne lui avait été remise depuis l'arrivée d'un assez grand nombre de courriers : elle tressaillit d'épouvante.

« Mes lettres! s'écria-t-elle, mes lettres! il me les faut. Je veux qu'on me dise tout! je veux tout savoir! »

Tout lui fut découvert en effet; elle avait deviné juste : Grétry avait fait banqueroute.

A cette nouvelle, madame de Saint-Estève tombe à la renverse sur un siége.

« C'est moi, dit alors le comte, moi qui suis l'auteur de votre ruine; mais d'un mot, madame, vous pouvez tout réparer. Faites-moi seulement connaître, dans la réponse que vous daignerez accorder à la lettre que je vous ai écrite, quelle est votre décision. »

Ceci prouva à madame de Saint-Estève qu'elle avait eu raison de ne point se presser d'envoyer au comte sa première et sarcastique épître. Cependant sa position présente lui imposa quelques amères réflexions, parce qu'elle savait bien qu'en se mariant elle ferait le sacrifice de sa liberté; mais le comte mettait tant de grâce, tant de bonté, tant de générosité, tant d'ardeur dans ses offres, et il était si doux, surtout pour une coquette, de ressaisir au passage une fortune si rapidement éclip-

Digitized by Google

sée, qu'elle résolut d'en passer par la perte de son indépendance pour retrouver ce qu'elle avait perdu : la richesse, l'or, et un noble titre, sont d'ailleurs des moyens si concluans d'attraction! elle céda.

« J'accepte, dit-elle bas à l'oreille du comte.

— Soit! et ma fortune est désormais la vôtre, » répondit celui-ci d'une voix et d'un air qui trahissaient une étrange satisfaction.

Quinze jours après, grâce à l'empressement et à la sollicitude de M. de Macnemara, le mariage avait lieu dans la chapelle du château.

Digitized by Google

Conclusion.

La cérémonie achevée, le comte dit à son épouse qu'il lui paraissait peu convenable qu'elle restât plus long-temps ensevelie dans une campagne, et il proposa de partir dès le soir; mais cela d'un ton qui ressemblait bien davantage à un ordre qu'à une prière. La voix, naguère si mielleuse, du comte s'était soudain raffermie; il commandait en maître là où hier encore il suppliait en esclave.

Toutefois le plaisir involontaire de retourner comtesse, riche et la tête haute, au sein d'une ville où la

Digitized by Google

société l'avait couverte d'un blâme mérité, sourit à l'orgueil de la nouvelle épouse, et son consentement au départ fut obtenu sans trop de peine. Ils montèrent donc en calèche.

Sous prétexte d'interrompre les rayons du soleil qui blessaient sa vue et celle de son épouse, le comte voila les vitraux de la voiture; mais le jour étant sur son déclin, madame de Macnemara, naguère madame de Saint-Estève, éprouva le besoin de respirer l'air embaumé du soir, sous ce beau ciel de Provence, et les vitraux de la calèche furent baissés et les rideaux retirés.

« Comment! s'écria la comtesse, nous ne sommes pas sur la route d'Aix! Où donc nous conduit-on?

— N'ayez aucune crainte, répliqua le comte, qui n'avait pas encore proféré une syllabe depuis l'heure du départ; mon cocher a pris un chemin de traverse qui doit nous conduire plus promptement à la ville... Eh bien! pour charmer la route, ajouta-t-il subitement, voulez-vous, chère comtesse, voulez-vous que je vous redise une histoire? le voulez-vous?»

En proie à une vague inquiétude, elle ne répondit pas.

Le comte n'en raconta pas moins son histoire.

« Il y avait dernièrement à Bastia, dans la Corse, dit-il, un spadassin qui était la terreur de toute l'île.

Digitized by Google

il abattait dans un jour, à lui seul, plus de jeunes gens, beaux et pleins d'espérance, que n'auraient pu le faire, la nuit, les poignards des brigands et des amans jaloux. Elle était si grande la crainte que l'on avait de lui, que personne n'osait avouer publiquement la haine qu'il inspirait. »

La comtesse paraissait distraite.

« Ecoutez donc, madame, reprit le comte, j'arrive au point intéressant, écoutez!... »

Et il continua ainsi :

« A la fin, ce misérable tua, ou plutôt assassina un jeune homme de grande espérance, qu'il avait insulté sans en avoir le moindre motif. Ce jeune homme avait deux frères, qui résolurent de le venger ou de mourir pour lui. Ils creusèrent une fosse à l'endroit où ils se proposaient de recevoir leur adversaire, et ils lui envoyèrent leur défi pour le lendemain.

» Le lendemain donc (écoutez bien ceci, madame, interrompit le comte), ils se trouvèrent au rendez-vous, muni chacun d'une épée, et ils trouvèrent le spadassin armé de la sienne, seul et confiant dans son adresse.

« S'il vous plaît de vous y mettre à deux, leur dit celui-ci, j'y consens.

» — Oui, à deux; mais l'un après l'autre, répondirent-ils. Cette fosse que nous avons creusée vous prouve assez quelles sont nos intentions : elle est desti-

Digitized by Google

née aux vaincus quels qu'ils soient; car elle est large, et il y a de la place pour tous. »

» L'aîné se mit en garde, et, au premier coup qui lui fut porté par son adversaire, il fut traversé de part en part : il était mort. Son frère le prit par un bras et le traîna dans la fosse sans verser une larme; puis il se mit en garde à son tour, et, soit hasard, soit l'effet d'un effort désespéré, il blessa le spadassin mortellement. Alors il le tire également par un bras et le traîne vers la fosse, où il le jette encore vivant près de son frère tué.

— Vivant!.... s'écrie la comtesse... horreur!

— Oui, vivant, reprend le comte; et il jeta sur lui de la terre jusqu'à ce qu'il en fût entièrement couvert.... Ne trouvez-vous pas cela juste? »

La comtesse, sans répondre, regarde le comte avec des yeux épouvantés. On était à la chute du jour.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi? dit le comte. Est-ce que par hasard vous trouveriez que je ressemble à quelqu'un?

— Oui, répond alors la comtesse; mais je ne saurais vous dire à qui.

— A une de vos victimes, madame; mais vous en avez fait tant.... Il n'est pas présumable cependant que vous ayez oublié Louise de Longueil.

— Louise de Longueil! s'écrie la comtesse.

Digitized by Google

— C'était ma sœur! reprend le comte avec une voix de tonnerre, ma sœur que vous avez tuée. Paul de Foresta, qui est mort pour vous sur un sol étranger, c'était mon frère; de Longueil, à qui vous avez ravi la raison, c'était mon beau-frère. Ainsi, tous mes parens ont été vos victimes. Le spadassin qui sème la disgrâce et la terreur dans les familles, c'est vous; le vengeur, c'est moi, moi qui ai supporté tant de malheurs sans en mourir, moi qui ai ruiné votre banquier, au risque de me ruiner moi-même, pour vous obliger ensuite à vous jeter dans mes bras. C'est moi qui ai sacrifié, pour vous obtenir, le titre que j'ai acheté avec ma fortune; mais je vous tiens enfin en mon pouvoir, et je suis bien décidé à vous rendre mort pour mort, à vous précipiter dans l'abîme.

— Mais où me conduisez-vous donc? demanda de nouveau la malheureuse.

— Au tombeau de mon beau-frère, qui est encore vivant.

— Grâce! grâce! je vous en supplie! s'écrie la comtesse.

— Point de grâce, répliqua l'implacable comte; nous sommes arrivés. »

La voiture s'arrêta en effet, et le comte poussa avec violence son épouse, qui se débattait en vain pour ne pas descendre; puis il la fit entrer avec lui dans une

Digitized by Google

maison isolée. La comtesse, en montant malgré elle les marches des escaliers, entendait la voix d'un fou, qui proférait des mots sans suite, mêlés à des cris et à des rires bizarres.

« Où me conduisez-vous donc? s'écrie-t-elle pour la troisième fois.

— Devant le tombeau de mon beau-frère, répond le comte. Que craignez-vous? n'êtes-vous pas avec moi?

— Mais c'est horrible!.... il est fou, répondit-elle.

— Vous le guérirez, madame, » reprit l'époux.

Et en parlant ainsi, il ouvre la porte d'une chambre qui était éclairée par une pâle lueur, et il y pousse la comtesse, qui voit le spectre de Longueil avec ses yeux hagards, avec ses cheveux gris et la barbe en désordre. Le spectre recule d'étonnement, puis revient, et fait un bond comme un tigre à l'aspect de sa victime.

La comtesse veut fuir, elle tombe; on la relève..... elle était folle....

AMÉNAÏDE DUPLESSIS

Digitized by Google

LE CHATEL DES BRUYÈRES.

EN 1170.

Digitized by Google

Adieu liesse et doux esbatements;
N'auray donc plus au cœur ni paix ni joie,
Prendre me faut tout noirs accoustrements,
Car il est mort.... et la douleur me noie!....

(*Isoline des Sept-Sorts.*)

Digitized by Google

LE CHATEL DES BRUYÈRES.

1170.

Dans un lieu écarté du Limousin, au milieu de vastes bruyères, est un vieux châtel, dont les grands pans de mur et les tourelles festonnées par les ans annoncent l'antique demeure d'un puissant banneret. Cette demeure, où la destruction de la main de l'homme se confond avec la destruction du temps, était celle qu'affectionnait *le sire Hugues le Brun*, qui conduisit avec

Digitized by Google

les *Lusignan*, et autres chevaliers, les guerriers d'Aquitaine et du Poitou qui se rendirent, en 1163, en Palestine. Hugues s'était croisé par dévotion et amour de la gloire, ses nobles compagnons pour diverses autres causes; les croisades étaient la panacée universelle, le vrai remède à tous les maux de ce bas monde: fautes à expier, ambition à satisfaire, noble dame à accompagner, fière châtelaine à fléchir, tourmens d'amour à calmer (car dans ce temps-là on n'en guérissait pas), tout enfin, quand on touchait le sol de cette terre sainte, était pardon pour le passé, gloire pour le présent, béatitude pour l'avenir.

Ces illustres chevaliers, presque tous aussi pieux que bonnes lances, en prenant congé de leurs dames, ne manquèrent pas d'envoyer une quenouille et des fuseaux à ceux qui hésitaient à prendre les armes pour cette expédition; c'était ainsi qu'on faisait alors, et cette leçon manquait rarement son but.

Sept années s'étaient écoulées depuis ce temps, et les hommes de guerre du fief de *sire Hugues le Brun* revenaient avec lui du saint lieu... C'est-à-dire tous ne revenaient pas; mais ceux qui rentraient en Limousin rapportaient de la gloire pour plus d'hommes qu'il n'en était parti.

C'etait le huitième jour des kalendes de mai, la veille de l'Ascension de la Vierge, l'an de grâce onze cent

Digitized by Google

soixante-dix, à l'heure de tierce *, toutes les cloches annonçaient l'heureux retour de la Palestine de *sire Hugues le Brun,* chevalier banneret, seigneur du fief et châtel des Bruyères, lequel rapportait, par une grâce spéciale et comme récompense de ses longs travaux, un précieux fragment de la pierre qui couvrait le tombeau de notre Sauveur, et un morceau de la vraie croix **.

Pour ce grand jour, madame Béatrix, épouse du banneret, s'était vêtue de sa robe d'étoffe d'or, qui montait jusqu'à son cou de cygne et qui moulait son beau corps. Son *sur-cot* était en bleu céleste, parsemé d'étoiles d'or; et ses manches, larges et ouvertes, pendaient jusqu'à terre. La ceinture, qu'elle portait fort basse, était une courroie enrichie d'or et de perles fines, noble présent de son seigneur et mari, qui l'avait reçue

---

* Au XII^e^ et même XIII^e^ siècle, on comptait encore par *prime, tierce, sexte* et *none*, heures canoniales des anciens. *Tierce,* dans son institution, se chantait à la troisième heure du jour. Selon notre manière actuelle de chanter, *tierce* répond à neuf heures du matin.

** Presque tous les chevaliers qui partirent pour la Terre-Sainte vendirent une partie et quelquefois la totalité de leur patrimoine. Ceux qui revinrent rapportèrent des reliques : un morceau de la vraie croix, un morceau de la pierre du sépulcre dans lequel fut enseveli N. S. J.-C., etc. (*Vidi* Histoire des Croisades, t. I, p. 484.)

Digitized by Google

d'un sire de Mortemar son cousin *. Ses souliers, peu pointus, étaient attachés avec une espèce de cothurne : c'était, avec le *sur-cot*, un des derniers vestiges des habitudes romaines que les cérémonies de la cour de Charlemagne avaient laissé aux vassaux de Karl-man.

Un simple bandeau avec la mentonnière retenait ses cheveux.

---

* Ces sortes de présens se faisaient autrefois et rétablissaient souvent des rapports dans les familles alliées. On remarque ce passage dans la Généalogie des maisons de Saulx, de Rochechouart, etc., par Adam Sychar (*Poitiers*, 1622).

« Tandis que la maison de Rochechouart, unie à celle de » Mortemar, se perpétue et s'allie ès bonnes familles de France, » la branche de Mortemar, qui s'était autrefois jetée en Angle- » terre, y prend de si grandes et fortes racines que, par un » long temps, elle approche le plus près de la royauté.

» Il y avait autrefois de grandes affinités entre les vicomtes » de Rochechouart et les seigneurs de Mortemar, qui fleuris- » saient en Angleterre, mesmes y faisaient plusieurs voyages et » visites, ce qui se peut inférer par le testament de dame Mar- » guerite de Limoges, du 9 septembre 1269, cy-devant cotté au » premier feuillet, où j'ai remarqué qu'elle dispose en faveur » d'un *Guillaume* de Rochechouart, son deuxième fils (devenu, » par alliance, le premier *Rochechouart* qui fut seigneur de Mor- » temar), *d'une ceinture d'or que Aymory, viscomte, son mari,* » *avait rapportée d'Angleterre, ce qui estait au temps que* » ALIX DE MORTEMAR *était entrée en la maison de Roche-* » *chouart.* »

Digitized by Google

Ses filles d'honneur avaient seulement un *sur-cot*, sans autres ornemens que des ganses et des boutons; car elles ne pouvaient porter or qu'elles n'eussent épousé un chevalier; elles avaient pour coiffure un béguin, avec mentonnière, et leurs bottines étaient sans fourrure.

Le jeune Thierry, second fils de Hugues, qui n'avait que quatorze ans lors du départ de son père, était à côté de sa mère, et, quoiqu'il eût déjà vingt-une années révolues, il ne portait point d'or sur ses habits, car il n'était point encore reçu chevalier; mais seulement deux pages tenaient ses chiens de chasse en lesse derrière lui. Les vassaux du fief étaient rangés derrière la dame Béatrix, qui s'était placée sur un siége couvert de velours bleu à franges d'or, pour recevoir son seigneur en avant des palis du manoir *.

Quant aux serfs et manans, ils formaient des groupes que leurs vêtemens rendaient bizarrement pittoresques. Les uns avaient la casaque grise, liée aux flancs par un cuir; d'autres étaient recouverts d'un sayon, d'où plus tard vint le surplis. Ceux qui avaient le bonheur d'appartenir à l'un des services du château étaient vêtus de

* Première enceinte des châteaux-forts : elles étaient tantôt en haies vives, tantôt en palissades. (Vidi *Visitatio Castrorum*.)

Digitized by Google

hauts de chausses courts et étroits, qui s'arrêtaient au milieu de la cuisse, et de longs *bas de chausses* qui venaient s'y rejoindre : une jambe était de couleur d'or et l'autre d'azur; cela faisait un merveilleux effet.... les hoquetons et chaperons des gens plus élevés étaient aussi mi-partis.

Le soleil achevait d'enlever les perles brillantes que la rosée de la nuit avait laissées sur les bruyères en fleurs qui entouraient le châtel; le rose-lilas de cette jolie plante paraissait dans toute sa beauté et exhalait sa fraîche senteur, lorsque des sons de fanfare qu'on entendait au loin annoncèrent l'arrivée du maître.

Bientôt la bannière du seigneur s'aperçut, suivie de quelques pennons, banneroles et gonfalons; puis on distingua les habits armoriés de ses serviteurs; ses livrées étaient bleu et jaune, car les armes du banneret étaient d'azur à lozanges d'or; aussi son fils Robert, qui revenait avec lui, portait par-dessus son armure une belle blouse armoriée de même, et les chevaux de bataille étaient ainsi caparaçonnés *.

Arrivés près de la dame châtelaine, le groupe de guerriers la salua par le cri d'armes de la bannière de Hugues le Brun, et les trouras des serfs du fief accueil-

* *Vidi* Portefeuille de Gaignières, etc., etc.

Digitized by Google

lirent aussitôt leur maître avec de grandes acclamations *. Bientôt tous se confondirent dans une joie générale, et l'on entra dans la grande cour du châtel, où les tables de festin étaient préparées pour célébrer cette fête seigneuriale.

Hugues, d'un caractère fier et indomptable, paraissait sous le poids d'un doux charme, tant il témoignait de joie de revoir sa noble dame, qui, à trente-huit ans, avait encore toute sa beauté.

Quant à Béatrix, cette bonne mère ne se sentait pas d'aise d'avoir près d'elle son mari et ses enfans. Elle considérait avec orgueil l'air martial de son aîné; le teint blanc et rosé de son ancienne adolescence était remplacé par une belle figure mâle et basanée, fruit de six années de guerre en Afrique; des blessures, des actions d'éclat qui honoraient ce chevalier achevaient de rendre la châtelaine la plus heureuse des femmes; mais elle avait toujours en tête un vieux *dicton*, que ses ancêtres avaient fait placer sur la porte de son priedieu, et ce *dicton* était : « EN CESTUY MONDE, PARFAIT » BONHEUR N'EST PAS. »

---

* *Vidi* Daniel, chap. du cri d'armes. Le manuscrit ajoute : « Et mesnait l'ost qui était autour si grand noise de trompettes » et autres instrumens, qu'il semblait que le châtel dust cheoir » ne que on n'ouest point DIEU tonner. »

Digitized by Google

Cela la tourmentait toujours quand elle était seule dans son oratoire; mais tant de biens réunis à la fois venaient de la convaincre que quelquefois le bonheur est complet.

Cependant la grande cour était jonchée de branches de verdure et de fleurs des champs; l'allégresse était générale, et sur les ordres du seigneur, le son du cor annonça le repas *.

Une table plus élevée que les autres ne contenait que la famille du banneret, le chapelain, des chevaliers amis qui revenaient de la Terre-Sainte avec Hugues le Brun, et qui devaient passer quelques jours au château, et enfin Gaultier, son vieux et fidèle écuyer.

Des ménétriers et trompettes montés sur des escabeaux jouaient et sonnaient à chaque assiette **. L'hydromel, l'hypocras circulaient partout, et le vin de Corse miellé se but dans de larges coupes à la table du seigneur.

Enfin, pour compléter la fête, les tiercelets, les faucons, furent lachés, avec les alouettes et les pigeons, et bientôt ces oiseaux guerriers eurent saisi leur proie ***.

---

* Cela s'appelait *corner l'eau*, parce qu'on se lavait les mains avant de se mettre à table.

** Chaque service. (*Vidi* Chronique d'Albéric.)

*** *Vidi* Mémoire de La Marche.

Digitized by Google

Hugues se leva, et les convives de la table seigneuriale le suivirent dans la salle d'armes, d'où l'on distinguait, par les grandes fenêtres en ogives du rez-de-chaussée, la foule qui se livrait à divers jeux.

On remarquait aussi beaucoup d'anciens et pieux ermites qui étaient partis sans autres armes que le bâton peint en rouge du pélerin, et qui revenaient, les uns avec des piques dentées, des haches d'armes, des boucliers et des épées de toute longueur, d'autres avec des lances de frêne ou de pin, des arbalètes, des casques d'Orient à visière et des hausse-cols, d'autres enfin avec des épaulières, des gantelets, des cuirasses et des rondelles.

Avant de terminer cette belle journée, le châtelain voulut en perpétuer le souvenir en accordant des grâces aux gens de son fief. Il fit remise de tous les droits arriérés que la misère de ses serfs les avait empêchés de payer à la châtelaine pendant son absence. Il fit ouvrir les souterrains et mit en liberté ceux qui y étaient renfermés; enfin, il fit rendre aux Juifs habitant la juridiction de son fief les biens qui leur avaient été confisqués depuis sept années *; et la foule le bénit en se retirant.

---

* Question de Jean Gallus (328).

Digitized by Google

Les chevaliers allaient passer dans l'appartement qui leur avait été préparé, lorsque Thierry, qui, comme cadet de famille, ne devait avoir pour héritage que son nom, son courage et son épée, s'approcha solennellement de son père, et un genou en terre, lui tint ce discours devant cette noble assemblée :

« Mon seigneur père, lui dit-il, puisque tous les hommes de votre fief doivent se réjouir de votre heureux retour, octroyez-moi deux grâces que je vous demande humblement : donnez-moi des hommes et une somme d'argent, pour que j'aille en Palestine ou ailleurs conquérir quelque domaine, pour y tenir noblement ma maison *. »

Hugues releva son fils, et lui dit : « Mon fils, à chacun j'ai accordé une grâce et non deux. Je vous octroie un varlet, deux sergens d'armes tous nobles, et

---

* Robert le Frison, second fils du comte de Flandre, ne pouvant avoir de part dans les biens de sa maison, dit à son père : « Donnez-moi des hommes et des vaisseaux, et j'irai » conquérir un Etat chez les Sarrasins d'Espagne. »

Ces interpellations se rencontrent souvent dans les traditions du moyen-âge, expression fidèle des mœurs contemporaines : « Beau sire, bâillez-moi hommes suffisans pour me » faire Etat ou royaume.—Beau fils, aurez ce que vous deman» dez. » (Histoire des Croisades, liv. 1er, 4e édit. p. 121-1095.)

Digitized by Google

cent hommes de pied, archers ou porte-épieux, pour vous servir dans vos prouesses et établissement, mais à la condition que vous sortirez de ce châtel demain au soleil levant. Quant à la somme d'argent que vous me demandez, il m'est d'avis que vous n'avez pas songé que de Palestine un guerrier doit rapporter des choses saintes et non de vils sols ou deniers. »

Thierry s'inclina, baisa la main de son père; connaissant sa sévérité, il n'insista point, et se retira, non sans jeter un regard douloureux vers sa mère, qui n'osa lui parler devant son mari.

L'heure du repos était arrivée; chacun prit son congé, et le seigneur se retira dans la tourelle à droite du pont-levis, lieu qu'il avait toujours occupé, tandis que Béatrix logeait, comme avant, dans celle de gauche. Gaultier, en aidant son maître à se débarrasser du pesant acier qui le couvrait, l'entretenait de la beauté de sa dame, dont tous les chevaliers avaient vanté les charmes; et le châtelain prenait plaisir à l'écouter.

Tandis que cette scène tranquille se passait dans la tourelle du banneret, où Robert et Gaultier habitaient également, l'appartement de Béatrix était loin de renfermer autant de calme. Elle avait renvoyé ses femmes, et, seule avec Brigitte, nourrice de son second fils, elle versait des pleurs sur le départ de Thierry et sur la sévérité de son mari. Brigitte cherchait à la consoler

Digitized by Google

et la suppliait de montrer de la résignation à son seigneur.

Le bruit de la porte de communication qui conduisait de la tourelle de Hugues à l'appartement de Béatrix lui annonça la visite de son mari. Elle n'eut que le temps de dire à Brigitte : « Va trouver Thierry ; dis-lui qu'avant l'aube du jour il soit ici. J'ai quelques bijoux, quelques effets précieux, un peu d'argent; je lui donnerai tout. Il receva ma bénédiction, et partira aussitôt; car s'il attendait le jour, ma mule, que tu chargeras pour lui de tout ce dont je puis disposer, le ferait remarquer, et mon seigneur et mari s'irriterait contre nous. » Elle dit, et, à peine Brigitte était-elle au bas du petit escalier de la tourelle, qu'elle entendit le bruit des pas du châtelain qui entrait. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Tous les feux étaient éteints depuis long-temps; le silence le plus profond régnait: seulement on entendait par intervalle, tantôt le cri de l'oiseau de nuit qui s'était établi dans un des machicoulis de la grande tour intérieure, tantôt le tintement sourd et lent du gros beffroi qui sonnait les heures, et puis encore les pas du soldat du guet placé par Gaultier au-dessus du pont-levis..... Ce soldat de la Palestine avait reçu le mot de reconnaissance de nuit, de son seigneur, lorsque celui-ci

Digitized by Google

avait traversé cette galerie qui dominait l'entrée du châtel; et ce mot : A TOUT VENANT peignait encore comme cri de guerre le caractère intrépide et inébranlable du banneret. Enfin, l'obscurité de la nuit allait bientôt faire place au crépuscule du matin ; Hugues était rentré dans sa tourelle, lorsque, du haut de sa plate-forme, l'homme du guet aperçut un chevalier, armé de pied en cap, sans bouclier, mais ayant épée et miséricorde *, qui se glissait comme une grande ombre dans l'escalier de la tourelle de Béatrix; un point lumineux qui partait de la lampe suspendue dans la salle d'armes avait éclairé un instant ce chevalier, et le soldat avait remarqué qu'en passant près de ce lieu il avait abaissé sa visière pour n'être point reconnu... Dévoué à son maître, comme on en prend l'habitude à la guerre, le soldat crut devoir avertir aussitôt Gaultier de ce qui se passait.

Celui-ci, encore empreint de toutes les louanges des chevaliers sur la beauté de Béatrix, ne douta pas un instant que ce ne fût l'un d'eux; et puis les impressions subites de la nuit, au milieu du sommeil, se reçoivent mal, ou font prendre des déterminations irréfléchies. Le fidèle écuyer pousse un cri de surprise... ce bruit éveille Robert; l'écuyer laisse échapper des mots d'in-

* Espèce de poignard qu'on portait à la ceinture.

Digitized by Google

dignation... le fils de Hugues en entend assez; il s'habille à peine, saisit le heaume de l'écuyer et son épée, qui se trouvait sous sa main, et s'élance vers le sombre escalier de la tourelle de sa mère...

Cependant, tout ce bruit avait éveillé le châtelain, qui venait de se livrer au sommeil dans la pièce voisine: il entre chez Gaultier, qu'il trouve occupé à chercher la *torche de nuit.... :* peu de mots suffisent pour l'instruire... Il entend un cliquetis d'armes dans l'escalier de la tourelle...; il franchit le seuil, arrache, en passant, des mains du soldat, la hallebarde de faction, et se trouve en un instant au pied de l'escalier pour défendre l'honneur de sa dame, et son fils, qu'il sait être à peine vêtu et livrant un combat à un chevalier armé de toutes pièces. Il avance précipitamment, et voit avec horreur ce chevalier courbé sur le corps de son malheureux fils Robert, qui paraissait expirant!..... Sa fureur augmente sa force naturelle, et, d'un coup rapide, il plonge cette énorme lance au défaut de la nuque de l'inconnu, et sent avec une horrible joie le fer entrer de toute sa profondeur dans le cou du chevalier..... Au même instant, Gaultier éclairait de sa torche cette scène déplorable, et Béatrix se précipitait au bas de l'escalier, en criant: « Arrêtez! c'est mon fils, c'est Thierry!..... »

Il était trop tard.... deux corps gisaient à ses pieds....

Digitized by Google

L'infortunée tombe évanouie,...; elle venait de heurter les cadavres de ses deux fils !!!.....

Un an après, à pareil jour, Hugues-le-Brun et le chapelain faisaient graver sur une tombe qui renfermait trois corps :

EN CESTUY MONDE PARFAIT BONHEUR N'EST PAS!

La comtesse DE MARLE-MORTEMAR.

Digitized by Google

Digitized by Google

BAL CHEZ LUCIFER.

Digitized by Google

Digitized by Google

BAL CHEZ LUCIFER.

I.

Dieu.

Et moi, Jean, je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui, venant de Dieu, descendait du ciel, était parée comme une épouse qui se pare pour son époux. (*Apocalypse*, chap. 21, v. 2.)

C'est pourquoi ils recevront de la main du Seigneur un royaume admirable et un diadème éclatant de gloire; il les couvrira de sa main droite, et il les défendra par son bras saint.

(*La Sagesse*, chap. 3, v. 17.)

Ils seront enivrés de l'abondance qui règne dans votre maison, et vous les ferez boire dans les torrens de vos délices. (Ps. 35, v. 9.)

Tout est fini.

Dieu, à la tête de ses élus, remonte au ciel, qu'il a abandonné pour se rendre au dernier jugement,

Digitized by Google

cour suprême dont les arrêts ont été sans appel.

Il avance, porté sur un nuage de feu que soutiennent les Puissances; les Séraphins voltigent autour de lui, en frappant les airs d'hymnes et de cantiques; les élus suivent avec des transports de joie.

Dieu arrête le nuage;

Et plongeant ses regards sur le monde qu'avait abîmé le dernier soleil, il rend le tout au néant; et se revêtant aussitôt d'une obscurité noire et impénétrable, il cache ainsi aux réprouvés la route que doit suivre le troupeau céleste.

« Mon fils, dit le Seigneur, mon fils bien-aimé, j'avais créé un Paradis, un Eden, où j'avais réuni tout ce qui pouvait satisfaire l'homme dans son état d'innocence; je l'en ai chassé après sa faute, et l'Eden a été balayé après lui. Formons-nous une demeure qui ne ressemble à nulle autre, et qui soit notre séjour d'immortalité: à vous, mon fils, la création! »

Le Fils de l'homme étendit la main.

Aussitôt apparut, suspendu dans l'espace, un oasis brillant, île de félicité et de bonheur.

Le nuage reprit son vol et se dirigea vers la terre promise.

Je ne dirai point la marche des élus sur cette terre désirée, l'ouvrage d'un Dieu, et où la force de sa parole avait rassemblé toutes les délices.

Digitized by Google

Je ne vous conduirai point à travers ces bosquets mystérieux, qui allaient devenir la demeure des saints : leur vue tuerait un simple mortel, comme le regard de mille soleils groupés.

Là, tous les sentimens doux et ineffables qui peuvent toucher le cœur des mortels seront prodigués aux élus.

Point d'ambition! — L'ambition, comme la gloire, restera à jamais ensevelie dans le néant.

Alors ceux qui auront aimé sans espoir sur la terre seront aimés dans le ciel. Là, leurs compagnes divines leur tiendront compte de leurs souffrances passées; et Dieu, suprême bonté, les récompensera, en envoyant, lui-même, la femme aimée prendre possession du bosquet où doit s'écouler, sans fin, leur immortalité de délices.

Il n'y aura là, ni impôts, ni subsides, ni levées d'hommes pour combattre l'ennemi; les temps d'épreuves sont passés.

Chaque saint prendra celle qu'il aura choisie; car celle qu'il aura choisie l'attendait, parce qu'elle aura deviné qu'il allait venir; et chaque couple, en chantant un cantique sacré, ira s'agenouiller devant l'Eternel, qui fera planer sur leurs fronts la bénédiction nuptiale.

Plus de ces nuages qui venaient obscurcir l'existence humaine, jalousies et rivalités.

L'amour sera immortel! — Ce sera le rayon transmis

Digitized by Google

du sein de Dieu; rayon gravé dans les âmes et que la jouissance n'usera point.

Ils seront purs, tels enfin que Dieu les a désirés en les séparant d'avec les boucs.

Leur union sera sainte, et sera éternellement chantée par les oiseaux qui peupleront ce séjour, oiseaux célestes qui ne craindront point les filets des chasseurs.

Dieu, dans sa suprême volonté, ne laissera jamais tarir la source des plaisirs; il en créera sans cesse de nouveaux; car il a promis à ses élus de les faire boire dans les torrens de ses délices.

Ce ne sera point une image de la terre. Dieu ne peut imiter ce qu'il a créé.

Tous seront égaux. — La sainte et fraternelle égalité doit y étendre son empire.

Dieu seul sera au-dessus de tous, comme le cèdre majestueux qui regarde, du haut du Liban, se balancer devant lui la cime des arbres.

Sublime république dont l'Eternel sera le président.

— Mais il faut consacrer la demeure céleste. —

Cette pensée de Dieu est aussitôt la pensée de tous; car tel sera le lien puissant qui les unira avec son essence divine, que les bienheureux, par une intuition céleste, le comprendront sans le voir, l'entendront sans l'écouter.

— Pressentiment inexplicable et intraduisible. —

Digitized by Google

Et tous de se réunir autour des neuf chœurs des anges, qui préludent, sur leurs harpes, des accords harmonieux; et tous de se former en quadrilles, de se mêler en anneaux, de se dénouer en figures.

Les pas sont rapides et pressés, la confusion se démêle sans tumulte; les instrumens vibrent toujours.

Les oiseaux de l'île accourent. — Leurs chants éternels doivent se mêler et se confondre avec ceux des élus; ils accourent, font entendre une suave symphonie, et remplacent les neuf chœurs des anges qui, aussitôt, laissent leurs instrumens et dansent.

Ce doit être un sublime spectacle que cette réunion d'anges se livrant à une gaîté douce et délicieuse, se presser et s'étreindre comme la liane autour des arbres séculaires, comme le lierre embrasse les murailles.

Dieu seul est spectateur.

Cependant il veut faire entrevoir aux réprouvés ce tableau enchanteur; il veut les stigmatiser encore de ce bonheur et provoquer des regrets impuissans.

De sa volonté, il dissipe l'obscurité profonde qui les sépare du ciel, le voile devient de plus en plus diaphane; les damnés, plongés dans l'abîme, où la voix harmonieuse de l'orchestre divin perd ses accords, entrevoient déjà, comme une légère vapeur, la danse céleste; l'envie leur pèse sur le front; les ténèbres disparaissent tout-à-fait.

Digitized by Google

C'est alors qu'ils aperçoivent la demeure des élus, flottante dans l'espace, belle, parée, séduisante comme une fiancée au réveil du matin; la base est un diamant dont les rayons divergens obscurcissent leurs yeux: c'est sur cette base solide que l'Eternel a placé son empire.

« Merveille, merveille, merveille! »

S'écrièrent les damnés, saisis d'un élan d'enthousiasme à la vue de cette céleste vision, éclair d'espérance qui leur semblait jeté comme une promesse de miséricorde.

Mais Dieu leur apparut avec toute son éternité.

Mais ces mots que l'espoir avait acés de leur souvenir :

« Maudits, allez au feu éternel, »

Ces paroles de Dieu se retracèrent alors aux réprouvés, sanglantes, terribles, inexorables. Elles sont le signal des rires atroces, étranges, discordans, qui ébranlent les voûtes de l'enfer.

Ils voient ces saints du calendrier déposer leurs auréoles de béatitude; ces prêtres, ces cardinaux, ces papes, danser avec des vierges que, sur la terre, ils auraient damnées pour ce plaisir.

C'est un bonheur pour eux de les voir s'ébattre comme autant d'oiseaux sur la grève, comme autant de grains de sable que le vent balaie sur le rivage et enlève en tourbillonnant.

Digitized by Google

Ils voient et jugent ces simagrées dont on les avait jadis bercés, comme autant de jongleries.

« Dérision! dérision! » hurlent-ils.

Cris impuissans du désespoir.

Ils voulaient, les damnés, que les anachorètes qui avaient vieilli, usé leur vie dans les déserts, flagellé et flétri leurs corps, se flagellassent encore dans le ciel.

Ils hurlent, les damnés, et leurs rires sont hideux, et leurs bouches se contournent, et leurs lèvres laissent échapper une écume verdâtre et infecte.

Dieu ramène l'obscurité sur eux.

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Satan.

Et ce grand dragon, cet ancien serpent qui est appelé le diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges avec lui. (*Apoc.* chap. 12, v. 9.)

Et sur son front ce nom était écrit : MYSTÈRE : la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre. (*Apoc.* chap. 17, v. 6.)

Un ange se détacha de la phalange des anges; Dieu lui remit un rayon de sa couronne.

L'ange se penche alors sur le gouffre, et glisse, sur ce rayon, ces mots :

« A SATAN,

» DEUX HEURES DE JOIE DANS L'ÉTERNITÉ. »

Et le rayon part, sillonne dans le néant un passage

Digitized by Google

brillant et étroit, parcourt l'immensité avec mille fois plus de rapidité que nous vient la lumière, pénètre et éclaire, en passant, d'une lueur sanglante la terrible inscription du Dante :

Lasciate ogni speranza, voi che intrate.

Sentence que chaque damné a lue, au moment où il fut timbré, sur le front, du mot :

« ÉTERNITÉ. »

Le rayon perce les portes de diamant, fouette la figure de Satan avec les paroles de l'archange :

« A Satan,

» Deux heures de joie dans l'éternité!! »

Puis il remonte avec la même rapidité, se réunit au centre de son cercle pour éclairer la face de Dieu, et l'obscurité devient plus sombre et plus épaisse; et la route tracée par le rayon demeure à jamais fermée.

. . . . . .

. . . . . .

Aussitôt Satan convoque son conseil, composé des principaux démons ; il leur fait part du message de Dieu.

Ils ne savent comment expliquer cette grâce inespérée, ils s'égarent dans de vagues suppositions.

Le temps passe; Satan le fait remarquer, et leur enjoint de profiter du bienfait céleste.

Se plaçant sur son char, Satan entre dans la salle : il est traîné par six jeunes filles vêtues de blanc; mais

Digitized by Google

la poussière de l'enfer est empreinte sur leurs robes souillées. Ce sont des vierges que le ciel croyait compter au nombre de ses heureuses épouses.

Elles sont attelées au char du prince des démons, et c'est avec peine qu'elles le traînent, tant les roues sont lourdes et massives. C'est un char de fer bruyant, sur lequel les larmes des damnés n'ont laissé qu'une rouille ineffaçable.

Derrière le char, un démon à figure horrible remplit la place de valet; il se tient debout, agitant au-dessus de la tête de Satan la bannière de l'enfer; il singe parfaitement, du reste, les manières des valets des grands et des riches du monde, chez lesquels il remplissait déjà cet office.

Le char roule sur les éternelles dalles; il fait, en passant, claquer des dents aux damnés: ils baissèrent la tête.

L'archange paraît brillant par-dessus les autres: son visage est sillonné de cicatrices profondes que la foudre y a gravées; son front plein d'audace essaie encore de cacher, mais en vain, le signe indélébile de réprobation qui pèse sur sa tête. Les rayons de sa couronne de bronze sont ternes et flétris comme la feuille d'automne qui tombe, après avoir été brillante de jeunesse et de verdure.

Il fait arrêter son char; ses yeux lancent des éclairs

Digitized by Google

de joie en voyant la masse innombrable de réprouvés qu'il va tourmenter, sur lesquels il pourra décharger une partie de sa colère, et auxquels il fera partager ses tourmens.

« Damnés! leur cria-t-il de sa voix d'archange déchu, damnés! vous êtes à moi, à moi pour l'éternité; mais voici un message que je viens de recevoir de mon ennemi : il vous donne deux heures dans cette éternité! Allons, profitez-en! »

Et il grave, en lettres de feu, sur les murs de l'enfer, le sursis de l'Eternel.

A peine a-t-il fini de parler, que l'assemblée est remplie d'un sourd murmure semblable à celui qu'on entend après une tempête, quand les antres des rochers conservent le bourdonnement des vents impétueux qui, toute la nuit, ayant bouleversé la mer, endorment, par leurs sifflemens enroués, les matelots épuisés de veilles et de fatigues, dont le vaisseau se trouve à l'ancre dans une baie pleine d'écueils.

Tels sont les applaudissemens qu'on entendit lorsque Satan eut fait connaître l'ordre de Dieu.

« Deux heures! »

Pensent les damnés, « elles ne doivent jamais finir. »

— Deux heures, oui, deux heures! —

Et puis, après, les mille supplices que la justice de Dieu a inventés pour punir les méchans.

Digitized by Google

— Deux heures! —

Et l'archange a reculé, en passant, l'horloge des tourmens, dont l'éternel balancier, dans son mouvement d'oscillation, frappe sans cesse les voûtes profondes de ces mots désespérans :

TOUJOURS! JAMAIS!
JAMAIS! TOUJOURS!

Paroles de malheur! psalmodie épouvantable, à laquelle l'oreille du damné ne peut se soustraire, et qui le poursuit infatigablement pour le glacer d'effroi.

C'est un dernier reste de la bonté divine; ce sont deux heures de joyeusetés et d'ivresse; souvenir de bonheur et de regrets; époque fatale dans les souffrances! Leurs angoisses vont se compléter du souvenir d'une joie!...

Vous ne voyez, vous damnés, que la chose présente; vous ne devinez pas qu'il y a là calcul caché que vous ne voudriez pas comprendre?

Ces deux heures-là, vous les pleurerez éternellement, vous les brûlerez de larmes de joie, vous jetterez sur elles du feu bouillonnant, mais en vain, pour en anéantir la mémoire.

Allons, profitez de ces deux heures!

Digitized by Google

Et ils bondissaient, secouant avec délices le souvenir des tourmens qu'ils ont déjà endurés; ils se revêtent de ces deux heures comme d'un manteau de félicité.

. . . . . .

Digitized by Google

III.

Caïn.

Et le Seigneur mit un signe sur Caïn, afin que ceux qui le trouveraient ne le tuâssent point.

(*Genèse*, chap. 4, v. 15.)

Vous avez blessé mon cœur par l'un de vos yeux, et par un cheveu de votre cou.

(*Cantique des Cantiques*, chap. 4, v. 9.)

Satan était demeuré pensif sur son char; mais bientôt il reprend la parole; elle retentit comme le fer sur un bouclier, comme les vagues, comme le choc des

Digitized by Google

montagnes qui s'écroulent; cette voix terrifie ses sujets :

« Ils donnent un bal là-haut! eh bien! dansons aussi, nous! surpassons-les! A l'ouvrage! Allons, à toi, Caïn, le doyen des damnés de mon empire! à toi! commence une valse avec la plus délicieuse des sylphides qui aient jamais voltigé sur les planches, dans le palais de féerie de ma grande ville des Gaules. Vois, elle est belle, je te la donne!... »

Un horrible grognement se fait entendre.

C'est Caïn qui, depuis son entrée en enfer, lui, la première conquête du péché, voit une femme à lui! à lui, qui a toujours senti sur sa tête la main de Dieu, le meurtre d'Abel! ses regards croient toujours voir l'ange lui demandant compte du sang de son frère.

Une femme à lui!

Une femme pour démêler son immense et inculte chevelure! pour essuyer de ses baisers la trace de ses larmes! une femme pour lui dire : « Je t'aime! »

Je t'aime!

Ce mot résonne à son oreille comme une douce brise; ce ne sera plus ce ronflement grondeur, irritable, de l'eau qui bout, de l'huile qui brûle : ce bruit dans lequel il a été et sera toujours plongé! mais ce sera un murmure doux, délicieux, parfumé, qui jette de l'oubli sur des années, des éternités de malheur!

Digitized by Google

Je t'aime!!! Je t'aime!.....

Que l'on doit prononcer lentement entre deux baisers! Bonheur! bonheur! il n'en eût jamais autant espéré!...

D'un bond, il fut près de la danseuse; pauvre jeune fille, qui venait de quitter les joies du monde où la vie n'était pour elle qu'enivremens, que voluptés, que délices!

Horreur! dégoût!... tenir dans ses bras un corps velu et coriace! répondre à des baisers frénétiques, insatiables; à des morsures, à des lèvres avides depuis des milliers d'années! elle, pauvre sylphide!

Elle était là, encore, avec le léger vêtement de Terpsichore, que les démons, en ricanant, avaient déchiré pour mettre à nu ses charmes; et sa bouche, en passant sur les ardentes lèvres de Satan, fut gauffrée du cachet de l'enfer! Elle sentit comme un fer rouge se poser sur ses lèvres.....

L'orchestre de l'enfer prélude la galopade.

Et l'on voit s'avancer Caïn qui cherche à échapper à son remords, vipère qui fouille jusqu'à son cœur, le flétrit de son venin, y infecte son sang à sa source! elle quitte un moment sa tâche, et va se reposer dans les cheveux de Caïn!...

L'orchestre a commencé: l'enfer, suspendant son charivari, regarde.

Digitized by Google

Leurs bras sont enlacés. La danseuse légère bondit. Caïn la couvre de ses regards.

C'est la tourterelle entre les mains de l'épervier.

C'est le péché mortel avec le péché véniel.

Accouplement monstrueux !

C'est aussi une musique saccadée, aérienne, mais voltigeant par bonds ; un râle d'accords coupés d'une note aiguë où vibrait encore l'expression de servage, de douleur de cet horrible séjour.

Ils galopent ; la vipère, élevant tout-à-coup sa tête, accompagne l'orchestre ! Ils tournent, emportant avec eux le reptile qui se balance au-dessus de leurs têtes, se penche près de leur figure, se relève pour faire entendre avec plus de force son sifflement, rendu plus perçant par les balancemens multipliés qui lui tournent la tête. Elle a le délire, la vipère, et bave sur les cheveux de Caïn.

C'est loin, bien loin, pour la danseuse, de son mélodieux, enivrant orchestre accoutumé ; ce n'est que le cri râlant de bêtes féroces agitées par la faim, l'amour ou la rage.

La galopade ! danse de folie et de sensations voluptueuses, où la femme jette aux regards d'un salon ses cheveux embaumés qui viennent frapper et caresser votre visage, comme pour vous remercier ou vous de-

Digitized by Google

mander grâce : danse échevelée comme la flamme bleuâtre du punch.

Ils voltigent, Caïn et la danseuse !

Du côté de celle-ci, des pas vifs et bien dessinés, une souplesse de corps et une harmonie de poses qu'on avait tant admirées en elle durant son passage sur la terre; mais elle est haletante.

Du côté de Caïn, des sauts impétueux, sans frein, tourbillonnans, entraînant tout devant eux; la sueur ruisselle sur son front, et lui brûle la figure en sifflant comme l'eau sur un fer rougi.

C'est un ouragan aux prises avec un zéphir.

« A moi maintenant ! » s'écrie Satan.

Et il arrache la danseuse des bras de Caïn, qui se met à rugir comme une panthère.

Pauvre danseuse !

L'orchestre continue; la vipère l'accompagne toujours, malgré les efforts de Caïn furieux pour la faire taire.

Un bruit sourd comme le mugissement des vagues se fait entendre : c'est un démon malicieux frappant, par dérision, sur le cadran de l'éternité !

Oh ! pour le coup, l'orchestre est au complet !...

Satan tourne avec la danseuse; la voûte calcinée s'ébranle, et pourtant ses mouvemens sont souples,

Digitized by Google

voluptueux et pleins d'abandon; sa tête se penche avec grâce près de celle de sa compagne; ses yeux ont perdu cette flamme rougeâtre qui leur est habituelle, ils plongent sur la danseuse, qui se rappelle son agilité d'autrefois.

Digitized by Google

IV.

Les Damnés.

Arrière chagrins et marris,
Car je ne quiers que plaisans ris,
Et touts esbats en abondance.
(*Les Mauvais Garçons.*)

. . . . . Soudain la ronde immense,
Comme un ouragan sombre, en tournoyant commence.
VICTOR HUGO.

Ils suivent la danse en ricanant, les damnés!
Ils s'amusent.
Mais bientôt elle les fatigue; ils en demandent et en

Digitized by Google

veulent une autre plus générale, plus furieuse, plus dévergondée.

Une effroyable pensée applique sa main de fer sur leurs fronts.

Que vont-ils faire ?

Parodier l'Eucharistie.

L'Eucharistie, le plus saint mystère de notre religion, où le Fils de l'homme se change sous les deux espèces, en s'immolant pour nous.

La danseuse sera leur prêtresse.

Ils remplissent donc de sang, les damnés, une immense chaudière, que fait bientôt bouillonner un feu dévorant.

Ce sang, c'est celui du Sauveur, recueilli sur Golgotha; c'est celui des martyrs, répandu dans les tortures, depuis dix-huit siècles.

Tout l'enfer se rue à la table de communion.

Et les damnés se précipitent en ronde; leurs doigts sont accrochés comme les anneaux d'une chaîne; ils tournent et chantent, en ricanant, ces paroles coupées par la musique qui les accompagne en grinçant :

EN CHŒUR.

Tournons, tournons, tournons,
Sur nos cornes dansons !
Vive la flamme
Qui ronge l'âme !

Digitized by Google

Tournons, tournons, tournons,
Et vivent les démons....

Satan est poussé dans le rond ; il s'agenouille devant la prêtresse, qui puise dans la chaudière en chantant :

Ami, bois à ton aise,
Et sur la braise
Jette le sang !
Ami, bois à ton aise ;
Que sur sa chaise
Tremble le Tout-Puissant !

Puis il se relève, une coupe à la main : avant de la porter à ses lèvres, Satan s'élance sur le bord de la chaudière, et, d'une voix retentissante, il s'écrie en étendant le bras : — *A toi, Jéhova!* —

A toi, grand saint Michel,
Qui m'as chassé du ciel !
Hurle donc ta victoire !...
Champion de l'Eternel,
Aux cantiques de miel,
Pour compléter ta gloire,
En enfer, viens chanter et boire !
Avec nous, viens chanter et boire !

EN CHŒUR.

Champion de l'Eternel,
Aux cantiques de miel,
Pour compléter ta gloire,

Digitized by Google

En enfer, viens chanter et boire !
Avec nous, viens chanter et boire !

Cet appel ironique du prince des damnés au prince de la milice céleste, est répété mille fois par les échos de l'enfer.

L'archange déchu ôte sa couronne de bronze, qu'il place sur la tête de la prêtresse, à qui elle descend jusqu'aux épaules, et la proclame reine de l'enfer.

Et tous les damnés de continuer :

O Jéhova, que la chaudière
Te brûle le front !
Que ton geôlier, ce vieux saint Pierre,
Te retienne au fond !
Que ta mère, la Sainte Vierge,
Apporte un cierge,
Pour éclairer
Saint Jean, qui va nous baptiser !

Et chaque damné vient, à son tour, boire du sang des martyrs.

Voici Bélial, le démon de l'impureté ; il embrasse la reine sur la bouche, qui reçoit la forme de la sienne : bouche contournée, avide, grimaçante, armée de longues dents pointues, bordées de lèvres molles et épaisses.

Voici Moloch, qui arrache les yeux de la prêtresse, et les remplace par les siens : yeux éraillés qui demandent

Digitized by Google

le meurtre ; paupières sanglantes, arides et sans cils, ne pouvant se fermer qu'après des sacrifices de victimes humaines.

La danseuse tourmente toujours la chaudière : les yeux que lui a donnés Moloch dardent des flammes en plongeant dans le sang.

Elle est hideuse !

Et les damnés de reprendre :

Tournons, tournons, tournons
Autour de la chaudière :
Qu'elle serve de bière
Pour les élus !... Dansons !
Qu'ils se rougissent,
Qu'ils se rôtissent
Dans notre feu !
Que, sur la grille,
Leur chair pétille
A faire frémir Dieu !....

Thammuz, aux autels de qui les femmes se prostituaient, échange son nez : nez de perroquet, long, pointu, recourbé, couvert de poils et de verrues.

Belphégor, démon de la fornication, lui donne son menton : menton blanc et livide, rejoignant le nez, présent de Thammuz.

Tous entrent dans le rond pour saluer leur reine.

L'un échange ses jambes grêles et torses, couvertes

Digitized by Google

de longs poils, contre les jambes frêles et gracieuses de la danseuse. Un autre lui donne ses griffes; un autre, ses cornes.

Et tous se prosternent devant elle, et chantent, après avoir avalé le sang qu'elle leur a versé :

Buvons donc à notre aise,
Et sur la braise
Jetons le sang!
Buvons donc à notre aise,
Que sur sa chaise
Tremble le Tout-Puissant!

C'est au tour de Caïn. — Détachant la vipère, qui n'a pas cessé de siffler en tournoyant avec la ronde, sur sa tête, comme une plume légère sur un chapeau de satin, Caïn dénoue les cheveux de la danseuse, les relève par-dessus la couronne de Satan, les entremêle avec la vipère; et, l'embrassant sur le front, il y incruste le remords qui doit la ronger pendant l'éternité.

Mais le reptile flamboie toujours; il se plonge dans le sang qu'il avale à grands traits, rapproche sa gueule béante et rougeâtre de la bouche de la reine, et y verse le sang qu'il a bu.

Et les démons, que rien n'étonne, de reprendre avec plus de force et de furie :

Digitized by Google

Que Dieu, notre ennemi,
Vienne donc, en ami,
Admirer notre danse !
Qu'il se mêle avec nous ;
Nous l'embrasserons tous !....
Que Sa Toute-Puissance
Fasse avec nous bombance !
Il ne l'osera pas....
Car nous cririons : à bas !!!
Et s'en irait, colère
Contre nous, le vieux Père.....

Quelle effrayante mélopée !

Et l'orchestre, de ses mille voix bizarres, hurlait, sifflait, grimaçait, tenaillait, tourmentait, tournoyait cette ronde.

On aurait dit qu'ils avaient juré, les damnés, de faire tomber chaque pierre de l'enfer, pour que tous ces sons s'échappassent à travers l'espace, et courussent tinter aux oreilles des élus pour les étourdir, et mêler leurs terribles accords aux accords harmonieux du concert céleste !

Et toujours :

Tournons, tournons, tournons,
Sur nos cornes dansons !
Vive la flamme
Qui ronge l'âme !

Digitized by Google

Tournons, tournons, tournons,
Et vivent les démons !

Il fallait les voir tous gorgés de sang; leurs yeux briller comme des escarboucles; leurs lèvres laisser échapper une écume qu'ils mâchent avec d'épouvantables contorsions; leurs membres se tordre, et leurs langues, haletantes dans une bouche aride, pendre sur leurs lèvres.

La lueur sanglante de la chaudière frappait de fugubres teintes les parois de l'enfer.

Les damnés étaient arrivés à leur paroxisme de frénésie. Dans leur délire, ils avaient entraîné leur prêtresse qui les excitait du geste et de la voix.

Et leurs pas ébranlaient les arches colossales; et ils tournaient toujours; et ils allaient reprendre leur impitoyable refrain :

Tournons, tournons, tournons,

lorsque le marteau de bronze frappa deux coups.

Tout s'arrêta.

Oh! c'était un effrayant coup-d'œil à les voir glacés dans les postures qu'ils avaient, au moment même où l'horloge frappa les deux heures.

Ils tombèrent tous.

Et les flammes de commencer à surgir de dessous les dalles, de s'attacher à chaque damné, de les terrasser en les enveloppant de mille replis.

Digitized by Google

La chaudière bouillante se renversa sur leurs corps, dont la peau brûla avec un bruissement criard. Les tourmens éternels qu'ils avaient secoués naguère, avec tant de bonheur, les reprirent avec plus de force; les gémissemens et les malédictions recommencèrent; et le balancier continua de leur frapper l'éternité. . .

. . . . . .

. . . . . .

OLYMPE DE THEULEY.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MARIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MARIN.

Oh! c'est bien l'Océan! voici ses blanches lames,
Son odeur de marée et son bruit modulé;
Ce parfum-là vaut mieux que tous ceux de nos femmes,
Cette voix, que leur chant perlé.
Voici mon brick avec sa quille longue et belle,
Ses deux mâts; sur le pont je viens encor m'asseoir,
Je vois encor glisser, rasant les flots de l'aile,
Le goéland au manteau noir.

Digitized by Google

Rien dans mon horizon que les cieux et les ondes,
C'est pour en délirer! J'aime l'Océan, moi,
Parce qu'il est tout seul plus beau que les deux mondes,
Parce qu'il est seigneur et roi :
Comme pour rendre hommage à leur maître suprême,
Les fleuves vont à lui, fleuve immense et profond;
Et le soleil de flamme est le seul diadême
Qui puisse aller à son grand front.

Sans jamais s'épuiser, quand le jour se rallume,
Ses eaux montent au ciel comme un encens qui fume;
Et ce ciel de vapeurs lui rend, pour s'acquitter,
Ses nuages, touchés par le pied d'un bel ange :
De leurs riches présens tous deux font un échange,
Ainsi que deux grands rois qui veulent se fêter.

Mais Océan, pourquoi ta colère éternelle?
Les cieux sont-ils trop purs, leur lumière trop belle,
Te faut-il leurs points d'or, leurs soleils inconnus,
Mer jalouse? la terre a-t-elle trop de place?
Voudrais-tu rester seule et libre dans l'espace,
N'avoir rien près de toi, n'avoir rien au-dessus?

Mais tes vagues en vain s'enflent, s'alignent, croulent,
Avec le grondement de cent torrens qui roulent;

Digitized by Google

L'écume épaisse et blanche, ainsi qu'une toison,
Vient t'argenter. Dieu rit là-haut de ta colère,
Tu ne franchiras point ta limite; oh! sois fière,
Car la moitié du globe est ta large prison!

Avance, mon vaisseau, glisse en baignant ta proue,
Ton câble, figurant deux serpens enlacés,
Mouille ta robe verte; allons, la brise joue
Entre tes agrès élancés;
Marche, marche toujours, penche ta brigantine;
Va, la mer n'est point lasse encore, et ne sait pas
Lequel pèse le plus, d'une plante marine,
Ou bien d'un navire à trois mâts.

Dieu, si mon brick était ma maison! quelle joie!
Vivre dans Sainte-Barbe, et, balancé par l'eau,
M'endormir tous les soirs dans mon cadre qui ploie,
Avoir l'Océan pour tombeau!
Mais je te souillerais, ô mer indépendante!
Sur la rive au galet tu rejettes nos corps,
Et tu charges après la terre, ta servante,
De t'ensevelir tous tes morts.

Oh! l'orage; mon Dieu! le ciel rougi s'allume!
A l'arrière, à l'avant, le tillac s'emplit d'eau;

Digitized by Google

Plus vite encor, la mer étreint mon beau vaisseau
Dans des baisers tout blancs d'écume.

Allons, calez la voile; oh! voyez les éclairs!
Mousses, sur les haubans! matelots, aux cordages;
Nous, marins, nous jetons notre vie aux orages,
A tous les vents du ciel, à tous les flots des mers.

L'eau roule verte et jaune, et la vague blanchie,
Ainsi qu'un mont de neige arrive en se levant,
L'Océan gronde, et Dieu le bat avec le vent
Comme un esclave qu'on châtie.

Eh bien! je t'aime encore, ô mer! quand je te vois
Comme un lion blessé qui bondit de colère,
Se roule, se débat, redresse sa crinière,
Et se met à rugir avec sa grande voix.

Mais voici qu'un vent frais joue avec chaque lame,
Chaque flot s'aplanit, ondule et devient bleu;
L'ouragan passe, enfans, avec l'aide de Dieu
Et le secours de Notre-Dame.

Pas un nuage au ciel, le soleil triomphant
Brille, et forme sur l'eau des écailles dorées;

Digitized by Google

Des ondulations faibles et mesurées
Balancent mon vaisseau comme un berceau d'enfant.

Maintenant elle est calme et douce la superbe ;
Elle chante en cadence avec les matelots ;
Dieu vient passer la main sur chacun de ses flots,
Qu'il abaisse comme un brin d'herbe.

Nage, mon brick, léger comme un large poisson ;
Fume sur le pont, ris, mon joyeux équipage :
Un marin, c'est l'oiseau qui vole après l'orage,
Sèche son aile humide, et reprend sa chanson.

Mme Anaïs Ségalas.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANDRÉ LE FADAT.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANDRÉ LE FADAT.

Il y a peu d'années, on voyait encore, en arrivant à Marseille par la porte d'Aix, une chétive cabane à demi enfouie dans la poussière du chemin, dont l'air de désolation attristait le voyageur.

Les cailloux bruts qui en formaient l'enceinte, les joncs marins qui en formaient le toit, laissaient passer par leurs larges crevasses, soit les rayons brûlans du soleil, soit l'haleine âpre et froide du mistral.

Devant la masure, quelques maigres épis de maïs élevaient leurs tiges souffrantes; quelques oliviers tor-

Digitized by Google

tueux balançaient leur grêle feuillage, sans donner ni fruits, ni fleurs, ni ombrage!

La Providence, qui veille sur le nid du passereau, s'était retirée de cette pauvre demeure; et les trois êtres qu'elle renfermait semblaient avoir été frappés comme elle, et comme le sol qui l'entourait, d'un souffle aride et stérile.

Là, pas une pensée religieuse: courbés sous la misère actuelle, sous le fardeau du jour, ils n'avaient pas la force de regarder plus loin; là, pas une affection tendre! une étroite parenté les unissait pourtant! mais ce lien blessait ces trois cœurs flétris, au lieu de les resserrer: la vieille aïeule n'était qu'exigeante et grondeuse, les enfans qu'insolens ou paresseux; ni protection ni respect: eux, se moquaient de ses cheveux blancs; elle, souriait hideusement à leur dégradation prématurée! Son cœur, déjà mort, ne sentait rien pour les enfans de son enfant; il ne se réchauffait pas à ce dernier rayon qui luit sur le vieil âge, ne s'égayait pas à ces fleurs d'hiver qui s'épanouissent sur la neige!

Là, on n'entendait jamais murmurer la prière, jamais éclater le rire; les travaux domestiques mêmes se taisaient. L'homme ne demandait rien à la terre. Le fuseau ne roulait pas sous le doigt des femmes: l'aumône était toute l'industrie de cette famille.

Dès le matin, la vieille, assise sur le bord de la route,

Digitized by Google

tendait la main aux passans. La jeune fille, presque belle encore, malgré la double flétrissure de la misère et de la honte, essayait de donner une grâce pittoresque à ses haillons, de faire briller ses yeux ternis, de faire sourire ses lèvres affamées, et, s'acheminant vers le port, arrachait le pain de la journée aux grossières amours d'un matelot.

Quant au jeune homme!... le pauvre malheureux!... peut-être eût-il mieux valu que les autres; mais il était fou! fou, non pas de cette folie énergique et ardente, qui a encore des joies mêlées à ses souffrances, mais d'une folie stupide. C'était ce qu'on appelle en Provence un FADAT! c'est-à-dire un homme dont la raison s'est éteinte, un être de misère et d'imbécillité; point dangereux, mais repoussant; qui n'excite pas la terreur, à peine la pitié; qui est la risée de la populace et le jouet des enfans.

Autrefois André avait été un garçon beau, brave et intelligent, et toutes les jeunes filles se disputaient ses sourires, quand, joyeux, il dansait au milieu d'elles, dans ses habits de fête; car André était aussi le plus riche pêcheur de Marseille. Il avait une riante cabane, dont les piliers, chargées de grappes ambrées, se miraient dans les eaux bleues de la rade; il avait de féconds oliviers, qui la couvraient de leur feuillage d'argent; ses chèvres nombreuses broutaient le baume de

Digitized by Google

tous les rochers d'alentour; et les journées de l'heureux André s'écoulaient alors, pures et brillantes comme les vagues qui se jouaient sur la grève, devant sa cabane; mais, hélas! l'orage les troubla dès le matin!

André avait à peine vingt ans, quand une passion, ardente, rapide comme la foudre, tomba sur sa vie, et la ravagea. Il devint amoureux d'une DAME! d'une dame! lui, simple pêcheur! lui, homme du peuple!

Dès le premier jour, il vit bien que cet amour le tuerait ou le rendrait fou; mais il jeta sa vie et sa raison aux pieds de cette femme, et, ainsi que cela devait arriver, elle les foula en riant!

C'était une Anglaise, aux yeux limpides, aux cheveux de soie, au teint blanc et velouté comme une feuille de lys; elle fuyait le ciel brumeux de son pays pour chercher notre soleil.

Depuis le jour où la berline retentissante et poudreuse s'arrêta devant un des hôtels du Cours, depuis qu'il avait vu briller ce frais visage et cette forme légère de jeune fille, le pauvre André était resté là en extase!

Il y passa les jours, il y revint les nuits; il épiait un regard de ses yeux distraits que le hasard faisait tomber sur lui, ou le son fugitif de ses paroles; il guettait le moment où elle venait respirer la fraîcheur des sycomores ou de la brise de mer: alors, il la suivait d'un pas furtif, enviant le sable où elle marchait, le banc

Digitized by Google

où elle se reposait, l'air qui jouait dans ses cheveux dorés.

Elle finit par remarquer cette persévérance, ce pauvre être dont elle bouleversait la raison; qui oubliait, pour l'aimer et souffrir, et ses joies faciles et douces du passé, et sa famille, que son absence jetait dans la misère. Et Alice s'amusa de cette passion brûlante et rustique, et, dans un moment de désœuvrement, elle se mit à feuilleter ce vulgaire roman, sûre de pouvoir en déchirer les pages le jour où elle en serait ennuyée!

Elle trouva un plaisir cruel à faire passer cette âme mobile de l'enivrement d'une folle joie au désespoir le plus sombre; elle se plut à voir briller, puis s'éteindre dans les larmes, le regard de feu qui s'attachait sur sa fenêtre; quelquefois elle passait un jour entier sans y paraître, et le soir, quand enfin elle jetait un regard curieux sur le malheureux, il était là, toujours là, immobile, le teint livide, les traits morts, jusqu'à ce que le bruit de cette fenêtre qui s'ouvrait vînt lui rapporter la vie.

Quelquefois aussi elle y passait plusieurs heures de la nuit, de ces nuits molles et embaumées du Midi, de ces nuits enivrantes, où un cœur ému tressaille d'amour, où un cœur tranquille le devine; quand le ciel, demi brillant, demi voilé, ressemble au regard à la fois brûlant et pudique d'une jeune fille qui aime et

Digitized by Google

qui craint; quand l'air qui murmure sur les fleurs ressemble à ses paroles, suaves et caressantes!

Alice, rêveuse, tantôt élevait ses yeux vers la lune, versant ses torrens de lumière argentée, tantôt elle les abaissait sur le pauvre André; et il semblait au jeune amant que ce regard lui rapportait un rayon du ciel!

Et puis elle chantait; sa voix faible et douce, troublant à peine le silence de la ville endormie, s'élevait pour lui seul! Et puis encore, elle effeuillait brin à brin le bouquet de roses qui avait fleuri sur son cœur, et souriait à la brise de nuit qui les portait sur les lèvres d'André, et aux baisers dont il les dévorait.

Et le cœur du malheureux s'égarait, et il sentait fuir sa raison.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Deux années passèrent ainsi, et le jour du départ arriva.

Un matin, André revit la même berline s'arrêter, vide, à la porte de l'hôtel; les chevaux, impatiens, hennissaient; les domestiques, affairés, couraient chargés de paquets; pourtant André ne comprenait pas encore.

Enfin, Alice parut; elle était enveloppée d'un manteau de voyage. En passant devant André, elle souleva

Digitized by Google

le voile qui couvrait sa figure : mais ses yeux étaient sereins et brillans comme le jour de l'arrivée; et légère elle s'élança dans la voiture, causant et riant avec un beau jeune homme, un compatriote, qui y montait après elle!.... et la voiture s'ébranla, et les chevaux partirent au galop!

Pauvre André!.... ce ne fut que dans ce moment que la vérité accablante tomba sur lui; elle acheva de briser sa chancelante raison.

On vit son visage se contracter, ses yeux devenir ternes et hagards. Lui aussi s'élança, presqu'aussi rapide que les chevaux.

Haletant, égaré, demi-mort de fatigue et de douleur, il joignit la voiture à la porte de la ville, où elle s'était arrêtée un moment. Alors le malheureux entrevit Alice une dernière fois.

Elle le montrait du doigt au jeune Anglais, en riant aux éclats.

« Pauvre misérable! » dit celui-ci, en jetant une pièce de monnaie sur la poussière!

Puis cette poussière s'éleva de nouveau en épais tourbillon, et André ne vit plus rien; seulement il entendait encore le rire d'Alice!

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

Cette scène se passait devant la cabane qui était devenue le refuge de sa famille ruinée.

« Qu'elle soit maudite!... » s'écria l'aïeule, en le faisant rentrer sous son toit; « qu'elle soit maudite, cette ensorceleuse du Nord!

— Oui, oui, reprenait la sœur; car, tandis que tu étais là-bas, tout le jour, à genoux devant cette figure, aussi pâle et aussi froide que la Vierge de plâtre de Notre-Dame-de-la-Garde, maison, barque et troupeaux s'en sont allés plus vite qu'ils n'étaient venus; et ta mère n'est plus bonne à rien maintenant qu'à manger ce pain que je gagne; et moi!... sais-tu comment je le gagne ce pain? mais si je fais du mal, ce sera cette fille aux cheveux jaunes qui en répondra : à elle le châtiment, car à elle la faute! »

Inutilement on essaya de faire travailler le jeune homme, il n'était plus capable de rien : ses jours se passaient dans une oisiveté muette et stupide. Assis sur les cailloux du chemin, il n'avait plus de pensée, que pour ce chemin, par où Alice était venue, par où peut-être elle reviendrait! Tout son temps s'écoulait à épier chaque voiture qui paraissait comme un point noir en haut de la montée; puis, à mesure qu'il grossissait, ses yeux éteints se ranimaient.... puis, la voiture passait.... et il retombait dans son engourdissement!

Ce n'était que bien rarement, quand le pain man-

Digitized by Google

quait tout-à-fait sous la hutte, et que la faim dévorait lui et les siens, ce n'était qu'alors qu'il laissait mettre sur son épaule le bâton et la corbeille du mendiant.

Au coucher du soleil, l'une des femmes le conduisait jusqu'au dernier détour du chemin, jusqu'à l'endroit d'où on découvre la belle et riante Marseille étendant ses murs blancs et sa ceinture de feuillage entre la mer pourprée et les collines couleur de cendre; alors, le poussant avec rudesse, avec dédain :

« Allons, Fadat, à la ville : va faire la quête. »

Et le Fadat ne revenait que bien tard le soir; car il restait long-temps sous les fenêtres des cuisines, attendant les débris, qu'on ne lui jetait qu'après que le chien du logis les avait refusés.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ainsi passait la jeunesse d'André, et ses années s'enchaînaient les unes autres, sans qu'il en sentît le poids, sans qu'il en calculât le nombre.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Un soir, l'orage éclatait, le tonnerre retentissait dans les gorges, le vent avait dispersé les pierres qui étaient

Digitized by Google

devenues son siége favori ; la pluie, descendant des hauteurs, avait envahi sa place accoutumée. Le Fadat s'était réfugié sous son toit, quoiqu'il fût à chaque instant ébranlé par la violence des rafales.

Immobile, accroupi sur l'âtre éteint, les yeux fixés sur l'unique vitre qui donnait du jour à la cabane, il que l'eau fût un peu écoulée attendait seulement, pour retourner sur la route !

Tout-à-coup, la porte s'ouvrit : une voiture, que le fracas de la tempête avait empêché d'entendre, s'était arrêtée, et deux personnes entrèrent demandant un abri :

Un homme et une jeune femme frêle et blonde.

Dans ce moment, un cri sauvage s'éleva, plus aigre, plus retentissant que l'ouragan, un cri pareil à celui d'une lionne à laquelle on rapporterait ses lionceaux après les avoir enlevés !

Pauvre Fadat !... nous l'avons dit, sa stupide insouciance n'avait pas mesuré le temps. Une jeune fille était devant lui, une jeune fille aux yeux bleus, au sourire enjoué : pour lui, c'était Alice. Il ne pensait pas, le malheureux, que, quoique bien peu d'années se fussent passées, la taille de son Alice, à lui, devait être maintenant moins légère, ses yeux moins brillans, son visage moins radieux que jadis ; il ne pensait pas que les fleurs se fanent avant l'été, que la jeunesse d'une femme s'en-

Digitized by Google

vole comme la poussière d'or d'un papillon, au moindre souffle d'air.

. . . . . .

Avant qu'on eût eu le temps de le retenir, il s'était élancé aux pieds de la jeune dame épouvantée, et ses deux bras la serraient comme des liens de fer.

« Un fou! un fou! » s'écriait la pauvre enfant avec horreur, se débattant sous cette étreinte convulsive.

« Ce n'est pas un fou, ce n'est qu'un fadat, répétaient la mère et la sœur; il ne vous fera pas de mal: restez, restez, ma belle petite dame, » ajoutaient-elles, en voyant que le père et les domestiques de la jeune fille allaient parvenir à la dégager; « restez, vous ne pouvez penser à vous remettre en route par cette bourrasque.»

Et elles jetaient un sarment dans le foyer, et elles s'agitaient, dans l'espérance que leur hospitalité leur vaudrait une pièce blanche, qui les ferait vivre une semaine.

« Un fou!... » criait toujours la dame avec détresse, s'efforçant de repousser le visage brûlant et hagard du Fadat.

Un dernier effort l'arracha à cet horrible embrassement; on l'emporta évanouie dans la voiture.

Mais lui, le malheureux, il ne put supporter qu'on lui enlevât une seconde fois son Alice....

Et ne sachant comment arrêter cette voiture qui

Digitized by Google

fuyait, ce fut son corps qu'il jeta sous les roues! .... .

. . . . . .

Le postillon crut que c'était une pierre qui arrêtait, il donna un coup de fouet et passa sur lui!

. . . . . .

. . . . . .

Le Fadat était étendu sanglant sur la poussière, la voiture lui avait brisé le cœur.

Il était mort.

Sa vieille aïeule mourut à l'hospice Saint-Pierre à Marseille; sa sœur suivit un forçat échappé de Toulon, qui avait volé dix louis à un voyageur.

CLÉMENCE SÉVIGNY.

Digitized by Google

ARIEL ET MOINA.

CHRONIQUE RUSSE.

Digitized by Google

« Il semble que l'espèce humaine ait deux classes : l'une qui vient du ciel, l'autre de l'enfer. »

LAVATER.

« J'aime la majesté sauvage d'une vaste forêt et le silence mystérieux qui y règne ; ces énormes sapins qui frémissent doucement aux caresses du zéphir, et dont la tête altière semble indiquer le chemin du ciel, vers lequel ils s'élancent ! Lorsque ce calme est rompu par les hurlemens d'une meute en furie, ou que le vent du nord brise les arbres qui se combattent, alors mon âme oppressée s'enivre d'une sombre terreur, et je suis pénétré d'un trouble inexprimable. »

D'ARLENS.

« De deux personnes qui s'aiment, il y en a nécessairement une condamnée au supplice de la mort de l'autre. » SOCRATE.

Digitized by Google

ARIEL ET MOINA.

I.

La Volhynie, vaste contrée qui fait actuellement partie de la Pologne russe, offre, comme le royaume de Pologne, d'épaisses forêts sans habitations et des plaines non moins immenses sans bouquets d'arbres. Le Borysthène, qu'ombragent vers le midi de longs rideaux de peupliers et de platanes ; l'Horin, le Pryprée, dont les bords sont couverts de mélèzes et de sorbiers ; l'Aster, l'Orisa et un grand nombre de petites rivières qui arrosent cette province, lui fournissent du poisson en abondance, et donnent de la grâce au paysage en dessinant çà et là de larges rubans.

Digitized by Google

Ces forêts, où on ne rencontre ni ronces ni broussailles, où l'on respire un air parfumé, et dans lesquelles on pénètre comme sous de vastes colonnades, abondent en toute sorte de gibier; mais les petits oiseaux, soit que la verdure sombre des sapins les effraie, soit à cause de la longueur des hivers, n'y font jamais entendre leurs gazouillemens. En revanche, des lacs limpides, offerts comme des coupes à la soif des élans, des ours, des cerfs et des loups que ces forêts nourrissent, s'étendent en larges miroirs au fond de leur retraite. On voit souvent la meute fatiguée d'un châtelain se traîner harrassée sur la mousse parsemée de petits champignons d'un rose vif, et venir se désaltérer sur les rives verdoyantes de ces lacs. Le voyageur qui parcourt ces solitudes pour y chercher le silence et le recueillement, est sûr d'y rencontrer des chasseurs entre deux vins, chantant à gorge déployée, qui le convient à leurs orgies en l'engageant bruyamment à ajourner ses méditations philosophiques.

Vers l'extrémité méridionale de ce pays se trouve une étendue considérable de terrain appelée Fédorjeewskaja, aujourd'hui déserte, et qui jadis était la propriété d'une des familles les plus opulentes de la province.

Cette famille s'étant vue forcée, par suite des vexations et du despotisme tracassier d'un gouverneur obscur envoyé par Paul Ier, d'abandonner le château de

Digitized by Google

Krasnajwkoy, résidence héréditaire de ses ancêtres, confia la surveillance de cette magnifique propriété à un intendant encore plus insouciant peut-être qu'il n'était avide; de sorte que les fermiers, exaspérés par les absurdes exigences de ce maître subalterne, refusèrent de renouveler leurs baux.

Dès ce moment, les buissons et les haies, mis au pillage par les pauvres paysans, qui en faisaient des fagots, ne tardèrent pas à disparaître, bientôt les chardons et l'ortie couvrirent de leur stérilité les riantes plaines de Krasnajwkoy, naguère si fertiles.

Quelquefois des malfaiteurs, des bohémiens ou des braconniers venaient y chercher asile; mais, à l'exception de ces étranges hôtes, les terres ne furent plus habitées que par les lièvres craintifs, les belettes et les renards bleus.

Lorsque l'intendant auquel avait été confiée la garde du château, vit qu'on ne lui demandait aucun compte et qu'on l'oubliait totalement, il ne s'occupa nullement de réparer ni même d'entretenir les bâtimens; et le temps et les saisons conspirèrent à une destruction que personne ne pensait à prévenir. Les croisées se détachèrent, les portes tombèrent de vétusté. Habitant nomade de ces ruines prématurées, le gardien se réfugiait d'une salle dans une autre, où de nouvelles dégradations ne tardaient pas à le poursuivre, et finirent par le chasser tout-à-fait de Krasnajwkoy.

Digitized by Google

Une fois le salon de réception devenu son dernier asile, les tapis de Turquie portèrent l'empreinte de ses pas; le satin et le velours des ottomanes furent en proie à la dent des jeunes chiens de chasse, qui essayaient leurs forces en mettant leurs riches tissus en lambeaux. Les lambris et les papiers peints tombèrent tour à tour; les portraits de famille entraînèrent les clous qui les supportaient; la toiture dégarnie livra passage à la pluie et à la neige, qui, humectant les plâtres, pénétrant les solives, attaquant jusqu'aux parties les plus solides de l'édifice, en complétèrent la ruine. Enfin, quand le lieu ne fut plus tenable, ce serviteur désintéressé vida la place démantelée, non sans avoir le soin d'emporter avec lui, pour en garnir la nouvelle habitation qu'il s'était choisie, les pièces du mobilier qui restaient encore intactes.

Ainsi finit la gloire antique de Krasnajwkoy, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amas de décombres; on les aperçoit encore debout, comme un athlète opiniâtre qu'un long combat n'a pu entièrement lasser.

Aucun être vivant ne peuple plus cette solitude, et n'anime de sa présence le paysage désolé qui l'environne : à peine quelques oiseaux de proie décrivent-ils autour de ces restes antiques les contours bizarres de leur vol, et viennent-ils y chercher pâture.

Quant aux paysans des environs, ces lieux solitaires

Digitized by Google

et sauvages sont pour eux un objet de terreur, des landes maudites, dans l'enceinte desquelles ils se garderaient bien d'oser pénétrer; car personne n'ignore que le peuple de la Pologne russe est de tous les peuples du nord le plus superstitieux. On ne peut se figurer jusqu'à quel point est porté leur attachement aux plus minutieuses pratiques d'une dévotion extérieure. Encore aujourd'hui, un paysan volhynien ne passe pas devant une église, devant une image sacrée, sans s'arrêter, ôter son chapeau et faire une demi-douzaine de signes de croix : mais il ne faut pas croire que cette dévotion tourne au profit de la morale; car s'il s'agenouille devant cette image, s'il entre dans l'église, ce n'est que pour remercier saint Nicolas de lui avoir offert l'occasion de voler son seigneur sans être aperçu.

Digitized by Google

II.

Le dernier propriétaire de Krasnajwkoy était un vieux baron célibataire qui passait sa vie à s'enivrer avec d'honnêtes châtelains, ses voisins, blanchis dans les joies d'un bruyant pantagruélisme. Tout le monde l'aimait, personne toutefois ne pouvait vivre avec lui.

Irritable, bienveillant, grondeur et bienfaisant, il avait forcé tous ses parens, tous ses amis à l'abandonner : l'un, parce qu'il avait essayé d'attendrir son cœur en faveur d'un débiteur insolvable, auquel il faisait parvenir des secours secrètement et sans se

Digitized by Google

nommer; l'autre, pour s'être laissé trop généreusement gagner une partie d'échecs; celui-ci, parce qu'il n'avait pas voulu qu'il lui payât une chose beaucoup au-delà de ce qu'il en demandait; celui-là, pour avoir abandonné, par politesse, une discussion où le vieux baron se complaisait à soutenir une cause qu'il savait être insoutenable.

Une seule personne au monde avait la clef de cet étrange caractère : c'était son neveu. Il *savait le prendre,* comme on dit vulgairement, et faisait de lui tout ce qu'il voulait. Habile à lui complaire, il le faisait passer à son gré de la mauvaise humeur à la gaîté; il l'amusait et l'impatientait tour à tour.

Quand Ariel (c'était le nom du jeune homme) avait fait une excursion dans le voisinage, il venait raconter à son oncle l'histoire de son expédition d'une manière si originale et si vive, que le bonhomme se consolait de la fuite du temps, et qu'au lieu de le gronder de l'espèce d'isolement où il l'avait tenu, il semblait trouver dans sa narration un amusement, une puissance de vie qui lui étaient inconnus.

Cependant Ariel, fils d'un frère cadet du baron, n'ayant ni état ni fortune, était devenu nécessaire à l'existence de son oncle : ce dernier avait senti la nécessité de se l'attacher, et c'est pour cela, sans doute, que jusqu'alors il s'était opposé à ce qu'il embrassât

Digitized by Google

quelque carrière que ce fût, parce qu'elle l'aurait immanquablement éloigné de lui. Insouciant comme on l'est à vingt ans, doué d'un esprit naturel, d'un caractère vif et d'une âme généreuse, Ariel ne s'embarrassait guère de l'avenir. L'élégance de sa taille, la beauté de sa chevelure brune et naturellement bouclée, la franchise de ses paroles, l'aisance de ses manières, toutes ces qualités réunies, le faisaient rechercher et accueillir partout. Les jeunes gentilshommes campagnards, ses voisins, faisaient cercle autour de lui; ils l'écoutaient comme un oracle, modelaient leurs costumes et leurs discours sur les siens, et n'entreprenaient rien sans avoir préalablement obtenu son avis. D'un autre côté, les jeunes filles à marier se le disputaient.

Quand Ariel paraissait dans un bal ou dans une réunion, tous les regards féminins se dirigeaient vers lui, languissans et désireux. Déjà plus d'un gant de France alternativement ôté et remis, pour faire ressortir l'éclat d'une main blanche et potelée; plus d'un pied délicatement emprisonné dans un brodequin de Paris, avaient vainement sollicité l'attention du jeune homme: celui-ci, toujours aimable, était resté aussi insensible que l'Hippolyte de Racine.

Et les jeunes filles se consolaient, en pensant que leurs compagnes n'étaient pas plus heureuses qu'elles.

Digitized by Google

Et puis la conquête d'Ariel, toute séduisante qu'elle fût, n'était pas la seule qui s'offrît à leurs espérances : le jeune Bohr l'emportait sur lui sous le rapport de la fortune.

Bohr était un de ces individus peu expansifs, tout occupés du soin de pénétrer les autres, sans se laisser eux-mêmes deviner. Ses yeux enfoncés dans leurs orbites, son front bas et étroit, ses lèvres minces et pincées, son nez effilé, déparaient des traits qui, sans être tout-à-fait irréguliers, manquaient de grâce et d'harmonie.

Les hommes disaient qu'il était grave et réfléchi. Les jeunes gens l'accusaient d'hypocrisie et de fausseté.

Cependant quelques personnes indulgentes, Ariel entre autres, le justifiaient de ces imputations auxquelles son extérieur et ses habitudes semblaient l'exposer; toujours entouré de sa meute ou de ses piqueurs, rien n'annonçait en lui un naturel généreux et un cœur capable de se laisser aller aux doux épanchemens de l'amitié.

Le fait est que Bohr était né envieux; il se comparait sans cesse aux autres, et la connaissance qu'il avait de son infériorité, au lieu de le ramener à des sentimens de modestie, faisait fermenter dans son âme toutes ses passions haineuses. Sa défiance lui offrait à chaque instant des motifs de colère concentrée, des sujets de chagrins qu'il dévorait en silence. Il voyait partout des

Digitized by Google

ennemis, et la plus simple contradiction, quoique exprimée sans aigreur, lui semblait une insulte.

Ariel contrastait singulièrement avec ce caractère sombre et cet esprit soupçonneux; et ce qui aurait pu faire naître l'antipathie entre les deux jeunes gens, devint au contraire l'origine de leur liaison : ils se convinrent parce qu'ils ne se ressemblaient pas.

On les vit chasser ensemble, fréquenter les mêmes châteaux, se rendre aux mêmes Vetcherinkis. Le patronage d'Ariel encourageait Bohr en lui donnant un certain aplomb. D'ailleurs, Ariel, fatigué des prévenances des mères et des avances des filles, n'était pas fâché d'avoir à leur jeter un nouvel appât en la personne de son ami; car l'indifférence apparente du jeune homme n'était qu'une feinte habile.

Digitized by Google

III.

A une distance de cinq werstes de Krasnajwkoy, vivait une famille distinguée par sa naissance, mais d'habitudes simples et retirées.

Les habitans de Woskresenskoë, tel était le nom de ce petit château, situé auprès d'un bois de sapins qui s'appelle ainsi, ne cherchaient leur bonheur que dans leur intérieur.

Deux jeunes filles, Moïna et Lelly, embellissaient cette solitude.

Moïna, la plus jeune, avait les yeux noirs, la taille

Digitized by Google

svelte et une délicatesse de traits jointe à une grâce bien rare. Lelly, aux longs cheveux blonds, plus petite que sa sœur, quoique de deux ans plus âgée, toujours riante, bondissante, étourdie et spirituelle, rehaussait encore par ce contraste le charme et la mélancolie dont l'ensemble de la personne de Moïna portait l'empreinte.

Ariel, introduit dans cette famille et accueilli avec bienveillance par les grands parens, était devenu l'hôte favori de Woskresenskoë ; la gaîté de Lelly l'eut bientôt mis à son aise ; mais devant la belle Moïna, plus silencieuse, plus expansive, plus réservée, il ressentit une secrète agitation qu'il ne put maîtriser d'abord, et qu'il ne prit plus la peine de déguiser ensuite.

« Allons donc! monsieur Ariel, lui disait Lelly en riant. Pourquoi cet air sombre? Craindriez-vous que la famille et le château de Woskresenskoë vous préparassent de ces piéges secrets, de ces surprises mystérieuses dont les romanciers anglais garnissent leurs châteaux des Apennins? Vous auriez tort! nous sommes de bonnes gens. Nos parens ont eu l'excellent esprit de gâter notre éducation par la lecture de ces enfantillages ; et, comme vous le voyez, moi j'en ai profité. Aussi suis-je un modèle accompli. Je ne fais que ce qu'il me plaît, je ne vais qu'où bon me semble, et je n'obéis à personne. Quant à Moïna, ce n'est pas une aussi mauvaise tête que moi. Elle ne fait rien sans y

Digitized by Google

avoir réfléchi, elle ne dit rien sans y avoir pensé, et tout le monde ici lui donne des ordres, depuis moi jusqu'à mon père. Elle ne me ressemble guère, ma sœur; c'est le pendant de M. Bohr. Elle voudrait que le monde fût parfait, et, en attendant, elle se désole. Elle dit qu'elle ne sera heureuse que lorsqu'elle habitera un couvent; d'où je conclus que nous sommes toutes deux fort mal élevées : ce qui ne doit pas vous empêcher, monsieur Ariel, de venir nous voir le plus souvent possible. »

On pense bien que le jeune homme profita de la permission.

Le seigneur de Woskresenskoë, leur père, allait souvent à Kowel pour des affaires de famille; sa femme était presque toujours malade et gardait le lit; l'amabilité d'Ariel avait charmé la solitude des deux sœurs; elles attendaient avec impatience son arrivée, et le regrettaient lorsqu'il les avait quittées. Entre lui et Lelly c'était comme une association d'amusement, d'étourderie et de gaîté; mais avec Moïna, une intimité plus douce et plus mystérieuse s'était établie peu à peu à l'insu l'un de l'autre.

On sait quelle singulière communauté de craintes, de désirs, d'émotions, forme ces nœuds invisibles, qui se trouvent indissolubles avant que l'on ait pensé à les former ou à les rompre.

Digitized by Google

Une confiance mutuelle attachait Moïna à Ariel, sans qu'il fût question d'amour entre eux. Ariel, sans fortune et sans état, ne pouvait prétendre à la main de Moïna.

Ce fut alors que le jeune homme, réfléchissant sur la liaison qu'il venait de former, et sur l'amour sincère et profond que la jeune fille lui inspirait, pensa sérieusement à la situation dans laquelle il s'était mis. Il sentait qu'il était temps pour lui de se livrer à une profession, de préparer son avenir, et de mettre un terme à cette vie oisive qui ne pouvait le conduire qu'à de longs regrets, en l'empêchant de s'établir d'une manière honorable. Moïna aurait-elle épousé un homme dont toutes les ressources étaient momentanées et précaires, qui n'avait rien à espérer que des caprices d'un vieil oncle, et qui ne pouvait offrir à une femme, ni un nom, ni une position dans le monde?

Un soir, en revenant de Woskresenskoë, Ariel résolut enfin de briser la glace, en confiant à son oncle ses craintes, ses projets et ses espérances. Il trouva le vieux baron étendu dans son grand fauteuil, les pieds commodément enfoncés dans de vastes pantoufles fourrées. Une pluie de novembre retentissait en frappant sur les vitraux de la salle, et un feu vif brûlait dans l'âtre. Ariel crut le moment favorable.

« Ah ça! dit l'oncle, quelle expédition as-tu donc faite aujourd'hui?

Digitized by Google

— Mon oncle, j'ai été à Woskresenskoë.

— Ah!.... Au fait, on dit que tu y vas régulièrement tous les jours... Qui donc vois-tu là?

— Moïna de Woskresenskoë.

— J'ai entendu parler de cette jeune personne; on dit qu'elle est jolie, qu'elle a de la sensibilité et qu'elle est sage! Pourquoi ne l'épouserais-tu pas? Elle viendrait ici nous faire le grog tous les soirs, et les choses iraient le mieux du monde.

— Hélas! mon cher oncle, je ne désirerais que cela; mais.....

— Mais quoi?

— Je ne suis pas assez riche.

— Je doublerai, je triplerai ta pension.

— Les parens de Moïna ne donneraient peut-être leur fille qu'à un homme qui pourrait lui offrir une maison à elle et un établissement honorable.

— C'est aussi à quoi j'ai pensé. Partageons le château en deux; il est grand!.... partageons les appartemens, les écuries, les remises, les chevaux, les domestiques. Faisons remettre à neuf le carrosse et repeindre les armes de la famille. Enfin, comme il te plaira, mon garçon: fais la part qui te semblera convenable, je l'approuve d'avance. Tu t'es bien conduit envers moi; tu ne m'as pas quitté, toi; tu m'as consolé dans ma vieillesse; tu t'es ennuyé avec moi, il est juste que je

Digitized by Google

t'en dédommage : acceptes-tu ce que je te propose?

— Mon cher oncle, cette dernière preuve de générosité ne fait qu'ajouter à ma reconnaissance ; je vous assure que je n'en avais pas besoin pour me rappeler tout ce que je vous dois. Loin de moi l'intention de prélever sur votre bienfaisance un nouvel impôt. Je voudrais seulement vous consulter, et savoir si vous ne pensez pas qu'il soit temps pour moi de faire choix d'un état, et de songer enfin à mon avenir !

— Un état !... un avenir !... Tu quitterais donc Krasnajwkoy, tu m'abandonnerais !

— Mon oncle ! je crains qu'un état, qu'une profession, quels qu'ils puissent être, soient incompatibles avec mon séjour ici... »

A ces mots, le visage du baron se colora d'une teinte pourpre ; il fit un mouvement brusque sur son fauteuil, et fronça le sourcil.

« Toi ! s'écria-t-il d'un ton ému, toi, Ariel, me quitter dans ma vieillesse, quand je n'ai que toi pour appui, pour consolation ! m'enlever le dernier bonheur qui me reste ! me laisser à la merci de valets qui me voleront !... Ah ! Ariel !... Et c'est toi qui me fais cette menace !... Réfléchis un peu, et dis-moi quel état, quelle profession, quelles espérances de fortune peuvent entrer en concurrence avec ce que je ferai pour toi ? Je ne te parlerai pas de ce que j'ai déjà fait ;... mais pa-

Digitized by Google

tiente quelques mois encore, quelques semaines ; laisse-moi descendre doucement au tombeau :... ce ne sera pas long.... En attendant, je vais réduire mes dépenses, renvoyer mes vieux serviteurs, si tu l'exiges, et puis, après ma mort, tu trouveras ici encore assez d'argent pour t'indemniser de la perte de ce que la profession que tu prendrais pourrait te faire gagner... Cependant, si tu veux me quitter... eh bien ! pars :... j'aime encore mieux me voir ici seul, malheureux, délaissé, infirme, que d'avoir à mes côtés un homme dont ma mort serait le plus cher désir.... »

Et de grosses larmes sillonnèrent les joues ridées du vieux baron, dont l'émotion était au comble.

Ariel, comprenant que les raisonnemens qu'il pourrait opposer à son oncle deviendraient inutiles, répliqua d'un ton de désespoir concentré :

« Oui, mon bon oncle, j'ai tort ; ne vous affligez plus : Moïna n'aura point de peine à trouver un parti plus sortable que le mien ; et quant à moi,... je resterai près de vous, toujours.... »

Le vieillard essuya ses larmes, et ne répondit au jeune homme que par un serrement de main.

Chez Ariel, le sentiment de la reconnaissance venait de l'emporter sur celui de l'amour ; aussi n'épargna-t-il rien pour étouffer en lui une passion qui devait faire son malheur, et peut-être celui de Moïna ;

Digitized by Google

mais, dès ce moment, ses visites à Woskresenskoë devinrent moins fréquentes et surtout moins intimes; bientôt il les supprima entièrement.

Les deux sœurs n'eurent pas de peine à s'apercevoir de ce changement de conduite; et Moïna, tout en s'avouant intérieurement que la prudence imposait ce sacrifice, n'en fut pas moins blessée au cœur.

Digitized by Google

IV.

Mesdemoiselles de Woskresenskoë, que leurs parens n'avaient pas encore présentées dans le monde, y firent leur entrée l'hiver suivant. L'admiration que leur beauté causa fit accourir une foule de prétendans.

Ariel ne se montra dans aucun des Vetcherinkis où elles se trouvèrent, et cependant elles entendirent répéter sans cesse à leurs oreilles qu'on l'avait vu briller à ceux où elles n'étaient pas.

Bientôt l'opinion publique assigna à chacune des deux sœurs une liste d'adorateurs, et Ariel, malgré la

Digitized by Google

force de ses résolutions, n'apprit pas sans une poignante douleur que le catalogue en était long. L'amour est si égoïste ! quand il renonce à l'objet qu'il a choisi, il veut encore conserver sur lui une puissance imaginaire ; il est habile à se créer je ne sais quelle vague confiance dans un avenir certain, et quiconque tenterait de détruire ce rêve, l'accablerait en anéantissant pour jamais ses fantastiques espérances.

Aussi, après avoir cessé de rendre ses soins à Moïna, le jeune homme subit-il une longue torture, quand d'indiscrètes confidences lui apportaient les noms de quelques nouveaux aspirans au bonheur qu'il avait volontairement abdiqué. Mais quand le bruit général vint lui apprendre que Bohr était très-assidu auprès de Moïna, et qu'il paraissait en être accueilli favorablement, la douleur d'Ariel ne connut plus de bornes.

« Bohr ! s'écria-t-il un jour, celui que je regardais comme mon ami, comme un frère, lui, le seul confident de mon amour pour Moïna ! lui, qui m'a cent fois avoué sa passion pour Lelly ! lui, que je vois tous les jours !... quelle perfidie ! quelle ingratitude !... Et Moïna, avec quelle facilité n'oublie-t-elle pas une affection si douce, si désintéressée ! Eh bien ! que m'importe après tout ? je ne l'aime plus, je l'oublierai tout-à-fait. »

Et croyant triompher de sa douleur, il l'aggravait encore.

Digitized by Google

Cependant cette nouvelle qui lui avait fait tant de mal, et dont, par un sentiment de fierté, il n'avait encore rien dit à Bohr, avait quelque chose de vrai. La jalousie, qui faisait le fond du caractère de ce dernier, le rendait incapable d'un sentiment d'amitié sincère. Introduit par Ariel dans la famille de Woskresenskoë, il n'avait pas tardé à s'apercevoir de la sympathie qui existait entre son ami et Moïna; et, quoique frappé de la beauté de celle-ci, il avait adressé ses vœux et ses espérances à Lelly; mais, une fois les visites d'Ariel à Woskresenskoë supprimées tout-à-fait, il redoubla d'assiduités. Comme cette famille l'avait vu s'empresser auprès de leur fille aînée, elle crut que c'était toujours elle qu'il recherchait; quant à Moïna, elle ne fut pas fâchée d'avoir un cavalier qui lui servît de sauve-garde contre cette foule permanente d'adorateurs qui l'obsédait. Insensiblement, on s'accoutuma à les voir ensemble dans le cercle de leurs connaissances, et l'on en tira la conséquence, assez naturelle, que les deux jeunes gens s'aimaient, et qu'ils étaient destinés l'un à l'autre. Et puis Bohr, en l'absence de son ami, n'avait négligé aucun moyen de détruire dans le cœur de sa maîtresse le sentiment qu'elle nourrissait toujours pour lui.

Un jour il lui dépeignait avec une hypocrite douleur les excès auxquels se livrait Ariel; une autre fois, il

Digitized by Google

l'avait entendu s'exprimer sur le compte de la jeune fille avec une insouciance presque impertinente. Enfin, après s'être persuadé qu'il avait ainsi trouvé le chemin du cœur de Moïna, Bohr lui avait avoué la passion qu'il ressentait pour elle; mais au lieu du succès qu'il se promettait et que sa perfidie avait si laborieusement préparé, il ne recueillit que la honte d'un refus et la conscience de sa bassesse. Moïna lui défendit de jamais se représenter devant elle, en accompagnant sa défense d'un geste de méprisante indignation.

Et Bohr, pâle de fureur et de jalousie, quitta Woskresenskoë, ne songeant plus qu'aux moyens de se venger.

Digitized by Google

V.

Un soir que le soleil couchant teignait d'une pourpre sombre les cimes des chênes, sans éclairer les sinuosités du parc, sans dissiper l'ombre obscure qui régnait dans les allées de tilleuls dont les feuilles jaunies commençaient déjà à couvrir la terre ; Moïna, passant avec sa sœur devant une serre chaude où, l'année précédente, elle s'était trouvée avec celui qu'elle n'avait cessé d'aimer, ne put s'empêcher de tressaillir.

« Moïna, dit Lelly en entourant d'un de ses bras la taille de sa sœur, tu n'es pas bien. Depuis long-temps

Digitized by Google

je m'aperçois qu'un chagrin secret te mine, et tu ne m'en as pas encore parlé. J'espérais que les soins de Bohr feraient diversion à ta tristesse ; mais, au lieu de la voir disparaître, il me semble qu'elle augmente de jour en jour. Si je ne t'en ai rien dit jusqu'à présent, ce n'a été que dans la crainte que tu me soupçonnasses d'être jalouse des attentions qu'il a pour toi.

—Comment, ma bonne Lelly, as-tu pu te tromper à ce point ? ma conduite envers lui a-t-elle pu jamais te laisser croire que cet homme me plaisait ? je ne l'ai si longtemps souffert qu'à cause de toi, je t'assure.

— Moi ! je le déteste ; et si je n'avais pas cru que sa présence te fît plaisir, il y a long-temps que je t'aurais conseillé de t'en débarrasser. Tiens, soyons franches : depuis un an tu changes à vue d'œil, et à moins que tu ne veuilles à la fois causer ton malheur et le mien, laisse-moi exécuter mon projet.

— Quel est-il ?

— D'écrire à Ariel.

— Y penses-tu !.... Il soupçonnerait.....

— Quoi ?... Je le prierai seulement, et cela au nom de ma mère, qui, tu le sais, nous parle de lui tous les jours, de venir danser ici avec nous le jour de Sainte-Anne. N'est-ce pas sa fête ?

— Oh ! non... non... n'en fais rien.

— Mais pour quelle raison ?

Digitized by Google

— Ce serait trop humiliant.

— Tu es folle!...

— C'est justement par ce que je ne le suis pas que je craindrais de m'exposer au dédain, au mépris d'Ariel. J'ai pu me vaincre, et.... Tiens, ma chère Lelly, parlons d'autre chose, je t'en prie. »

Et Moïna laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa sœur; toutes deux pleuraient. Tout-à-coup le galop d'un cheval et la rumeur que firent entendre les domestiques, vinrent distraire les deux jeunes filles de leur commune douleur.

Lelly, ayant reconnu le valet-de-chambre d'Ariel, s'élança vers lui, et revint bientôt vers sa sœur, tenant une lettre à la main.

« Tiens, lui dit-elle, elle t'est adressée.

— A moi? »

Et Moïna, indécise, n'osant accepter la lettre que sa sœur lui présentait, lui fit signe d'en prendre connaissance. Lelly, ayant brisé le cachet, lut ce qui suit :

« Les parens qui devaient hériter de mon oncle et » devenir titulaires de Krasnajwkoy, n'existent plus. Je » suis l'unique héritier de mon oncle. Je crains que la » fortune ne m'ait favorisé trop tard, et qu'après m'être » éloigné de tout ce que j'aimais, parce que j'étais » trop pauvre, on ne me condamne aujourd'hui au

Digitized by Google

» même éloignement, au même supplice, parce que je » suis riche. Je n'ose me présenter devant vous, Moïna, » avant de savoir si le bruit que l'on a fait courir de » votre prochain mariage avec Bohr est fondé. Un sen- » timent d'honneur m'a seul déterminé à souffrir une » aussi longue absence : c'est de vous que j'attends un » seul mot qui décide de mon sort. »

Après la lecture de ce billet, Moïna fut forcée de s'appuyer contre un des pilastres qui soutenaient la serre chaude, et Lelly, aussi émue que sa sœur, lui dit, après l'avoir tendrement embrassée :

« Eh bien ! que vas-tu lui répondre ?

— Pauvre Ariel ! dit Moïna après un moment de silence, sans faire attention à la demande de Lelly, j'ai cru qu'il m'avait oubliée !

— N'es-tu pas bien malheureuse, vraiment ? c'est moi que tu devrais plaindre ; je resterai seule à marier, comme l'Ophélie d'Hamlet avec sa guirlande de saule. Bohr m'a abandonnée.... je lui en ai grande obligation.... Ariel va être à toi : il ne me restera plus qu'à entrer dans un couvent, comme tu voulais faire. Cependant, j'avoue que je ne me sens pas un grand penchant pour le voile et la guimpe. »

Et, en finissant ces mots, Lelly détacha de son cou une petite chaîne d'or, la passa à celui de Moïna, et,

Digitized by Google

ouvrant un petit médaillon qui y était suspendu, fit voir à sa sœur le portrait d'Ariel. D'abord Moïna détourna les yeux de cette image chérie, avec un air d'embarras qu'elle eut peine à dissimuler; puis après, elle les fixa sur Lelly en souriant.

« Ah! tu ris, ajouta celle-ci; à la bonne heure : remercie au moins l'artiste qui t'a ménagé cette aimable surprise : n'est-ce pas un joli présent de noce ? Regarde comme il est ressemblant; vois son œil suppliant, les boucles de ses cheveux noirs qui tranchent si bien sur ce front pâle.... Mais son valet-de-chambre attend ta réponse.

— Je ne sais si je dois....

— Tiens, voilà mon crayon. »

Et Moïna écrivit ces mots sur le côté de l'adresse de la lettre d'Ariel qu'elle avait déchirée aussitôt que sa sœur la lui avait remise :

« Je ne comprends rien aux bruits dont vous me par-
» lez : l'avenir dépend de vous. »

Moïna fut tellement émue après avoir écrit ces quelques mots, qu'elle pouvait à peine se soutenir. Lelly fut obligée de lui donner le bras pour regagner le château.

Mais, loin de songer à son bonheur, un sinistre pres-

Digitized by Google

sentiment était venu effrayer le cœur de Moïna. Elle fit part de ses craintes à sa sœur, qui lui reprocha doucement d'entretenir dans son esprit des superstitions que devaient repousser les probabilités et la raison.

Digitized by Google

VI.

Le domestique qu'Ariel avait chargé de sa lettre, et qui devait lui rapporter la réponse de mademoiselle de Woskresenskoë, avait reçu l'ordre, de son maître, de faire la plus grande diligence ; mais en vain essaya-t-il de presser son cheval : le noble animal, effrayé par le sifflement du vent, qui annonçait un orage, n'avançait qu'avec défiance : il arriva à Krasnajwkoy au milieu de la nuit.

Le jeune homme, malgré l'impatience qu'il ressentait, et la violence des sentimens divers qui venaient

Digitized by Google

assiéger son cœur, se vit contraint d'attendre le jour pour voler à Woskresenskoë.

Le baron étant au lit depuis long-temps, Ariel ne crut pas devoir troubler son repos pour lui faire part de la réponse de Moïna.

Le sourd mugissement d'un vent d'automne, les hurlemens des loups, la lune pâle et voilée, la fuite rapide des nuages se succédant comme des fantômes, étaient d'un triste augure pour l'âme déjà si agitée du pauvre Ariel.

S'il passa une nuit longuement traversée par les espérances et les craintes qui vinrent l'assaillir, son oncle, de son côté, ne put trouver le repos, affligé qu'il était par les tristes nouvelles qu'il avait apprises. Elles lui faisaient sentir, avec plus d'amertume encore, l'isolement auquel l'avait réduit son caractère fantasque et son humeur chagrine. Il se reprochait à lui-même les obstacles qu'il avait apportés au bonheur d'un neveu qu'il aimait tendrement, et dont il n'avait peut-être pas assez apprécié la générosité et la tendresse filiale.

Au point du jour, Ariel quitta Krasnajwkoy, pour aller à Woskresenskoë apprendre, de la bouche même de Moïna, le sort qui lui était réservé.

Bohr n'avait pas passé une nuit plus calme que les hôtes de Krasnajwkoy; et, de grand matin, ce ne fut pas sans une extrême surprise qu'il vit entrer chez lui

Digitized by Google

son ami, dont l'âme aimante ne l'avait point oublié. Il venait s'excuser des injustes soupçons qu'il avait conçus contre lui.

« Mon cher, dit Ariel, depuis que je t'ai vu, il s'est passé de singuliers événemens dans ma famille.

— Je les connais, répondit Bohr avec un sourire forcé; tes deux oncles sont morts à Odessa.

— Je ne les avais jamais vus : si j'affectais de me désoler, tu rirais d'une affliction qui ne serait que ridicule.... Mais, puisque tu connais ma position, parlons un peu de ce qui te regarde personnellement. J'ai été injuste envers toi, mon cher Bohr; je m'étais imaginé que tu avais eu l'intention de me supplanter auprès de Moïna et d'en faire ta femme; mais bientôt je t'ai rendu la justice qui t'est due, et la bonne opinion que j'ai toujours eue de ta délicatesse s'est trouvée complètement justifiée par Moïna elle-même, et je viens, ce matin, te prier de pardonner à mes injustes préventions. Si tu savais combien elles m'ont fait mal!.... »

Et Ariel tendit sa main à Bohr, qui la pressa avec une expression singulière en disant :

« Moïna consent donc à devenir un jour baronne de Krasnajwkoy ?

— Oui, et j'espère bien qu'à son tour sa sœur pourrait bien nous faire les honneurs de Woskresenskoë. Hein! qu'en penses-tu ? »

Digitized by Google

A ces mots Bohr garda le silence ; on n'entendait que le bruit de sa respiration qui décelait une émotion profonde.

« Mon ami, lui répondit-il enfin, si tu m'en crois, nous resterons garçons : c'est le seul moyen de conserver notre indépendance, et de jouir en paix de notre liberté. Ne sommes-nous pas heureux ? On nous reçoit bien partout ; il n'est pas de vetchezinkis où nous ne soyons désirés, enviés, fêtés. N'échangeons pas un bonheur réel contre une félicité imaginaire ; restons garçons, nous ne nous en aimerons que mieux....

— Ah ! si tu aimais Moïna, si tu étais aimé d'elle, tu ne me tiendrais pas ce langage. Et que me fait à moi cette indépendance, ces fêtes dont tu me parles ? Krasnajwkoy sera pour moi un séjour enchanteur, un paradis, lorsque Moïna en sera la maîtresse et qu'elle y aura enchaîné ma liberté ; alors seulement je me croirai véritablement heureux.

— Tu es donc décidé à te marier ?....

— Très-décidé.

— A épouser Moïna ?

—Et qui donc veux-tu que j'épouse ? Lelly peut-être ? certes, tu t'y opposerais, et tu aurais raison.

— Moi ! oh ! pas du tout.

— Ce sont tes affaires. Quant à moi, je vais de ce pas même à Woskresenskoë, et je viens te chercher pour

Digitized by Google

y venir avec moi : allons, prends ton fusil, et partons.

— Je veux bien t'accompagner ; mais je t'avertis que ce n'est que dans l'intention, une fois en route, de t'empêcher d'aller plus loin.

— Laisse-moi donc ! c'est moi qui vais te prêcher, et une fois en présence de Lelly, je parie que je te fais passer le joug. Allons, dépêche-toi : il y a loin, et je suis en retard.... Mais qu'as-tu donc ? comme tu es pâle ! on dirait que tu trembles... Tiens ! et ton fusil que tu oublies. Je parie que c'est la première fois que cela t'arrive ? »

Et Ariel décrocha lui-même l'arme qui était suspendue, et la présenta à son ami.

« Ce n'est pas la peine, va ! répliqua Bohr : je ne pourrais pas tirer ce matin : j'ai mal dormi, et toute la nuit j'ai eu les nerfs agacés.

— Eh bien ! c'est comme moi. Cependant, comme personne n'a la main plus sûre et l'œil plus juste que toi, je crois devoir te dire que j'ai aperçu, il y a peu de jours, dans le petit bois de bouleaux qui est près de la *Vallée maudite*, un jeune daim ; s'il y est encore aujourd'hui, il pourrait bien orner ma table le jour de mes noces : ma femme te fera compliment de ton adresse. »

Bohr garda encore le silence en mordant ses lèvres, comme agité par un mouvement convulsif qu'il cher-

Digitized by Google

cha à réprimer, et se mit en route avec Ariel, qui témoignait tout haut l'impatience qu'il avait d'arriver à Woskresenskoë au moins pour l'heure du déjeûner.

La matinée était triste et le ciel nébuleux. Le soleil lançait de temps à autre un rayon pâle et sans chaleur à travers un rideau mouvant de nuages bruns qui semblaient s'accumuler comme pour voiler sa sombre clarté; de gros rameaux de chêne arrachés par la violence du vent qui avait soufflé toute la nuit, encombraient le chemin; des corneilles voltigeaient çà et là, semblaient indécises sur la direction qu'elles voulaient donner à leur vol.

« Cet air vif donne plus d'élasticité aux organes, dit Ariel en riant; il rend léger et dispos, et il est excellent pour faire naître l'appétit.

—J'aimerais mieux un temps plus calme, reprit Bohr. Ce vent d'orage trouble mes sens et m'attriste malgré moi. Il semble qu'il existe toujours des rapports secrets entre les convulsions de la nature et celles de l'âme.

— Diable! voilà une pensée profonde : si je ne savais pas Ismaïlof, je croirais que tu la lui as volée.

— Le fabuliste ne m'a jamais plu.

— Oh! que je sais bien ce qui te plairait! »

Et Ariel jeta à son ami un regard scrutateur que celui-ci ne remarqua pas.

Cependant, plus les deux jeunes gens avançaient dans

Digitized by Google

leur route, plus les raisonnemens de Bohr pour engager Ariel à retourner sur ses pas ou à prendre une autre direction que celle du château de Woskresenskoë, étaient vifs et pressans.

Ariel s'amusait à réfuter l'un après l'autre, et en plaisantant, chacun des argumens de son compagnon de voyage, lorsqu'ils arrivèrent à une gorge de montagnes que les habitans des environs avaient surnommée la *Vallée maudite*, et qui, creusée dans le roc et l'argile, aboutissait à Worskresenskoë, dont elle n'était éloignée que d'une werste et demie.

Ce lieu désert et sauvage, où plus d'un crime avait jadis été commis, offrait un site effrayant : des bouquets épais de senelles recouvraient par intervalles le chemin creux dont la sinuosité s'égarait en serpentant à travers des espèces de fondrières. Ordinairement les paysans évitaient de passer par là ; mais c'était le plus court pour arriver à Woskresenskoë.

« Je n'aime pas ce chemin, dit Bohr, nous devrions tourner et prendre par la hauteur.

— Allons ! est-ce que tu aurais peur ? En vérité, je ne te reconnais pas ! Est-ce que tu crains que Lelly ne se moque de ton empressement, si tu venais à arriver trop tôt ? On voit bien que tu n'as pas faim ! »

Les deux voyageurs traversaient en ce moment un endroit boisé, où plusieurs halliers, pressés les uns

Digitized by Google

contre les autres, formaient une espèce de labyrinthe. Alors Bohr, sous prétexte qu'il se sentait fatigué, s'assit sur un tronc de chêne renversé, et fit signe de la main à Ariel de venir prendre place à côté de lui. Son air agité, les traits renversés de son visage, l'émotion de sa voix surprirent son ami, qui enfin lui demanda l'explication des étranges discours qu'il lui avait tenus pendant leur route.

« Écoute, lui dit-il, que veux-tu que je pense de ta conduite avec moi? Pourquoi me presses-tu donc si chaudement de renoncer à la main de Moïna? pourquoi cette agitation, ce trouble que je remarque en toi depuis ce matin? Tu m'as caché quelque chose : à présent je veux le savoir.

— Eh bien! si pour te détourner du projet que tu as d'épouser Moïna, il est nécessaire que je te révèle de tout ce qui s'est passé entre elle et moi : je vais te l'avouer. »

A ces mots, Ariel regarda Bohr avec des yeux d'où semblaient jaillir des flammes. Le cœur lui bondit dans la poitrine; un feu inconnu lui monta au visage, ses muscles se contractèrent; cependant il se contint.

Bohr continua :

« Crois-tu que Moïna n'ait eu d'yeux que pour toi? qu'elle t'ait constamment préféré? que ses douces paroles n'aient été adressées qu'à toi? qu'en un mot tu sois l'objet de ses préférences?

Digitized by Google

— Si je le crois! s'écria Ariel... j'en suis sûr!

— Eh bien, détrompe-toi! Avant-hier encore elle s'est promise à un autre, moins bien, moins spirituel, moins passionné que toi sans doute, mais qui alors était plus riche que tu ne l'étais. La fortune a tout-à-coup changé, elle t'a souri... Moïna aussi a changé, et va te sourire. A présent consens-tu à être le mari d'une femme qui n'est mue que par un sentiment d'intérêt... par un calcul d'opulence?

— Et cet autre.... serait-ce toi, par hasard?

— Demande à qui tu voudras: mon mariage était de notoriété publique; c'était chose convenue, arrêtée.... Désormais je ne veux me lier à aucune femme: toi, crois-moi, abandonne à ses caprices, à ses regrets, celle qui ne mérite ni ton amour ni le mien; il est encore temps.

— Tu te trompes, répondit Ariel, qui peu à peu était parvenu, non sans peine, à calmer l'agitation qu'il avait d'abord ressentie, Moïna, en t'accueillant de préférence à tout autre, n'a vu en toi que mon ami, et par là elle aura cru me témoigner d'une manière indirecte l'amour que je lui ai inspiré..... Et puis, si j'épouse une coquette, cela me regarde, et je ne vois pas que ce soit une raison pour que tu sois si pâle, si tremblant, si agité... Mais non, tu aimes Moïna... avoue-le moi plutôt..... Je ne puis t'en vouloir de ressentir-

Digitized by Google

pour elle un sentiment qu'elle est faite pour inspirer à tous ceux qui la verraient ; car la voir sans l'aimer est impossible.... Je conçois cependant que l'amitié succombe à une telle épreuve ; nous sommes amis, n'est-ce pas ? eh bien soyons rivaux, mais rivaux généreux et de bonne foi, et surtout ne cherchons pas, comme il me semble que tu faisais tout-à-l'heure, à calomnier celle que nous adorons et que nous ne pouvons cesser d'estimer. Nous allons la voir.... elle décidera entre nous deux.... cela te plaît-il ? Pour moi, je te donne ma parole d'homme d'honneur que, si c'est toi qu'elle préfère, je te la cède sans jalousie, sans inimitié, mais non sans regrets : qu'en dis-tu ? partons, partons ! »

Bohr se leva ; tous ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif ; son visage était bouleversé. Ariel, au contraire, était grave et froid en attendant la réponse de son ami.

« Vas-y donc seul ! s'écria Bohr d'une voix sourde.

— Non, reprit tranquillement Ariel, j'aurais trop d'avantage.

— Va ! te dis-je, car je ne t'y accompagnerai pas.

— Comme tu voudras. »

Et Ariel reprit seul la route qu'il avait commencée, sans presser le pas et sans retourner la tête.

Bohr était resté debout à la même place : il jeta un

Digitized by Google

regard de fureur sur son rival, et, grinçant des dents, il fit un mouvement brusque en poussant un cri de rage....

Digitized by Google

VII.

Moïna et sa sœur avaient passé une partie de la nuit qui venait de s'écouler, à bâtir des châteaux en Espagne et à rêver tout haut leurs arrangemens futurs. Et cependant l'une écoutait l'autre sans l'entendre; une anxiété secrète les agitait toutes deux. En vain cherchaient-elles à fixer leur attention sur quelques sujets légers ou insignifians, elles n'avaient pu trouver le repos.

A peine les premiers rayons du soleil avaient-ils éclairé les bâtimens de Woskresenskoë que Moïna, qui

Digitized by Google

n'avait pas fermé l'œil de la nuit, s'habilla à la hâte et sortit du château pour aller respirer le grand air, dont la fraîcheur et la vivacité réussirent à calmer un peu son agitation.

Machinalement elle se dirigea du côté de la Vallée maudite. Elle savait qu'Ariel avait coutume d'y passer lorsqu'il venait à Woskresenskoë.

Tout en marchant, plongée dans ses réflexions, elle crut entendre un bruit lointain, semblable à celui de l'explosion d'une arme à feu; mais elle ne put distinguer clairement, à cause du frémissement confus des halliers, qui étaient agités par le vent qui soufflait avec fureur.

A ce bruit les battemens de son cœur devinrent plus violens; le nom d'Ariel vint involontairement errer sur ses lèvres; elle hâta ses pas. Tout-à-coup, un homme sort précipitamment d'un taillis; ses yeux sont hagards, ses vêtemens sont en désordre : c'est Bohr.... D'abord il passe devant Moïna, sans paraître faire attention à elle; puis il s'arrête, revient sur ses pas, et, saisissant brusquement le bras de la jeune fille :

« Moïna, lui dit-il d'un ton égaré, voici votre victime !.... l'autre est là. Allez, retournez sur vos pas ! tout est fini !..... »

Saisie de frayeur à la vue de Bohr, qu'elle avait reconnu, Moïna ne peut dire un mot, elle n'a pas compris. Bohr reprend :

Digitized by Google

« J'étais un homme, vous avez fait de moi un monstre.....

— Est-il possible, dit la jeune fille d'un ton suppliant, en joignant les mains et fondant en larmes; est-il possible, Bohr, que mon refus vous ait réduit à cet état?.... mon cœur, vous le savez, était à un autre; je vous ai offert mon amitié, c'était le seul sentiment dont je pusse disposer. Vous m'êtes cher, Bohr, je vous le jure; soyez l'époux de ma sœur, et je vous aimerai comme un frère.

— Comme un frère! répétait-il avec emportement... Je ne veux être le frère de personne!....

— N'êtes-vous pas le meilleur ami d'Ariel?

— Ariel! ah! oui, je l'ai été.... maintenant!... »

Et Moïna ne comprit pas encore ce que signifiaient ces sinistres paroles.

« Par grâce! calmez-vous, Bohr, ajouta Moïna; je ne sais que penser....

— Eh bien, voudriez-vous de moi si Ariel était mort?....

— Mort! s'écria Moïna toute tremblante, mort!... que voulez-vous dire?... »

Au même moment deux corbeaux, qui s'étaient élancés d'un hallier voisin, se battaient en poussant des cris; ils s'élevèrent au-dessus de la tête de Moïna, se disputant un lambeau de chair.

Digitized by Google

Bohr, éperdu, les yeux égarés, ne paraissant occupé que d'une pensée affreuse, les bras élevés, et suivant des yeux la direction que prenaient les corbeaux dans leur vol, s'écria, avec un accent terrible : « Il est là! il est là !... »

La terreur de la jeune fille ne peut se peindre.

Bientôt une boucle de cheveux noirs, qui s'étaient échappés du bec de l'un de ces corbeaux, vint tomber aux pieds de Moïna. Elle voit cette sanglante dépouille, s'élance, en poussant un cri déchirant, vers le hallier où cette proie sanglante se trouve cachée.... Et Bohr, qui n'a pas essayé de retenir la jeune fille, s'enfonce dans l'épaisseur du taillis.

Digitized by Google

VIII.

Cependant Lelly, apprenant que sa sœur était sortie le matin, et qu'on l'avait vue se diriger du côté de la Vallée maudite, veut aller à sa rencontre ; car l'heure à laquelle la famille de Woskresenskoë avait coutume de se réunir pour le déjeûner approchait.

En effet, elle reconnait les pas de Moïna empreints sur le sable humide. Elle appelle sa sœur plusieurs fois, et aucune voix humaine ne lui répond. La trace des pas qu'elle examinait avec anxiété se perdait dans la sinuosité des chemins; elle eut même beaucoup de

Digitized by Google

peine à se frayer un passage au milieu des buissons de houx et des broussailles; pourtant sa sœur avait passé par là. Enfin, elle parvient avec beaucoup d'effort à une espèce de carrière abandonnée, où les loups avaient coutume de chercher un abri.

Tout-à-coup, au milieu de débris d'animaux, de carcasses de cerfs dispersées çà et là, elle aperçoit Moïna échevelée, les bras étendus pour écarter de leur proie une troupe de corbeaux qui voltigeaient autour de sa tête en faisant entendre des croassemens affreux. A ses pieds était un cadavre.

C'était celui d'Ariel.

Il était couvert de sang, et avait la partie droite du crâne fracassée....

Le soir, les domestiques s'étant mis à la recherche de leurs jeunes maîtresses, les trouvèrent toutes deux à la même place, privées de leur raison.

Digitized by Google

IX.

Lelly avait nourri dans le silence une passion vive pour Ariel; mais son amitié pour sa sœur lui avait rendu facile le sacrifice de son amour, et sans cette épouvantable catastrophe, le secret de son cœur n'eût jamais été découvert.

Le vieux baron de Krasnajwkoy ne put résister au chagrin que la perte de son neveu lui fit éprouver. Il s'éteignit dans la douleur et l'isolement.

Bohr n'avait plus reparu. Un cadavre défiguré, que l'on retrouva trois mois après dans le petit bois de sapins,

Digitized by Google

non loin de Woskresenskoë, passa pour être le sien : personne d'ailleurs ne put en constater l'identité.

Moïna et Lelly traînèrent encore pendant un an le reste d'une vie que leur douleur commune termina bientôt. Moïna n'avait plus une larme, Lelly ne laissait plus échapper une parole. Peu à peu, et en recouvrant leur raison, elles étaient tombées dans la plus complète apathie.

On les voyait de temps en temps se promener ensemble sur les hauteurs qui couronnent la Vallée maudite, sans dire un mot, sans qu'un seul geste pût exprimer les sentimens de leur âme.

Et leurs nombreux adorateurs perdirent tout espoir de les arracher à cette douleur profonde et sans remède.

Bientôt leur beauté se flétrit, leurs grâces disparurent. Lelly, plus vive, plus exaltée, mourut la première. Elle expira en embrassant sa sœur, qui ne lui survécut que quelques jours.

Les deux sœurs furent ensevelies dans le même tombeau.

Mme Ve du géneral PEGOT (Jean).

Digitized by Google

Digitized by Google

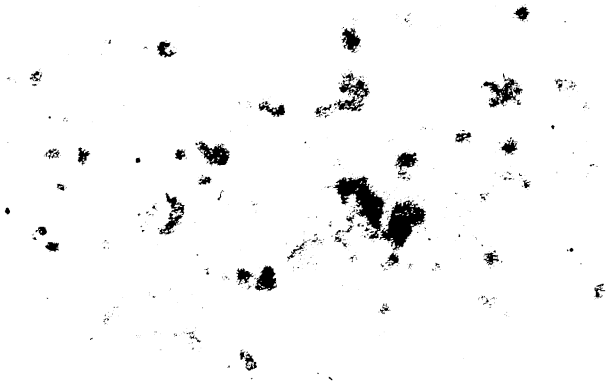
LE DOUBLE MOI.

CONTE FANTASTIQUE,

dédié

A Mme LA MARQUISE DE GÉNAUDAN.

Digitized by Google



Digitized by Google

LE DOUBLE MOI.

I.

La Châtelaine.

Orgueilleux apostats de ce culte ingénu, aux mystères duquel les récits d'une grand'mère ou d'une nourrice avaient initié votre ferveur d'enfant; vous, qui ne croyez plus aux génies, aux fées, aux lutins, aux démons familiers,... malheureux incrédules, lisez ceci; car c'est écrit pour vous convaincre. Prenez-vous à réfléchir sérieusement à ces légères vérités, et quand vous aurez lu, si, honteux de vous-mêmes, le regret de votre douce croyance et le repentir de votre scepticisme ne vous ramènent pas à la foi de vos premières années... eh bien alors, anathème sur vous!

Digitized by Google

D'après ce précepte entièrement philosophique, dans le doute abstiens-toi, les géographes anciens et modernes, n'ayant jamais connu au juste la position du pays où se sont passés les graves événemens que nous allons raconter, ont jugé à propos de ne pas l'indiquer sur la carte. Quoique ce pays n'existe plus, comme beaucoup d'autres lieux que les changemens du globe ont effacés de la terre, cependant tout nous porte à croire qu'il se trouvait dans un coin ignoré d'un cercle d'Allemagne. Nous pensons que quelques baronies ou principautés avaient eu la courtoisie de se fouler un peu entre elles pour lui faire une place, et que depuis qu'il a été emporté (on ne sait où ni par qui), elles se sont remises à l'aise comme auparavant.

Or, dans ce pays, une des plus étranges coutumes à l'usage des femmes était de s'ennuyer pendant l'absence de leurs maris. Très-humblement soumise à cette loi singulière, une jeune et belle châtelaine s'ennuyait de toute son âme dans son vaste manoir, veuf depuis quelques jours de la très-chère et très-redoutée présence du seigneur suzerain. Un soir, qu'assise dans un grand fauteuil, devant un feu qu'alimentait une moitié d'arbre, elle lisait, à la clarté d'une petite lampe, un chapitre de la merveilleuse et authentique histoire de la princesse Rose d'amour, et de la fée Tubéreuse sa marraine, peu à peu sa pensée quitta la lecture, ses

Digitized by Google

yeux continuèrent à parcourir les pages de vélin que retournait sa main distraite, et tout-à-coup posant le livre sur la table :

« C'est bien dommage, s'écria-t-elle avec l'accent d'un profond regret, qu'il n'y ait plus de fées comme autrefois ! car s'il y en avait encore, et si j'en avais une pour marraine !...

— Que lui demanderais-tu, jeune femme ? » répondit à l'exclamation de la baronne une douce et noble voix.

A cette réplique inattendue, la pauvre dame frissonna de tout son corps. Cependant elle eut assez de courage pour regarder du côté d'où la voix était venue, et elle vit alors une forme idéale, aérienne, une blanche vision immobile à l'extrémité de la chambre.

« Ecoute, poursuivit la fée, je ne suis point ta marraine, mais, invisible protectrice, j'ai veillé sur ta vie, je t'ai abritée sous mon aile. C'est moi qui ai guidé tes premiers sentimens, comme ta mère tes premiers pas. J'ai séché dans tes yeux ta première larme de douleur, j'ai recueilli ton premier soupir d'amour, et l'ai porté à qui tu l'envoyais. J'ai mis de touchantes paroles sur tes lèvres, de fraîches pensées dans ton âme, de suaves émotions dans ton sein. Parle, j'ai le pouvoir d'exaucer le vœu le plus cher qui soit au fond de ton cœur. Interroge-toi, compare tes désirs, et dis-moi, comme

Digitized by Google

tu le dirais au ciel dans le secret d'une prière intérieure, dis-moi, jeune femme, de tous les présens de la destinée quel est celui que tu souhaites le plus d'obtenir.

— Eh bien ! répondit la baronne confiante et rassurée, je dois être mère ; douez de bonheur l'enfant que je porte dans mon sein.

— De bonheur !... répéta lentement la fée. Il est bien difficile, même à une puissance surnaturelle, de réaliser un pareil vœu. Mais n'importe, il décèle trop de vertu, de noblesse et de générosité, pour que je néglige aucun moyen de l'accomplir. Adieu, c'est la dernière fois que je revêts une forme à tes yeux. Tu ne me verras plus, mais tu me sentiras toujours auprès de toi. Jusqu'à ton dernier jour, mon influence mystérieuse se répandra sur ta vie ; mon amitié t'a prise au berceau, elle ne te quittera qu'à la tombe. Adieu. »

Et la blanche vision s'évanouit.

Fidèle à sa promesse, Amica (c'est le nom de la fée) se rendit au palais du Destin. Cette divinité, au front sévère, au cœur de bronze, était debout sur son trône, la Force, la Nécessité, le Temps et la Mort étaient assis à ses pieds. Là, ayant appris que c'était d'une fille que la jeune baronne devait être mère, la fée sollicita du Destin la permission de choisir elle-même, ou plutôt de faire composer à son gré l'âme qui devait habiter le corps de l'enfant de sa protégée.

Digitized by Google

L'objet de sa demande lui ayant été accordé, elle prit aussitôt congé du Destin, et se dirigea vers le laboratoire des âmes. Arrivée devant la porte, elle passa dans la serrure une toute petite clef de diamant. La porte colossale tourna silencieusement sur ses gonds d'airain, et la fée entra précédée de l'Expérience qui lui servait de cicérone.

Digitized by Google

II.

Le Laboratoire.

C'était une salle immense et ténébreuse, malgré la pâle et bleuâtre clarté phosphorique que répandaient, çà et là, de légères flammes semblables à celles qui voltigent sur de l'esprit-de-vin embrasé. Sur un grand nombre de fourneaux allumés, étaient placés des creusets, remplis chacun de la substance d'une passion ou d'une qualité de l'âme, et l'alchimiste qui en surveillait la préparation, était la passion ou la faculté personnifiée. Mais privée, par la loi du Destin, de la puissance d'agir par elle-même, et réduite à la condition toute

Digitized by Google

passive, celle de préparer éternellement l'inépuisable matière contenue dans son creuset. Cependant il était facile de reconnaître le caractère de chaque alchimiste, à l'immobile expression de sa physionomie. D'ailleurs, de fétides exhalaisons, de puantes odeurs, suffoquaient à l'approche du creuset d'une mauvaise passion, tandis que la substance des paisibles ou nobles sentimens embaumait l'air de purs et balsamiques parfums.

Des milliers d'esprits allaient et venaient dans la salle, prenant tantôt dans un creuset, tantôt dans un autre, et remplissant ensuite du mélange de ces doses plus ou moins nombreuses, comme chacune plus ou moins forte, de petites fioles étiquetées. Chaque fiole étant remplie, contenait l'âme d'un mortel, composée de tels ou tels sentimens ; ces âmes restaient enfermées dans leur prison de verre, jusqu'à ce qu'il plût au Destin de créer les corps qu'elles devaient habiter. Alors la fiole se brisait, la liqueur, réduite en essence par la fermentation, s'échappait en jet de flamme, et la vie intellectuelle allait prendre possession de la vie physique.

L'Expérience prit au hasard trois ou quatre fioles, et les présenta à la fée, qui lut sur les étiquettes :

« Ame d'un courtisan. Ambition, flatterie, mensonge, » ingratitude, orgueil, hypocrisie, envie, égoïsme, ruse, » vengeance, etc.

Digitized by Google

» Ame d'un poète. Mémoire, enthousiasme, amour » de la gloire, jalousie, entêtement, misanthropie, vo- » lonté, colère, etc.

» Ame d'un usurier. Calcul, avarice, peur, vol, men- » songe, vigilance, égoïsme, envie, défiance, ruse, in- » gratitude, etc. »

« Assez, poursuivit Amica, en repoussant de la main une quatrième fiole que lui présentait l'Expérience. Je ne suis pas venue chercher ici une âme déjà composée. J'espère que vous voudrez bien me guider dans mon choix. Vous savez que j'ai promis à la jeune baronne de rendre son enfant heureux. Il faut que je place par conséquent dans l'âme de sa fille le plus d'élémens de bonheur et de vertu possible.

— Prenez d'abord dans ce creuset, dit l'Expérience en s'arrêtant devant le premier alchimiste; c'est l'amour filial.

— Oui, répond Amica, c'est un noble et digne sentiment, c'est le premier qui s'éveille dans le cœur. Son langage est un doux salut à la vie. Heureux qui fait l'essai de son âme en éprouvant cette calme affection! Passion tout instinctive, elle se suffit à elle-même pour s'enivrer de paisibles jouissances; elle ne saurait être orageuse, car la raison l'approuve et les remords ne pourraient l'atteindre.... Du moins les hommes n'ont point créé de loi qui dise à l'enfant : Tu n'aimeras point ta mère.

Digitized by Google

— Voici l'ambition.

— Passons à un autre creuset. Il est impossible qu'un être ambitieux approche de ses lèvres la coupe du bonheur. Que lui importent les faveurs de la fortune, les douceurs de l'amour, les présens de l'amitié, si sa chimère est un songe d'honneurs, de puissance ou de gloire? Peut-il jouir d'un seul instant de paix, tant qu'il n'a point atteint l'objet de ses vœux? et même, lorsqu'il le possède, peut-il être satisfait? Non. Il lui semble alors tellement amoindri qu'il n'y retrouve plus aucun des charmes qui l'attiraient de loin; il le rejette avec dépit, il s'écrie : Ce n'était donc que cela! Ce qui lui paraissait un monde est à peine alors un atome, et, se retournant vers une autre chimère, il recommence à souffrir ses regrets, ses craintes, ses tortures d'espoir; car l'espérance n'est pour lui qu'un breuvage empoisonné.....; et puis arrive une autre déception..... Oui, lorsqu'une fois l'ambition s'est cramponnée au cœur, comme un vautour à sa proie palpitante, il faut qu'elle le dévore en entier.

— Prenez un peu d'amour-propre : si l'ambition est une arme offensive, l'amour-propre est un bouclier contre lequel s'émousse plus d'une flèche ennemie lancée par le vice.

—Oui, l'amour-propre est trop souvent confondu bien à tort avec la vanité qui n'en est que l'abus. C'est pour

Digitized by Google

l'âme une sentinelle avancée; elle jette son cri d'alarme, et la vertu se tient sur ses gardes.

— La paresse.

— Ne nous arrêtons pas. La paresse n'est qu'une léthargie continue, une paralysie morale; c'est une mauvaise conseillère.

— La bienveillance.

— Oui, car la bienveillance décèle les vertus de l'âme, comme le parfum qui trahit la présence d'une fleur inaperçue.

— L'égoïsme.

— Allons plus loin : l'égoïste est comme l'avare qui meurt de faim auprès de son or; il craint de dépenser de son âme, et il se prive, l'insensé, des plus douces jouissances qu'il pourrait obtenir en échange de ses affections.

— La haine.

— Ah! fi la hideuse! si elle sied mal au cœur d'un homme, elle est encore plus horrible dans celui d'une femme!

— La mémoire.

— La mémoire, répéta la fée en s'arrêtant devant ce creuset, c'est une lampe divine allumée dans la nuit du passé, sans cette faculté magique : la vie de l'homme se bornerait à l'instant présent, et un moment ne suffit pas pour mûrir les fruits de l'esprit ou du cœur. La

Digitized by Google

mémoire est l'œil de l'âme ; c'est un miroir placé en face du temps, et qui garde l'image de ce qu'il réfléchit. Sans doute elle est terrible ou douloureuse, quand elle évoque le fantôme d'un crime ou celui d'un malheur; mais qu'elle est douce et consolante lorsqu'elle fait apparaître aux regards de la pensée de frais souvenirs d'enfance, de patrie ou d'amour! Ah! si le coupable, avant son forfait, pouvait songer à elle, s'il pouvait pressentir combien seront accablantes à entendre les paroles vengeresses qu'elle doit prononcer en lui rappelant sa faute..., par pitié pour lui-même, ne repousserait-il pas le crime? ne se rejetterait-il pas en arrière pour ressaisir l'innocence qui fuit ?

— La vengeance.

— C'est la fille de la haine, plus odieuse encore que sa mère! Sa joie ressemble à celle du tigre affamé, frémissant d'allégresse à la vue de sa victime.

— L'amitié.

— Je n'en saurais prendre une dose trop forte. C'est une si douce passion; si profitable au cœur! On dirait que le temps lui donne ce qu'il ravit aux autres sentimens, qu'il ne les appauvrit que pour l'enrichir. L'amitié est une plante vivace, dont les fruits sont plus savoureux encore aux lèvres d'un vieillard qu'à celles d'un adolescent.

— L'amour.

Digitized by Google

— Un moment, dit la fée, je ne sais trop si je dois puiser dans ce creuset. Combien de maux dont l'amour seul est la source n'accablent-ils pas l'univers! Passion reine et despote, ne soumet-elle pas toutes les autres à son pouvoir tyrannique? Sa voix ne commande pas inobéie, et elle a tant de fois ordonné le crime!

— Elle a souvent aussi réveillé la vertu endormie, ranimé le courage expirant, fécondé le génie, et rempli des plus nobles et douces émotions le vide d'une âme incomplète avant de la connaître. L'amour est ce qui embaume la vie de ses plus suaves parfums, et la colore de ses plus vives couleurs.

— Eh bien! mettons de l'amour.

— La prudence.

— Il est nécessaire d'en prendre après avoir puisé au creuset de l'amour. C'est un peu d'antidote à côté du poison. Dans le monde, ce qu'on appelle sagesse, n'est souvent que la pratique de cette utile faculté. La prudence est un phare dont la clarté tutélaire, en nous montrant l'écueil, nous garantit du naufrage, tant que, maîtres du gouvernail, il dépend de nous encore de conduire notre vaisseau.

— Le génie.

— Non, dit Amica avec un soupir de regret; non, toutes les semences de bonheur que j'ai jetées dans cette âme se flétriraient sous le souffle brûlant du génie.

Digitized by Google

Pourquoi faut-il que cette faculté puissante, qui initie la pensée de l'homme dans une partie des secrets de la Divinité, soit un don si fatal à celui qui le reçoit! Hélas! on dirait que le génie frappe au front de l'être qu'il subjuge un sceau réprobateur. La fortune se détourne de la voie qu'il parcourt, les honneurs l'évitent avec soin; l'amour ne sait pas l'entendre, l'amitié lui sourit à peine.... Mais la misère, l'envie, la haine, le mépris, l'isolement, voilà ce qu'il rencontre sur son passage. Encore si la gloire, son altière idole, marchait auprès de lui, ou de loin lui tendait la main, et parsemait de quelques-unes de ses fleurs immortelles le sol aride de son chemin solitaire!.... Mais non, tant qu'il existe, l'orgueilleuse rejette son hommage, et ce n'est qu'à son ombre qu'elle prodigue enfin ce qu'elle refusait à sa vie.

— Nous voici devant un creuset dans lequel vous ne pouvez vous dispenser de puiser. Cette passion entre par droit d'utilité dans la composition de toutes les âmes. C'est un élément aussi nécessaire à la vie morale que l'air à la vie physique.

— Et qu'est-ce donc?

— L'espérance.

— Ah! vous dites vrai! L'espérance est une puissante magicienne aux ravissans prestiges. Sans elle, combien la vie serait pâle et froide! C'est elle qui fait

Digitized by Google

mouvoir tous les ressorts de l'âme! Passion amie, on la dit fugitive, et pourtant nul sentiment n'est plus fidèle. Elle ne s'éloigne pas un instant d'auprès du cœur; mais, Protée habile, elle sait prendre toutes les formes; elle change de visage comme les désirs changent d'objet. Si le passé appartient à la mémoire, l'avenir est le domaine de l'espérance, qui, franchissant l'étroit espace de la réalité, emporte l'âme dans le vaste champ du possible. Quand l'homme épuise la coupe de l'infortune, l'espérance est comme une goutte de miel au fond du calice amer. Fantôme brillant du bonheur, elle est plus séduisante que le bonheur même. Sans doute, elle est souvent trompeuse; mais, quelque prodigue qu'elle soit de mensongères promesses, c'est en vain que l'on reconnaît l'erreur de la confiance qu'elle inspire; parle-t-elle, on la croit encore. Si les hommes sont des voyageurs dans la vie, l'espérance n'est-elle pas leur bâton de voyage! C'est un doux oreiller où s'appuie le cœur du malheureux pour s'y délasser de ses maux. C'est une fraîche oasis dans un brûlant désert. »

Comme il serait beaucoup trop long de rapporter ici toutes les réflexions qui se présentèrent à l'esprit d'Amica en s'arrêtant devant chaque alchimiste, nous dirons seulement qu'elle fit ajouter dans la fiole qu'elle tenait une dose de reconnaissance, de pitié, de musi-

Digitized by Google

que, de religion, de peinture, de bienfaisance, de franchise, de justice, de persévérance et de résignation.

Quand la fiole fut pleine, et qu'on eut écrit dessus : *Ame de Lénida,* on la plaça dans une case séparée. Alors la fée et l'Expérience sortirent du laboratoire, dont la porte s'ouvrit, comme la première fois, au moyen de la petite clé de diamant que le Destin avait remise à Amica. Mais comme cette clé ne devait pas servir à livrer deux fois aux mêmes visiteurs un passage dans ces sombres lieux, elle disparut dans la serrure, et les deux battans se rejoignirent avec le même silence qu'ils s'étaient séparés.

Digitized by Google

III.

Le Jeune Chasseur.

Quelques mois après la visite d'Amica au laboratoire des âmes, la jeune baronne devint mère de la plus jolie petite fille du monde. Mais il était écrit que la belle châtelaine ne verrait pas éclore son tendre et frais bouton. Lénida n'avait que deux ans, lorsque le noble baron, son père fut tué dans un combat singulier. La nouvelle de cette mort causa tant de douleur à la fidèle veuve, que bientôt la pauvre dame s'en alla de vie à trépas.

La fée, après avoir assisté aux funérailles de la baronne

Digitized by Google

et répandu quelques larmes sur le triste sort de la protégée, alla prendre dans son berceau l'orpheline endormie; elle l'enveloppa dans les plis de son écharpe d'or et d'azur, et la transporta dans son palais, où elle la confia aux soins des sylphes et des fées d'un rang inférieur au sien, qui remplissaient auprès d'elle l'office de serviteurs.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur la manière dont Lénida fut élevée. Nous nous bornerons à dire que dans cette éducation, bien qu'elle fût surveillée par une fée, la magie fut oubliée pour laisser tout faire à la nature, qui fit sans beaucoup de peine, de la jolie enfant, une charmante et gracieuse jeune fille.

Le temps, qui s'écoulait pour Lénida comme un ruisseau paisible qui passe entre deux rives de fleurs, avait chargé son front du léger poids de seize années. Déjà de jeunes chevaliers, de riches seigneurs, des princes même, avaient demandé sa main: mais on la leur avait très-poliment refusée; car la jeune fille, dans sa joyeuse insouciance, ne soupçonnait pas encore que l'on pût aimer autrement qu'elle n'aimait Amica, les femmes qui la servaient, sa harpe, ses pinceaux, ses oiseaux et ses fleurs.

Un jour, un des domestiques de la fée entra dans un cabinet où elle dessinait avec Lénida, et dit à sa maîtresse, qu'en rentrant au palais il avait rencontré un

Digitized by Google

jeune chasseur blessé, dont la vie paraissait en danger si de prompts secours...

« Et qu'avais-tu besoin, interrompit vivement Amica, de perdre du temps à prendre mes ordres ? Qu'on transporte au plus tôt cet étranger dans le salon qui est à côté de ce cabinet.... Eh bien, Lénida, où allez-vous donc ?

— Moi !... ma bonne amie, je ne sais pas.

— Restez ici, et tandis que je ferai donner au blessé tous les soins nécessaires, achevez de peindre la branche de myrte que vous avez commencée ce matin... Est-ce que vous ne m'entendez pas ?

— Pardon, ma bonne amie, répondit-elle toute préoccupée.... Pardon.

La fée se rendit au salon, où Phédor (c'est le nom du chasseur) ne tarda pas à être amené. On l'étendit sur un sopha. La charitable fée visita elle-même les blessures du jeune homme; elle les trouva profondes, mais non mortelles. Lorsque le sang qui s'en échappait encore avec abondance se fut arrêté, Amica fit laver les plaies avec une certaine eau merveilleuse, qu'elle versa d'un flacon d'émeraude dans une petite coupe de rubis. Quand on eut achevé de poser l'appareil, Phédor, qui tant que son sang avait coulé n'avait point perdu connaissance, voulut se soulever;.... mais ses lèvres devinrent livides, ses yeux se fermèrent, sa tête retomba

Digitized by Google

sans mouvement sur l'oreiller du sopha : il s'évanouit. En même temps un cri aigu, déchirant, se fit entendre du côté du cabinet : la fée s'élança hors du salon.

« Lénida, s'écria-t-elle, en relevant la jeune fille étendue, froide et immobile, sur le parquet ; Lénida !... » Elle ouvrit les yeux.

« Où suis-je... Ah !... il est mort, n'est-ce pas ?

— Mort ? Qui donc ?

— L'étranger !

— Non.

— Il vit !... Vous ne me trompez pas au moins... c'est bien vrai ?

— Sans doute.

— Mais, il n'en mourra pas !... Vous ne dites rien !... Mon Dieu, ma bonne amie ! parlez donc !... Vivra-t-il ?.. Croyez-vous qu'il vive ?

— Je l'espère.

— Ah ! Dieu soit loué !

— Comment vous trouvez-vous maintenant ?

— Mieux, beaucoup mieux... Presque tout-à-fait bien !

Amica jeta alors un regard sur le tableau posé sur le chevalet : il n'y avait pas même une feuille de myrte d'ajoutée ; la palette n'avait point été chargée de couleurs, ni les pinceaux ôtés de leur boîte.

— Lénida, poursuivit-elle, est-ce que vous ne vous étiez pas encore mise à votre ouvrage ? au cri que vous

Digitized by Google

avez jeté, votre évanouissement me paraît avoir été l'effet d'une crise subite; et vous auriez dû, ce me semble...

— Ne me grondez pas ma bonne amie,... c'est que...

— Quoi?

— Vous me pardonnerez?

— Pas de condition à votre franchise, Lénida.

— Eh bien!... à peine avez-vous été sortie... (je ne comprends pas comment cela est arrivé), je ne me suis plus rappelé ce que vous m'aviez dit de faire. Je me suis mise à penser, malgré moi, à ce pauvre blessé que j'aurais bien voulu aider à secourir. Mais vous m'aviez ordonné de rester ici... Enfin, comme je pensais toujours à lui, et cela toujours malgré moi, je me suis aperçue qu'il y avait dans la boiserie une petite fente au travers de laquelle on pouvait voir dans le salon. Je me suis approchée, j'ai regardé, et lorsque j'ai vu ses yeux se fermer, ses lèvres pâlir, sa tête retomber..., j'ai senti un froid de glace qui me saisissait au cœur... je me suis reculée, tous les objets m'ont paru tourbillonner devant moi....; et puis... je n'ai plus rien vu, plus rien senti!... »

Et la jeune fille, toute confuse et tremblante, se jeta au cou de la fée en répétant:

« Pardonnez-moi, ma bonne amie.

— Ce n'est qu'en faveur du sentiment d'humanité

Digitized by Google

qui vous a fait oublier l'obéissance que vous devez à mes ordres, que je veux bien excuser la double faute que vous avez commise; j'espère qu'une autre fois vous aurez plus de mémoire et moins de curiosité. Cependant pourriez-vous me montrer par quel endroit vous avez regardé dans le salon ?

— Par ici, ma bonne amie, par ici ! » et ne se bornant pas à l'indication d'un geste, elle approcha ses beaux yeux de la boiserie, laissant passer encore au travers de la petite fente un long et avide regard.

« Ah ! continua-t-elle doucement émue et regardant toujours, il paraît mieux, il dort; ses lèvres sont animées; ses joues, pâles encore, ne sont plus livides.... Pauvre jeune homme ! s'il était mort, c'eût été bien dommage !

— Otez-vous de là, enfant. Descendez au jardin, allez cueillir sur la petite colline un bouquet des mêmes fleurs sauvages dont j'ai fait composer, l'autre jour, un breuvage pour cette pauvre vieille femme que vous avez soignée.

— J'y vais, j'y vais, répondit-elle impatiente d'obéir; » et, déposant au plus vite un rapide baiser sur la main d'Amica, elle s'élança légère et bondissante, comme un faon des montagnes qui court après sa mère.

Vous pensez bien que la fée ne fut pas assez simple pour attribuer uniquement à la pitié l'évanouissement

Digitized by Google

de sa pupille. Mais, loin d'en éprouver du mécontentement, elle s'applaudit au contraire de l'émotion que la vue de l'étranger venait de produire dans l'âme de Lénida. Depuis long-temps, Phédor, sans qu'il s'en doutât, était connu d'Amica. C'était elle qui l'avait égaré à la chasse et l'avait fait blesser à dessein par un sanglier qu'il poursuivait. Elle l'attendait, quand on le lui annonça comme nous l'avons vu. Peut-être était-ce aussi la baguette d'Amica qui avait séparé les planches de la cloison pour frayer un passage aux regards de la curieuse... c'est possible. Enfin, quoi qu'il en soit, tout s'était arrangé selon ses projets.

Phédor et Lénida se virent, et la pitié de l'une, la reconnaissance de l'autre éveillèrent à la fois dans ces deux jeunes cœurs un sentiment jusqu'alors endormi. Ils s'aimèrent donc, non point de cet amour exalté, frénétique, véritable fléau qui dévaste l'âme et n'y établit son trône que sur les ruines des affections qui l'ont précédé; mais ils s'aimèrent de cet amour ingénu et paisible, qui glisse dans le cœur et s'y assied sans bruit, qui n'anéantit aucune des facultés de l'esprit, ne jette aucun voile sur la clarté de la raison, et qui, passion toute balsamique, répandant ses parfums sur les sentimens qui l'entourent, corrige l'âcreté des uns, ajoute à la douceur des autres.

Le retour de la santé de Phédor fut le signal de son

Digitized by Google

départ du palais. En s'éloignant d'un séjour aussi cher à son cœur, il demanda la permission d'y revenir ; il l'obtint et en profita ; mais, quelque fréquentes que fussent les visites du beau chasseur, le temps, au gré de certaine personne, les amenait toujours avec trop de lenteur, tandis que le passé les emportait avec trop de vitesse.

Plusieurs mois s'écoulèrent, aucun nuage ne paraissait à l'horizon de ce tranquille amour ; cependant un orage se formait au loin. La fée, qui avait résolu d'unir les deux amans, n'avait encore parlé de mariage qu'avec Phédor. Elle se disposait à sonder à cet égard les dispositions de sa pupille, lorsqu'elle crut remarquer du changement dans la manière dont elle accueillait le jeune homme. Ce n'était plus avec la même impatience qu'elle l'attendait, avec la même joie qu'elle le revoyait. Elle ne se plaignait plus de la paresse du temps, de la diligence du passé ; et comme une semblable résignation n'est pas toujours un bon signe en amour, la fée s'alarma d'autant plus qu'elle ignorait la cause d'un pareil changement.

Un mois s'écoula encore. Lénida n'était plus cette joyeuse et simple jeune fille, qui naguère ne savait qu'être heureuse et gaie de son bonheur. Ses joues avaient perdu leurs couleurs veloutées ; ses yeux, leur vivacité séduisante. Souvent de longs soupirs entre-

Digitized by Google

coupaient sa voix. Rêveuse, inattentive et lente à répondre, elle ne paraissait pas entendre ce qu'on lui disait...

Qu'avait-elle donc, la pauvre Lénida ?

Digitized by Google

IV.

Une Chimère.

Un jour, Amica, qui se demandait aussi ce qu'avait sa pupille, la trouva endormie dans un petit bosquet au bout du jardin. Le sommeil était venu la prendre au milieu d'une lecture, car elle tenait à la main un livre ouvert. La fée le lui ôta doucement, et regardant le titre :

« Ah ! grand Dieu ! s'écria-t-elle, le *Traité de la Sympathie !* nous sommes perdus. Malheureux Phédor, ce maudit livre est plus funeste à la cause de ton amour que ne pourrait l'être le plus dangereux rival. Voilà

Digitized by Google

donc le mot de l'énigme : le Traité de la sympathie! Je ne m'étonne plus maintenant du changement de Lénida. Cette lecture a été pour elle comme le serpent sous des fleurs ; le venin du reptile s'est mêlé au parfum des roses. Mais comment cet ouvrage insensé se trouve-t-il entre ses mains ! »

La fée quitta Lénida qui dormait toujours, et courut s'enfermer dans son cabinet, pour rêver aux moyens de guérir l'esprit de sa pupille, ou du moins d'arrêter les progrès du mal, s'il n'était déjà plus temps d'en arracher le germe.

Cependant Lénida s'était réveillée; son premier mouvement avait été d'étendre la main pour prendre son livre. Ne le trouvant pas, elle le chercha dans le bosquet, elle le chercha dans tous les endroits du jardin qu'elle avait parcourus ce jour-là. Elle rentra au palais, inquiète, attristée, et ne pouvant comprendre comment elle l'avait perdu. Elle le cherchait encore, lorsqu'on vint l'avertir que la fée la demandait.

La première chose qu'elle vit en entrant dans le cabinet d'Amica fut le Traité de la sympathie que lisait la fée. Elle rougit, baissa les yeux, et d'une voix timide :

« Que me voulez-vous, ma bonne amie? demanda-t-elle en balbutiant.

— Lénida, répondit la fée d'un ton paisible mais sé-

Digitized by Google

vère, pourriez-vous me dire qui vous a donné ce livre?

— Personne... je l'ai trouvé dans le pavillon chinois.

— Et vous l'avez lu.

— Je l'ai ouvert machinalement, j'ai lu d'abord sans rien comprendre, et puis...

— Vous avez compris?

— Parfaitement.

— Vous l'avez lu beaucoup de fois?

— Mais oui... tous les jours.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas montré, ne m'en avez-vous jamais parlé?

— Je n'en sais rien.

— Et que pensez-vous de cet ouvrage? vous l'avez assez médité pour en pouvoir porter un jugement. Voyons!

— Ah! ma bonne amie, je n'ai jamais rien lu qui m'ait paru aussi bien écrit! C'est admirable! Quel style enchanteur! Quelle vérité dans les images! Quel charme dans la moindre pensée! Quelle harmonie dans le choix des mots! On dirait que chaque ligne a été tracée par une plume de feu, sous la dictée d'un ange! C'est un ouvrage divin! C'est l'essence du sublime!

— Ainsi, d'après vous, c'est un chef-d'œuvre; mais comme je ne me soucie nullement que vous lisiez davantage de semblables merveilles... tenez! »

Et en même temps, la fée jeta sur un réchaud où

Digitized by Google

brûlaient des parfums d'Arabie, le précieux livre, dont la flamme eut bientôt dévoré jusqu'au dernier vestige, avant que Lénida, stupéfaite, eût fait un mouvement pour le dérober au feu, qui métamorphosa le chef-d'œuvre en fumée.

— Maintenant, poursuivit Amica, toujours avec le même calme, asseyez-vous, et recueillez-vous bien, pour m'écouter et me répondre... Je veux vous marier, Lénida.

— Me marier! ô ciel! ma bonne amie! y pensez-vous?

— Très-sérieusement.

— Me marier! je suis si jeune! Et puis, ajouta-t-elle avec des caresses dans la voix, je vous aime tant! pourquoi vouloir que je partage mes affections? mon cœur se trouve si bien de vous les donner toutes!

— Vous n'aimez que moi, Lénida?

— Ah! du moins, ma bonne amie, vous êtes ce que j'aime le mieux! Et s'il me fallait aimer un mari...

— Vous ne cesseriez pas de m'aimer; car votre cœur, pour donner à tous deux, ne puiserait pas à la même source d'affections. Je vous le répète, je veux vous marier; mais, comme dans une chose aussi importante à votre destinée, je ne veux pas vous faire une loi de l'obéissance, je vous laisse entière liberté pour le refus ou l'acceptation.

— Et ce mari, c'est?

Digitized by Google

— Devinez.

— Attendez... Phédor peut-être ?

— Lui-même. Eh bien ?

— Eh bien, ma bonne amie, je ne crois pas que Phédor me convienne.

— Connaissez-vous quelqu'un qui vous convienne mieux que lui ?

— Oh ! non ! Si j'étais contrainte à choisir un mari, ce serait Phédor à qui je donnerais la préférence ; mais puisque vous me laissez libre... je ne veux pas l'épouser.

— Cependant, Lénida, Phédor est bien aimable ; je vous ai entendue faire plus d'une fois un enthousiaste éloge des grâces de sa personne, de son caractère, de son esprit, de ses qualités : vous le trouviez charmant, vous en parliez sans cesse, vous y pensiez de même, et vous l'aimiez, enfin... oui, vous l'aimiez, vous dis-je.

— Je pensais l'aimer, mais....

— Vous ne l'aimez pas ?

— Eh ! mon Dieu, non ! Ce n'est pas que je ne lui trouve plus les mêmes qualités qui me plaisaient et me plaisent encore en lui, mais je sens que nous ne serions pas heureux ensemble. Nous ne pensons pas la même chose, Phédor et moi, nous ne regardons pas la vie sous le même point de vue ; enfin, nous ne nous comprenons pas... Le ciel ne nous a pas créés l'un pour l'autre.

— Vous me rappelez qu'en effet depuis quelque

Digitized by Google

temps vous semblez prendre à tâche de le contredire.

— Non, ma bonne amie, c'est lui plutôt. Tenez, vous savez que l'autre jour j'étais bien triste de la mort de ce joli petit serin que vous m'aviez donné; je pleurais, il a voulu savoir pourquoi; je le lui ai dit, et il s'est moqué de moi, il a ri de mes larmes! Il est clair, d'après cela, qu'il y a entre nous incompatibilité d'esprit, et que nous ne pourrions jamais nous entendre.

— Ainsi, vous n'en voulez pas, seulement parce que son avis diffère quelquefois du vôtre?

— Mais, ma bonne amie, c'est une puissante raison que celle-là. Pour vivre heureux ensemble, il faut n'avoir qu'une âme à deux; il faut que chaque émotion qui frappe au cœur de l'un résonne au cœur de l'autre: il est si doux de pouvoir se dire: Je n'ai pas une pensée, un désir, un projet, qui ne soit dans son cœur comme dans le mien; nous avons fait nos parts égales dans notre destinée, et ma douleur, ma joie, mes regrets ou mes espérances sont à lui comme à moi; j'existe de sa vie, et lui vit de la mienne; nos deux âmes se sont échappées ensemble du sein de la divinité, comme deux flammes pareilles, deux rayons frères, détachés du même flambeau, à la clarté duquel ils rejoindront, ensemble, leurs étincelles exilées.

— Ainsi le bonheur est impossible pour deux époux

Digitized by Google

qui n'ont pas au juste et dans tout les mêmes pensées, les mêmes sentimens ?

— Sans doute, ma bonne amie.

— Vous admettez alors pour certain que chaque mortel a son double, et que les âmes sont créées par paires ?

— Oui. Il naît toujours à la fois deux âmes semblables de chaque soupir du souffle créateur de la divinité. Elles partent ensemble du ciel et se séparent en approchant d'ici-bas, l'une pour aller habiter le corps d'un homme, et l'autre celui d'une femme. Ces deux âmes séparées se cherchent et s'appellent au travers de l'espace. Elles ne se rencontrent pas toujours sur la terre, et alors elles sont à jamais malheureuses d'être ainsi désunies. La seule espérance qui leur reste est de se retrouver au ciel, où il est sûr qu'elles se rejoindront. Mais lorsque le hasard, qui le plus souvent est leur guide, les conduit l'une vers l'autre, s'il est alors de leur destinée de suivre le même chemin dans la vie, si ces deux âmes sont mari et femme, il ne manque plus rien à leur félicité.

— Qui vous a dit cela, Lénida ?

— Qui me l'a dit, ma bonne amie? c'est ce beau livre que vous avez brûlé.

— Et vous êtes bien sûre que ce beau livre n'a pas menti?

Digitized by Google

— Comment donc? rien n'est plus vrai.

— Rien n'est plus vrai, répéta la fée avec un accent d'ironie amère. Malheureuse enfant, vous ne savez pas tout le mal que vous a causé cette pernicieuse lecture. Egarée par les mielleux sophismes de ce dangereux système de la sympathie des âmes, vous avez fait taire votre cœur pour n'écouter que votre imagination, et la tête remplie de ridicules chimères.....

— Ah! ma bonne amie, pouvez-vous appeler chimères d'aussi grandes vérités?

— Oui, chimères, je vous le répète. Tout ce que vous avez lu n'est qu'un tissu de gracieux mensonges, un amas de petits riens, enjolivés de mots sonores et de fraîches images; mais ces petits riens ont produit un grand mal, ils vous ont fait abandonner la réalité pour courir après une ombre qui vous échappe. Avant d'avoir lu ce traité, vous vous trouviez heureuse, et vous l'étiez; vous aimiez Phédor, vous l'eussiez avec joie accepté pour époux; vous saviez rendre votre vie compacte, vous ne gaspilliez pas alors le temps. Et depuis, qu'avez-vous fait? vous vous êtes imaginée que vous n'aimiez pas Phédor, que vous seriez malheureuse avec lui, parce qu'il a eu assez de franchise pour ne pas toujours ployer servilement sa pensée à la vôtre, parce qu'il vous a plaisantée sur vos regrets de la mort d'un oiseau. Eh! mon Dieu! s'il se fût lamenté

Digitized by Google

comme vous; s'il eût pleuré aussi, vous n'en eussiez pas fini de vos larmes. Qu'avez-vous fait ? vous avez rêvé, et l'on n'avance pas à grand chose avec des songes. Répondez : où en êtes-vous maintenant ? les fleurs que vous vous plaisiez à cultiver courbent leurs têtes flétries sur leurs rameaux fanés ; vos oiseaux ne reçoivent plus leur pâture de vos mains ; votre harpe désaccordée ne résonne plus sous vos doigts ; vos couleurs ne chargent plus vos pinceaux inoccupés ; vous négligez les arts, ces bienfaits de l'intelligence divine à l'intelligence humaine ; vous abandonnez toutes les occupations qui charmaient votre vie, employaient à un facile travail l'activité de votre pensée. Pourquoi tout cela encore ? parce que vous attendez votre seconde âme, et que jusqu'à ce qu'elle vienne à vous, vous croyez que vous ne devez plus rien faire de la première.»

La fée se tut ; les larmes qui étaient venues lentement aux beaux yeux de la coupable, et s'étaient arrêtées suspendues à ses longs cils noirs, comme son attention aux paroles de reproche qui tombaient sur son cœur, s'échappèrent enfin, et Lénida suffoquée répondit en pleurant à sanglots :

« J'ai eu tort, bien tort, je le sens ; ne m'en voulez plus, ma bonne amie, je réparerai ma faute, je reprendrai avec courage mes travaux habituels !.... Mais ne me parlez plus d'épouser Phédor !

Digitized by Google

— Et si cette âme, ce double de vous-même, ne vient pas?

— J'attendrai, répondit tristement la jeune fille en baissant les yeux.

— Mais, insensée que vous êtes, réfléchissez donc que cette prétendue ressemblance des âmes n'est qu'une pure fiction rencontrée par l'imagination de l'auteur dans un de ses voyages au pays de l'impossible.

— Oh! ma bonne amie a beau dire, murmura l'obstinée dans sa pensée rebelle, que ce n'est qu'un mensonge ; moi, je suis sûre que non.

— Ce qu'il y a de plus beau, continua la fée, de plus admirable dans l'ordre de la nature, est sa diversité infinie. Il n'existe pas dans l'immensité de l'univers deux corps pareils, deux feuilles d'arbre semblables. Sans doute, beaucoup d'objets du même genre ont entre eux un extrême rapport; mais la conformité n'en est jamais parfaite, et la différence n'en existe pas moins parce qu'elle échappe à la vue bornée des mortels.

— J'avoue bien cela quant aux objets matériels, je sais qu'il n'y a pas dans le monde deux personnes ayant le même visage ; mais ne saurait-il y avoir deux êtres possédant le même esprit, le même cœur...?

— Pas plus que la même figure. Comment voudriez-vous que la puissance créatrice, qui trouve en elle-même assez de ressources, d'inventions pour ne pas former

Digitized by Google

deux corps pareils, fût, dans l'ouvrage où brille le plus sa haute sagesse et sa sublime intelligence, réduite à copier son œuvre, c'est-à-dire fût obligée de calquer la moitié des âmes sur l'autre moitié ? »

Lénida ne répondit point ; mais son silence était loin d'être une adhésion mentale à ce que la fée venait de lui dire. Sa croyance à la sympathie était une conviction trop profondément incrustée dans son esprit, pour qu'une première réfutation en effaçât beaucoup ; et Amica, qui s'aperçut du peu de fruit de sa leçon, à la contenance embarrassée de la jeune fille, poursuivit après un moment de réflexion :

« Puisque vous êtes persuadée, ma chère Lénida, que l'esprit de chaque mortel a son double, si le vôtre a le sien, je vous engage, au nom de la puissance que je possède, et de l'amitié que j'ai pour vous, ma parole de fée et d'amie, de faire chercher par toute la terre ce cœur pareil au vôtre, et fait exprès pour vous... Mais s'il ne se rencontre pas...

— Je vous promets d'épouser Phédor !... Et combien de temps, ma bonne amie, ajouta-t-elle, pensez-vous qu'il faille pour me trouver ce double moi ?

— Huit jours seront assez, je l'espère.

— Huit jours... c'est bien long !

— Eh quoi ! donnez-vous déjà le vol à votre patience ?

— Non, non ! Je serai raisonnable. Au fait, on peut

Digitized by Google

bien acheter du bonheur pour toute sa vie en le payant d'une attente de huit jours. Quoique le bonheur se vende cher, on ne doit pas regarder au prix.

— Retirez-vous, Lénida, j'ai besoin d'être seule pour songer aux moyens d'accomplir ma promesse.

— Je vous laisse. A revoir, ma bonne amie... Demain j'achèverai mon tableau, j'étudierai ma romance nouvelle... Oh! vous serez contente de moi! Vous verrez! »

A peine fut-elle sortie, que la fée appela quelques-uns des sylphes les plus intelligens qui la servaient, et leur ayant donné à chacun la note exacte de l'âme de la jeune fille, elle les chargea de parcourir toute la terre, non point pour y chercher ce double qui n'existait que dans l'imagination de sa pupille, mais pour découvrir dans quels corps habitaient les âmes qui avaient le plus de ressemblance avec celle de la sentimentale ingénue.

Digitized by Google

V.

L'Attente.

C'était le lendemain, Lénida n'avait pas sommeillé de toute la nuit, et cependant mille songes couleur de rose avaient caressé de leurs ailes légères son imagination enchantée d'espérance. Elle n'avait rêvé que de sympathie d'âme, d'amour partagé, de bonheur éternel. A peine le premier rayon du jour eut-il joué à travers les rideaux transparens de son alcôve, qu'elle se hâta de se lever. Elle s'habilla sans appeler à son aide le secours de sa femme-de-chambre, et quand sa simple toilette du matin fut achevée, elle se rendit dans l'ate-

Digitized by Google

lier de peinture, bien résolue d'accomplir sa promesse de la veille.

Elle prit sa boîte à couleurs, chargea sa palette, choisit ses pinceaux, et se plaça devant son chevalet. Mais sa belle chimère ne tarda pas à venir se poser entre elle et son ouvrage. C'était une tête de chérubin qu'elle peignait, et son regard tombant sur la figure angélique dont les charmes étaient éclos sous ses doigts, elle se mit insensiblement à penser à une chose très-importante à laquelle elle n'avait pas encore songé : au physique de son double.

« Je voudrais bien savoir, se demanda-t-elle, quel visage il a? Je suis sûre qu'il est bien plus joli que Phédor.... J'ai dans l'idée qu'il a de grands yeux bleus et de longs cils noirs... des cheveux blonds naturellement bouclés et du reflet le plus doux, le plus brillant.... un front blanc et pur, aux tempes légèrement veinées... des joues rosées comme une feuille d'églantine.... Ah! mon Dieu! qu'ai-je donc fait? »

Ce qu'elle avait fait, la rêveuse? Tandis que son imagination peignait ce portrait idéal de cet époux qu'elle attendait, portrait qui ressemblait assez bien à celui du peintre, car Lénida avait aussi, elle, de beaux yeux bleus, de longs cils noirs, des cheveux blonds naturellement bouclés, un front blanc et pur.... comme elle ajoutait les mouvemens de la main à ceux de la pensée,

Digitized by Google

le pinceau, qu'elle avait chargé d'incarnat pour achever le contour des lèvres du chérubin, déviant de sa route, alla chercher un des yeux de l'ange, et, s'y appuyant, laissa une large tache rouge à côté de la prunelle. Elle voulut enlever la tache ; mais, dans son trouble, elle ne fit que l'étendre. Elle jeta à terre le pinceau maladroit, essuya sa palette, repoussa le chevalet, se leva, et sortit en disant :

« Je n'ai pas la main sûre aujourd'hui... j'aurais tort de vouloir continuer.... D'ailleurs, n'ai-je pas à étudier ma romance ? »

Poudreuse et détendue, sa harpe, indigente de cordes, ressemblait à celle d'un vieux barde, mélodieux héritage de quelque compagnon d'Ossian. Honteuse d'elle-même à l'aspect de l'instrument délabré, elle commença par enlever la poussière, arracha les vestiges des cordes brisées, en prit de nouvelles, et se disposa à les tendre ; mais, soit que sa distraction continuât, soit que son oreille ne fût pas alors plus juste que sa main n'avait été sûre, les cordes qu'elle tendait se rompaient à mesure sous ses doigts impatiens.

« Je n'en viendrai jamais à bout, murmura-t-elle avec humeur.... Mais j'oubliais ce qui presse beaucoup plus que d'accorder ma harpe ou d'achever mon tableau.... mes pauvres fleurs malades !... un soleil de plus peut leur donner la mort ! »

Digitized by Google

Elle courut au jardin, armée d'un petit arrosoir d'argent. Elle pensa pleurer du remords de son abandon, lorsqu'en approchant du parterre elle vit ses pâles et tristes fleurs courbant la tête jusqu'au niveau du sol chargé de leurs débris. Elle ôta les rameaux fanés, jeta au vent toutes les feuilles mortes, versa de l'eau au pied des tiges altérées, et s'éloigna.

Elle marcha au hasard, et se dirigea vers la petite colline où la fée l'avait envoyée cueillir un bouquet de simples pour en composer un breuvage à Phédor. Arrivée là, elle s'assit tout pensive, dénoua les rubans de son chapeau de paille, livra les boucles soyeuses de ses beaux cheveux aux fraîches caresses du vent, écouta le bruit d'un filet d'eau qui descendait sur des cailloux, le léger tremblement du feuillage, le bourdonnement des insectes, le frémissement du vol des papillons, et, relisant dans sa mémoire le livre que ses yeux ne pouvaient plus lire :

« Oh ! si mon cœur avait des ailes ! prononça-t-elle en soupirant d'amour; s'il pouvait quitter sa prison ! je lui dirais : Sors de mon sein; prends ton vol, ô mon cœur, et, rapide comme l'agile nuage qui fuit à l'horizon lointain, franchis l'espace qui nous sépare; porte-lui tes regrets, tes vœux et ton espoir, et, léger voyageur, courbe tes ailes et reste auprès de lui. Prends une voix pour parler à son cœur; révélez-vous tous deux

Digitized by Google

vos intimes secrets ; échangez entre vous vos accens parfumés. Mais, hélas ! captif dans mon sein, ce triste cœur ne peut aller où volent ses désirs, il ne peut qu'espérer et t'attendre. Moitié de mon être ! toi, la plus douce part de ma vie séparée ! pourquoi le Ciel, qui, de la même essence, a formé nos deux âmes, n'a-t-il pas également confondu nos destinées ? Ah ! s'il est vrai que ma pensée soit le reflet de la tienne, tu m'appelles comme je t'appelle, et m'attends comme je t'attends. Que dis-je ?... peut-être as-tu déjà donné cette âme qui fut créée pour moi ! As-tu lié ta vie au sort d'une autre femme ?.... O mon Dieu ! prends pitié de moi ; fais qu'il soit libre encore et qu'il soit mon époux. »

Le soir venu, Lénida n'avait fait autre chose que de barbouiller l'œil du chérubin, rompre des cordes, arroser ses fleurs et appeler son âme. Le lendemain, elle ne fit rien non plus ; le jour suivant fut comme la veille ; enfin, elle vécut dans toutes les angoisses de l'attente huit siècles de vingt-quatre heures. Le neuvième commençait son cours, lorsqu'Amica, l'ayant fait venir dans son cabinet, lui dit :

« Il a été impossible, ma chère Lénida, de rencontrer le double de votre esprit ; mais...

— C'est qu'on n'a pas bien cherché, ma bonne amie.

— Je vous demande pardon, obstinée que vous êtes. Mais, à défaut de ce double, il existe trois hommes

Digitized by Google

ayant à peu près les mêmes passions et les mêmes qualités que vous. Je vais vous les montrer tour-à-tour dans ce miroir magique. Si l'un des trois vous convient pour mari, d'un seul coup de baguette je pourrai vous transporter vers lui ou l'amener vers vous.

— Eh bien, voyons!

Digitized by Google

VI.

Le Miroir magique.

— Regardez, dit la fée en dévoilant le miroir.

— Que vois-je ? » s'écria-t-elle en reculant d'horreur.

C'était un nègre, un sauvage assis devant sa hutte, et dévorant à belles dents des lambeaux de chair humaine qu'il avait fait rôtir sur des charbons, après les avoir coupés d'un cadavre à demi dépecé qui gisait à ses pieds.

« Eh bien, Lénida ?

— Vous dites que l'âme de ce monstre ressemble à la mienne! Ah! ma bonne amie, cela ne se peut pas.

Digitized by Google

— Je vous réponds qu'il ne s'en faut pas grand'chose.

— Est-ce que je suis aussi laide que cet odieux sauvage, moi ?

— Pas tout-à-fait ; mais comme la couleur de la peau et la forme des traits ne font rien à la laideur ou à la beauté de l'âme....

— Je sais bien cela, ma bonne amie ; cependant, il me semble qu'indépendamment du cœur il faut aussi que le physique corresponde un peu plus. Si vous n'aviez pas brûlé le traité de la sympathie, vous auriez vu que c'était l'âme d'un beau jeune prince qui ressemblait à celle de la princesse Elicienne ; que c'était un charmant berger qu'adorait la bergère Idaline. Et puis, même en mettant à part l'horible figure de ce nègre effrayant, comment voulez-vous que son moral ressemble au mien ? Sait-il lire ? sait-il peindre ? sait-il la musique ? sait-il tout ce que je sais ? Peut-il penser comme moi ? sentir comme je sens ? me comprendre, enfin ?

— Non, sans doute, il ne vous comprendrait pas plus que vous ne l'entendriez. Mais vous parlez de musique et de peinture, eh bien ! quoique ce nègre ne sache pas une note et n'ait jamais vu un crayon, cela n'empêche pas qu'il n'ait au même degré que vous la faculté de la musique et celle de la peinture.

— Comment cela, ma bonne amie ?

Digitized by Google

— Rien ne m'est plus facile que de vous l'expliquer. Les hommes, ma chère enfant, ont en eux le principe de certaines passions, de telles ou telles qualités, de tels ou tels vices, comme de certaines dispositions d'esprit. Tous ces principes divers qui résident dans le sein des mortels n'agissent pas toujours. C'est alors la cause sans effet. Ce qui fait mouvoir tous ces ressorts, c'est ordinairement l'éducation qu'on reçoit et l'usage du pays où l'on se trouve; quelquefois aussi c'est le hasard qui apprend à un individu ce qu'il est capable de sentir ou de faire. Et si ce sauvage, dont l'aspect vous épouvante, eût habité, au lieu d'une contrée d'Afrique, un pays civilisé, s'il eût reçu l'éducation que je vous ai donnée, il possèderait les mêmes talens que vous. Chez lui, presque toutes ses facultés sont restées ensevelies, parce qu'aucune main ne s'est donné la peine de les déblayer en fouillant dans son cerveau. Quant à son cœur, vous vous imaginez qu'il ne renferme aucune affection douce, aucun sentiment élevé. Détrompez-vous, il possède, comme le vôtre, de l'amitié, de la bienveillance, de la pitié...

— De la pitié! dites-vous? un anthropophage, de la pitié? lui!...

— Vous le croyez bien féroce, parce que vous le voyez se nourrir de chair humaine! Il serait aussi sensible

Digitized by Google

que vous à la vue d'une mouche qui se noie, si on lui eût appris à donner une autre direction à ses sentimens. Les coutumes de sa nation lui font regarder comme tout simple de dévorer la chair de ses ennemis. Ce n'est pas cruauté, c'est habitude, c'est imitation de l'exemple de ceux qui l'entourent.

— Ah! c'est égal, tuer son semblable..., c'est horrible!

— Un soldat sur le champ de bataille est donc un monstre, selon vous?

— Non, un guerrier n'est pas un assassin : la mort qu'il donne en défendant sa vie ne peut être considérée comme un meurtre.

— Il en est de même pour ce sauvage : il tue l'ennemi qui l'attaque, et donne pour tombeau au cadavre du vaincu les entrailles du vainqueur. Me comprenez-vous, maintenant?

— Oui, je commence à voir que tout ce que vous dites est juste. Je n'avais jamais songé à tout cela; je ne m'étais pas encore dit qu'avant qu'on m'eût rien appris, j'avais en moi de quoi savoir, et qu'élevée dans un autre pays, soumise à d'autres usages, je serais tout autre que je ne suis. Oui, je conçois qu'un sauvage peut enfermer dans son âme autant de vertu que le premier sage du monde, autant de génie que celui dont l'intelligence, heureusement secondée, fait briller aux

Digitized by Google

yeux de ses semblables les plus admirables productions de l'esprit humain. Seulement, dans le sage, dans le savant, ou dans l'homme de génie, ces semences diverses ont reçu des mœurs, du hasard et de l'éducation la culture nécessaire pour les féconder; tandis que ces mêmes principes, dans l'âme du sauvage, ont été comme un diamant enfermé dans un bloc de rocher. Nul marteau n'a brisé l'enveloppe, et la pierre précieuse est restée ignorée. En vérité, je ne conçois pas comment une réflexion aussi simple ne s'était point encore offerte à ma pensée.

— Eh, mon Dieu! ma chère enfant, cette réflexion si naturelle, qui devrait être une conviction d'instinct pour toute personne douée d'un peu de raison, ne s'offre que bien rarement à ceux dont l'intelligence et les facultés ont reçu le plus de développement. — Un général qui vient de remporter une victoire ne se demande pas si le moindre de ses soldats, mis à sa place, n'eût pas fait autant que lui. L'homme de bien qui s'applaudit d'une belle action ne s'inquiète pas si le mendiant qui poursuit son oreille du cri de sa misère n'aurait pas, à l'aide des mêmes circonstances qui l'ont mis à même d'employer utilement sa vertu, fait une action plus grande et plus généreuse que celle dont son âme s'applaudit. Le savant, orgueilleux d'une découverte qu'il doit à sa science et aux combinaisons

Digitized by Google

de son esprit; le poète, fier d'un ouvrage immortel créé par sa brillante imagination, ne se disent pas, à la vue d'un ignorant, d'un rustre, d'un paysan qui conduit sa charrue : Peut-être cet homme, placé au dernier barreau de l'échelle de la civilisation, en aurait-il atteint le plus haut degré si l'art eût servi de lévier pour soulever la nature, et, parvenu là, aurait-il doté la science de la découverte la plus utile, la plus étonnante; aurait-il charmé les loisirs de la pensée des autres par une œuvre sublime, production de la sienne!

— Mais pourquoi ne se dit-on pas tout cela ?

— Pourquoi? Que sais-je? Celui qui se trouve placé au-dessus du vulgaire se plaît à caresser l'idée qu'il ne doit son élévation qu'à lui seul, qu'il s'est lui-même enfanté noble et grand; il mesure sa taille à celle des autres en comparant la hauteur de la tête, et l'orgueilleux s'applaudit de l'emporter; mais il ne s'avise pas de baisser les yeux pour regarder le piédestal qui le hausse, ni de réfléchir que ceux qui lui semblent des nains à côté de lui, échaffaudés comme il l'est, seraient peut-être des géans, et que lui, si ses pieds touchaient encore le sol, il pourrait se voir aussi dépasser de la tête en se mesurant au niveau de celles de la foule. Combien, dans cette foule, comme vous le disiez vous-même, Lénida, ne se trouve-t-il pas de diamans dans le sein d'un rocher? combien de conquérans qui n'ont jamais

Digitized by Google

touché d'épée, de savans qui n'ont point vu de livres, d'astronomes qui n'ont point aperçu de compas!.... Mais aussi, que de meurtriers sans forfait, de traîtres sans parjure, et d'athées sans apostasie!

— C'est bien vrai.... répondit Lénida avec un gros soupir; mais ce vilain nègre...

— Faut-il frapper la glace de ma baguette?

— Oui, pour le faire disparaître, mais non pour me l'amener ou me conduire à lui.

— Vous n'en voulez donc pas pour mari?

— Oh! non assurément.

— Tenez, regardez : celui-ci vous plaît-il?

— Ah! fi donc! Qu'il est laid! qu'il est dégoûtant, ce petit homme avec ses haillons! »

C'était un chiffonnier, le dos courbé sous le poids de sa hotte, tenant d'une main une petite lanterne sourde, et, de l'autre, un crochet avec lequel il fouillait dans un monceau d'ordures déposé près d'une borne.

« Quelque dégoûtant que soit l'extérieur de ce chiffonnier, poursuivit Amica, son cœur renferme plus d'une vertu qui ferait honneur à l'âme d'un prince.

— C'est possible, ma bonne amie; mais qu'il offre à qui il voudra l'hommage de ce noble cœur. Quant à moi, je ne m'en soucie pas, et si le troisième personnage n'est pas plus attrayant que les deux premiers...

Digitized by Google

— Le voici.

— Ma foi, ce n'est guère mieux! »

C'était un vieillard malade, enveloppé en entier d'épaisses fourrures; il était assis dans une bergère entourée d'oreillers, et portait d'une main sèche et tremblante une tasse de tisane à ses lèvres.

« Maintenant que vous les avez vus tous trois, lequel vous plaît le mieux?

— Tous trois me déplaisent à l'excès, et j'aime mille fois mieux rester fille toute ma vie que d'épouser un sauvage, un chiffonnier ou un septuagénaire!

— Mais, ma chère Lénida, ces trois hommes ne forment pas à eux seuls toute la classe des maris, et dans ce qui reste....

— Non, non, je ne me marierai pas. Vous alliez me parler de Phédor, n'est-ce pas? Je serais en démence si je ne concevais pas qu'il est cent fois, mille fois préférable à de pareils gens. Mais, n'importe, je ne me trouverais pas heureuse d'être sa femme. Je ne serai celle de personne, voilà tout : ce n'est pas un si grand malheur que de rester fille!

— Il y a dans le monde de beaucoup plus grandes infortunes; cependant...

— Je vous en prie, n'insistez pas; ne me parlez plus ni d'hymen ni d'époux, et puisque nous avons ramené la conversation sur Phédor....

Digitized by Google

— Nous ?... je ne vous en parlais pas.

— Mais vous alliez m'en parler, et puisqu'il est question de lui, je vous dirai, ma bonne amie, que je suis enchantée qu'il ait été obligé de partir pour un long voyage : il m'aime, et je l'aurais affligé en lui apprenant que le seul sentiment que j'éprouve pour lui est celui d'une bonne et franche amitié. Il aurait voulu de l'amour, lui, et je n'en ai pas à lui donner. En voyageant, il m'oubliera peut-être; il rencontrera peut-être aussi une femme sachant mieux le comprendre que moi. Il est possible qu'il en trouve une qui lui plaise : qu'il l'aime, qu'il l'épouse, qu'il soit heureux avec elle, et ne se souvienne de moi que comme il se rappellerait une sœur, une amie d'enfance. Puisse-t-il rencontrer auprès d'une autre ce qu'il croyait trouver auprès de moi ! puisse-t-il être heureux ! et moi, puissé-je apprendre qu'il l'est, être assurée que rien ne manque à sa félicité !... Cette nouvelle me sera bien douce; je serai heureuse de son bonheur comme je le serais de celui d'un frère... J'en serais ravie... enchantée... oui, c'est bien sûr ! »

La pauvre enfant, tout attendrie, pleurait de grosses larmes en achevant ces paroles. Mais était-ce bien des pleurs d'espérance et de joie qui coulaient de ses yeux à la pensée du bonheur de Phédor auprès d'une autre femme ?

Digitized by Google

» Vous pleurez, Lénida ? » lui demanda la fée du ton de la plus affectueuse sollicitude.

« Oui, c'est que... Mon Dieu! ma bonne amie, je ne sais pas ce que j'ai... je ne me sens pas bien.

—Vous avez la fièvre, dit Amica avec douceur, en lui touchant le poignet. Venez avec moi ; un peu de repos vous remettra, je l'espère... Ne vous retenez pas de pleurer, les larmes allégissent le cœur. »

Elle l'emmena dans sa chambre, où elle la fit déshabiller et mettre au lit. Le sommeil ne tarda pas à fermer ses paupières mouillées. Alors la fée traça autour d'elle un cercle magique, et, lui découvrant la poitrine, lui toucha le sein au bout de sa baguette. Aussitôt une flamme brillante et nuancée de plusieurs couleurs en jaillit. Amica prit dans ses mains cette flamme légère, et, l'ayant séparée exactement en deux nuance par nuance, en renferma la moitié dans le chaton d'une bague enchantée qu'elle portait au doigt. L'autre moitié, qui, après cette séparation, avait pris le même volume que la flamme entière, restée libre, voltigeait au-dessus de Lénida, toujours endormie. Amica traça en sens inverse du premier un nouveau cercle autour d'elle. En même temps, la flamme s'abaissa peu à peu, et, s'étant posée sur le sein de la jeune fille, disparut là. La fée ramena sur les belles épaules nues de sa pupille la blanche couverture

Digitized by Google

qu'elle en avait écartée, déposa sur son front candide un baiser maternel, rejoignit les rideaux de l'alcôve, et sortit de la chambre pour aller s'enfermer dans son laboratoire.

Digitized by Google

VII.

Le Mariage.

La leçon que Lénida venait de recevoir, en lui démontrant que le Ciel place souvent les plus nobles cœurs, les plus vastes intelligences, dans les corps les plus disgraciés de la nature, chez les individus les plus mal partagés des dons de la fortune, n'ébranla en rien sa fatale croyance à une sympathie complète, et ne produisit d'autre effet sur elle que celui de lui inspirer la crainte poignante que le Destin n'eût rendu la contr'épreuve de son âme habitante d'un corps semblable à celui du sauvage, du chiffonnier ou du vieillard paralytique.

Digitized by Google

La dix-septième année de Lénida allait bientôt rejoindre ses sœurs et s'envoler dans le passé. Amica, qui, dans son officieuse amitié, cherchait tous les moyens d'arracher l'imagination de sa pupille à la noire mélancolie qui s'était emparée d'elle, donna, pour célébrer son anniversaire, une fête superbe où assista toute la noblesse des environs. On présume qu'une fée doit s'entendre à donner un bal; rien ne manqua dans celui-ci pour le plaisir de tous les invités, ni même pour celui de l'héroïne, qui ne s'attendait qu'à y faire une longue séance d'ennui, et qui s'y plut de cœur et d'esprit, comme jamais encore elle ne s'était plue à aucun bal.

Le lendemain de cette fête, Amica entendit frapper d'un doigt timide trois ou quatre petits coups à la porte de son cabinet.

« Qui est là ? demanda-t-elle.

—C'est moi, ma bonne amie; vous n'êtes pas occupée?

— Non, entrez... Regardez-moi donc, enfant; comme vous êtes fraîche aujourd'hui ! Il brille sur tout votre visage un air de santé et de joie que depuis bien longtemps vous n'y laissiez plus voir. Le bal ne vous a pas fatiguée, à ce qu'il paraît ?

— Oh! non, je me sens bien mieux ce matin... Mais je ne crois pas que ce soit à la danse que je sois redevable de l'effet salutaire produit sur ma santé.

Digitized by Google

— A quoi donc alors attribuez-vous...

— Je voudrais bien vous le dire, j'en ai besoin même, et pourtant je n'ose!...Ma bonne amie, si j'étais sûre que vous ne vous fâchassiez pas contre moi!...

— Parlez! la crainte d'un reproche ne doit point faire reculer la franchise. Voyons, quel aveu avez-vous à me faire? ne le retenez pas si long-temps sur vos lèvres. Je vous écoute.

— Dites-moi, ma bonne amie, avez-vous remarqué ce beau jeune homme, ce joli blond, avec qui j'ai dansé presque toute la nuit?

— Le comte Similo?

— Ah! il s'appelle Similo!... Il n'est pas marié, n'est-ce pas?

— Non, car il cherche une femme... Mais pourquoi cette question, Lénida?

— C'est que voyez-vous... si vous voulez que je parle vrai... je crois que c'est lui...

— Lui?... et qui donc?

— Oui, lui, celui que j'attendais... Mon double moi...

— Vous l'avez enfin rencontré! Et comment avez-vous découvert aussi vite que l'âme du comte et la vôtre formaient tout juste la paire?

— Oh! ma bonne amie, c'est que le cœur apprend plus vite encore un cœur qui lui ressemble, que les yeux n'apprennent un visage aimé. D'ailleurs, nos âmes

Digitized by Google

s'étaient vues dans le ciel, il ne leur a fallu que le temps d'un éclair pour se reconnaître ici-bas. Je vous réponds que c'est lui. Et si vous voulez quelque preuve à l'appui de mes paroles, je vous dirai que ce qui m'a entièrement convaincue que l'émotion que j'ai éprouvée à la vue du jeune comte n'était point une émotion trompeuse, un faux pressentiment, c'est qu'il ne m'a pas adressé un seul mot, que je ne l'eusse d'avance dans ma pensée, tout prêt à le lui dire, comme lui avait aussi dans la sienne (je l'ai bien vu à ses réponses) toutes les questions que j'avais à lui faire. C'est une preuve, cela!

— Très-convaincante en effet; et pour en augmenter encore la force persuasive, s'il est possible toutefois qu'on puisse ajouter à votre conviction, je vous prierai de me faire lecture de cette lettre qu'un courrier vient de m'apporter à l'instant même. Elle est du comte Similo.

— De lui! Déjà! Qu'il est aimable!... C'est singulier, ma bonne amie, comme son écriture ressemble à la mienne! »

Voici l'épître amoureuse du comte, que nous lirons nous-mêmes, si vous voulez bien; car Lénida nous impatienterait à l'entendre se récrier à chaque ligne sur la beauté du style et la vérité des sentimens. La lettre est adressée à la fée.

Digitized by Google

« Noble Amica,

» Persuadé depuis long-temps que mon rang, ma » fortune et ma liberté ne contenaient pour moi que » de chétives parcelles de félicité ; convaincu que Dieu » avait mis mon bonheur dans un cœur de femme sem- » blable au mien, j'ai cherché sous divers cieux cette » moitié de mon existence égarée, cette âme sœur de » la mienne, que le destin créa pour moi. Mais jusqu'à » ce jour je n'avais pu trouver cet être que j'aimais » d'avance de tout mon amour, que j'appelais à moi de » tous mes vœux. Nulle femme encore n'avait pu me » comprendre, comme je voulais qu'elle m'entendît ; je » n'avais vu, dans aucune pensée, l'entier reflet de la » mienne, et je cherchais, triste de ma course inutile » et de mes vœux perdus.

» Hier, noble Amica, hier enfin, mon âme a reconnu » sa sœur, a retrouvé sa compagne du ciel. Oui, cet être » enchanteur déjà vu tant de fois dans mes rêves d'a- » mour, cet ange inconnu de mes yeux, s'est montré à » moi sous la plus suave, la plus ravissante forme de » femme, celle qu'a prise sur terre la belle, l'adorable, » la divine Lénida ! Oui, c'est bien elle, elle, dont le » cœur palpite des mêmes battemens qui gonflent mon » sein de jeune homme, dont la pensée renferme les » mêmes désirs, les mêmes convictions que mon ar-

Digitized by Google

» dente pensée. O mes songes d'azur! vous la caressez
» de vos ailes. O mes illusions parfumées! vous embau-
» mez aussi cette âme fraîche et pure! Ciel! de quel vague
» enchantement, de quelle idéale, extatique, ineffable
» ivresse n'ai-je pas été délicieusement transporté,
» quand sa douce voix de jeune fille a fait tomber une
» à une ses paroles sur mon cœur, comme des gouttes
» d'une rosée mystérieuse et divine! O mon ciel d'a-
» mour! de quels flots de lumière n'avez-vous pas été
» tout-à-coup inondé par la présence de cet astre bril-
» lant, dont vous attendiez la clarté pour vous dévoi-
» ler de la nuit!

» Respectable fée, vous dont les soins affectueux
» ont cultivé cette fleur charmante que les autans n'ont
» point encore battue; ne foulez pas aux pieds ma
» brûlante prière de jeune homme et d'amant! Laissez-
» vous toucher de pitié par les tourmens de l'angois-
» seuse incertitude dont je suis dévoré, en attendant
» votre noble réponse, cet arrêt de ma destinée. Ne
» me soyez point amère et rigoureuse, soyez-moi douce
» et favorable; accordez à mes vœux délirans la main
» de la belle Lénida. Si vous me la refusez pour épouse,
» à quel autre pourrez-vous la donner qui sache mieux
» la comprendre que moi, qui puisse mieux apprécier
» tout ce qu'il y a, dans cette âme, de fraîcheur et de
» suavité d'émotions! Non, Dieu, qui n'a pas créé deux

Digitized by Google

» cœurs de femmes comme le sien, n'a pas non plus
» formé deux âmes d'hommes semblables à la mienne
» Laissez-nous marcher dans la même voie, vivre de la
» même existence, être heureux du même bonheur!

» Noble Amica, ne brisez pas mon cœur par un cruel
» refus; n'éteignez pas mon large foyer d'espérances!
» ne désenchantez pas ma vie, ne décolorez pas mon
» prisme ravissant; ne m'assombrissez pas mon brillant
» horizon! Hélas! je vis des siècles par minute, ou plu-
» tôt mon existence est suspendue au-dessus d'un abîme!
» Ne me réduisez pas à chercher dans la mort le bon-
» heur perdu pour ma vie. Oh! pitié! pitié! »

« Ah! ma bonne amie! s'écria Lénida suffoquée d'admiration, l'inappréciable lettre! Quel sentiment! quel feu! Comme c'est profondément senti! comme c'est palpitant d'émotions! Est-ce que vous ne trouvez pas?

— Oui, répondit la fée, en hochant de la tête, c'est beau comme le Traité de la sympathie.

— Que je la relise encore! Comme c'est cela.... Ma bonne amie, que lui répondrez-vous à ce pauvre jeune homme?

— Ce que vous voudrez. Vous dicterez la réponse.

— Alors dites-lui.... Oh! ma bonne amie, ne pourriez-vous pas deviner ce que je veux lui dire?

— Que vous l'acceptez pour époux sur la terre, puis-

Digitized by Google

que le destin a marié autrefois vos deux âmes dans les cieux !

— Oui, c'est cela, oui ! Que vous êtes bonne de l'avoir dit vous-même ! Oh ! combien nous nous aimerons ! comme nous serons heureux !

— Je le désire.

— En doutez-vous ?

— Ma chère enfant, le bonheur a si peu de prise, que c'est une grande chance que de pouvoir l'arrêter au passage.

— Il faut espérer qu'à nous deux nous parviendrons à l'enchaîner. Maintenant que mon double moi est trouvé, avouez, ma bonne amie, que c'était dans la crainte que je ne pusse le rencontrer que vous me disiez qu'il n'existait pas, avouez-le.

— Mon Dieu, je conviendrai là-dessus de tout ce qu'il vous plaira que je convienne.

—J'étais bien sûre moi qu'il existait ! Mais ce pauvre comte, il souffre, il dépense beaucoup de sa vie à attendre votre réponse. Oh ! ne le faites pas languir ! »

Alors l'impatiente arrangea devant la fée tout ce qu'il lui fallait pour écrire, et Amica, prenant la plume, ne traça pour toute réponse à la longue épître du jeune amoureux qu'un seul mot au-dessus de la signature : « Venez ! »

« Ma bonne amie, n'oubliez pas de lui dire...

Digitized by Google

— C'est fini.

— Fini? déjà!

— Tenez, lisez vous-même.

— « Venez! » rien qu'un mot! comme c'est froid!

— Aimeriez-vous mieux que je lui écrivisse quatre pages minutées, pour lui dire seulement que nous l'attendons? Et son impatience, comment s'arrangerait-elle d'une pareille lecture? vous n'y songez donc plus?

— Au fait, ce mot dit tout... Envoyez-le donc bien vite. »

Un domestique fut sonné, et la réponse partit.

L'amour a des ailes, le comte ne se fit pas attendre.

Comme alors on n'avait pas besoin pour se marier de voir pendant plusieurs jours son nom de fiancé mis au carcan, sur une affiche de mairie, le mariage du comte et de la jeune fille ne fut retardé que le temps qu'il fallut pour les apprêts de la noce, et ce délai ne fut pas long, la complaisante fée accommodant sa diligence à l'impatience des deux amans. Il nous faudrait une plume trempée dans du phosphore, au lieu d'encre, pour décrire le ravissement, le délire, l'extase de bonheur, dont les deux sympathiques âmes furent transportées en prononçant l'irrévocable *Oui*. Aussi, feronsnous beaucoup mieux de nous taire là-dessus, que de parler pour ne rien dire, ou à peu près.

Au retour de l'autel, la fée prit en particulier les

Digitized by Google

deux époux, et leur dit que depuis long-temps elle remettait à faire un voyage de la dernière importance, qu'elle avait toujours ajourné, ne voulant pas laisser Lénida sans mentor pendant son absence. Mais qu'alors la jeune fille ayant l'appui d'un époux, elle allait profiter des premiers temps de leur mariage pour accomplir un devoir différé, que déjà ses ordres étaient donnés pour les apprêts de son voyage, et qu'elle partirait le soir même après le festin. Elle ajouta qu'elle les laissait maîtres absolus dans son palais, qu'ils y seraient libres dans toutes leurs actions, hors dans une seule, et c'était celle de sortir de ce palais avant son retour; mais que probablement il ne leur prendrait pas envie de s'en éloigner, ayant le bonheur avec eux pour leur embellir leur demeure. Elle ajouta encore que si par hasard ils avaient besoin d'elle, ils n'auraient qu'à jeter à son adresse un mot d'écrit dans le tronc d'un vieux chêne qui se trouvait à l'une des extrémités du parc; qu'elle arriverait aussitôt; mais qu'ils ne devaient employer ce moyen que dans un cas urgent, dans un extrême besoin de sa présence ou de ses secours.

Amica partit le soir même, comme elle l'avait annoncé le matin.

Ce départ de la fée jeta bien un peu de tristesse au fond de la joie de Lénida; mais ce jour-là l'amour avait la voix trop haute pour que celle de l'amitié fît beau-

Digitized by Google

coup de bruit à se plaindre. Et pourtant, Lénida aimait sa bonne amie de toute la tendresse qu'elle n'avait pu donner à la baronne. Oui, mais quand on s'unit pour la vie à l'âme de son âme, il est bien pardonnable de ne pas éprouver trop de regrets de l'absence d'une mère.

Digitized by Google

VIII.

Pendant un Mois.

Le lendemain des noces, ils se disaient tous deux :

« O ma Lénida, que la vie paraît belle au cœur quand on aime et qu'on est aimé !

— O mon Similo, qu'un amour partagé prête à l'existence de charmes tout-puissans !

— Que nous serons heureux !

— De quel bonheur ne jouirons-nous pas !

— Tous les jours se lèveront pour nous calmes et purs dans un ciel azuré, ô mon idole chérie !

— Oui, tous nos instans s'écouleront tranquilles et colorés d'amour, ô mon ange adoré !

Digitized by Google

— Vois-tu là-bas, ma bien-aimée, comme les eaux du lac sont paisibles et transparentes; une barque légère glisserait comme un cygne au cou blanc sur cette onde en repos, et nos âmes, au doux bruit de la rame frappant sur la vague docile, à l'humide soupir des flots, au frais baiser d'un souffle ami, confondraient leurs songes épars, se berceraient ensemble d'une suave et tendre rêverie!

— Oui, une promenade sur le lac! viens, mon ange, et respirons nos âmes comme le parfum des fleurs de la rive embaumée! »

Ils appelèrent leurs gens, et bientôt la barque légère glissa comme un cygne au cou blanc sur les vagues du lac.

Huit jours après, ils se disaient tous deux :

« Ne trouves-tu pas, mon ami, qu'il n'y a point de fonds aussi difficile à bien placer que le temps?

— C'est vrai, ma bonne, on ne sait comment l'employer pour qu'il rapporte quelque chose au cœur. C'est presque toujours en pure perte qu'on le dépense. Cependant il faut chercher un moyen de le placer plus sûrement que nous n'avons fait jusqu'ici.

— Si nous partagions la journée en divers travaux, si tantôt nous nous occupions à peindre, tantôt à faire de la musique, ou à lire, à étudier, cela ôterait un peu de sa monotonie au temps dont nous ne savons que

Digitized by Google

faire. La causerie, c'est bien; mais on ne peut pas toujours causer, surtout quand l'un ne dit jamais que ce que l'autre pense; car, avant que tu parles, mon ami, je sais déjà tout ce que tu vas dire. Et, vois-tu, la conversation n'est pas long-temps soutenable quand on ne fait que se servir d'écho: ayant toujours le même avis, nous ne nous apprenons rien ni l'un ni l'autre; et comme l'esprit humain veut toujours savoir, je crois qu'une discussion, une dispute même, doit être préférable à ce tranquille échange de pensées semblables. C'est vraiment, vois-tu, mon ami, le troc de deux pièces de monnaie de la même valeur et frappées au même coin.

— Tu as grandement raison, Lénida, et quand tu as ouvert la bouche, j'avais sur les lèvres, pour te l'adresser, la même proposition que tu viens de me faire, et dans l'esprit la même réflexion qui est passée dans le tien.

— Allons dans l'atelier, prenons chacun une toile neuve de la même grandeur, et chargeons-la de couleurs comme nous l'entendrons, mais sans nous communiquer le sujet qu'il nous prendra fantaisie de représenter.

— Oui, allons. »

Ils se rendirent dans l'atelier, choisirent leur toile, se placèrent à leur chevalet, et commencèrent ensemble à donner le premier coup de pinceau, après être con-

Digitized by Google

venus que l'un ne viendrait pas regarder l'ouvrage de l'autre, à moins que l'autre ne l'appelât pour le lui montrer, et que tous deux garderaient un profond silence, afin de ne pas se troubler dans leurs méditations.

Il y avait trois grandes heures qu'ils travaillaient sans mot dire, à l'exception de quelques exclamations *à parte*, lorsqu'ils se levèrent en même temps, chacun disant à l'autre de venir voir ce qu'il faisait.

« C'est étrange! s'écrièrent-ils en regardant leur ouvrage, c'est entièrement pareil à ce que je viens de faire! »

En effet, les deux sujets massés n'en faisaient qu'un: même invention, même disposition, aussi ressemblans que deux exemplaires de la même gravure.

« Je voulais te prier, ma bonne, de me donner un conseil sur la manière d'éclairer cette figure?

— J'allais te demander la même chose, mon ami; quel côté penses-tu qu'il faille laisser dans l'ombre?

— Je ne le sais pas mieux que toi, voyons, réfléchis.

— Réfléchis toi-même; est-ce que tu ne peux pas me donner un avis?

— Mais toi, ne peux-tu me conseiller?

— Comment, mon ami, tu n'en sais pas assez pour...

— Mon Dieu! ma bonne, tu n'en sais pas plus que moi là-dessus.

—C'est vrai, il nous faudrait un tiers pour le consulter.

Digitized by Google

— Dis-moi, la feras-tu blonde cette tête ?

— Non, brune, avec des cheveux noirs ; et toi ?

— Brune aussi, avec des cheveux de jais.

— Tiens, puisque nous parlons de cheveux, il me semble, Similo, que si tu les avais noirs, ou du moins châtain foncé, tu aurais l'air plus noble.

— Il me semble aussi, Lénida, que si tu avais de longues tresses d'ébène au lieu de tes boucles dorées, tu aurais la physionomie plus animée, plus spirituelle encore.

— C'est une idée ; peut-être des cheveux noirs ne seraient pas en harmonie avec la forme de mes traits. D'ailleurs, j'ai toujours entendu vanter la nuance de ma chevelure, et je la trouve bien comme elle est.

— Moi aussi, ma chère amie, j'ai entendu dire à beaucoup de femmes que j'avais une chevelure charmante ; ainsi, point de reproches. »

Quinze jours après le mariage, il se passa ceci :

Lénida était seule dans son cabinet, Similo était renfermé dans le sien : la jeune femme écrivit un billet, le ploya, le cacha dans son sein, et sortit furtivement. Elle se dirigea vers l'extrémité du parc, où se trouvait ce vieux chêne au tronc creusé par le temps, et dans lequel la fée avait dit aux deux époux de déposer les lettres à son adresse, s'ils avaient besoin de sa présence. Ce chêne était entouré d'un cercle de jeunes

Digitized by Google

arbres, et l'on ne pouvait voir en arrivant d'un côté ce qui se trouvait de l'autre. Lénida s'avançait à pas légers et craintifs, prêtant l'oreille, et retenant sa respiration agitée. Arrivée près de l'arbre désigné, elle ôta de son sein le billet qu'elle venait y cacher, et avançant la main, elle allait le jeter dans le tronc, lorsqu'elle recula tout-à-coup en poussant un cri de surprise et presque d'effroi :

« Similo !

— Lénida ! »

Le jeune comte était venu du côté opposé au chemin qu'avait suivi sa femme ; il avançait également la main pour jeter aussi, lui, dans le creux du chêne une lettre à l'adresse de la fée, lorsque tous deux restèrent stupéfaits de cette rencontre inattendue. Chacun, par un mouvement convulsif, retint et froissa son billet ; leurs yeux se baissèrent, et leur front se couvrit de rougeur.

« Pourquoi vous rencontré-je ici, Lénida ?

— Mais vous-même, Similo, pourquoi vous y trouvé-je ?

— Que veut dire cette lettre que vous cachez dans votre main ?

— Que signifie ce billet qu'emprisonnent vos doigts ?

— Ai-je des comptes à vous rendre ? un mari n'est-il pas libre de ses actions ?

— Une femme n'a-t-elle pas sa part de liberté ?

Digitized by Google

— Oui, mais vous auriez dû me montrer cette lettre avant de l'apporter ici.

— M'avez-vous communiqué le contenu de votre billet ?

— Que pouvez-vous écrire à la fée ?

— Que pouvez-vous lui dire ?

— Tenez !

— Tenez ! »

Et tous deux, soit honte, soit humeur, échangèrent leurs épîtres.

Les deux lettres, en phrases différentes, signifiaient la même chose. Toutes deux disaient : « Venez, nous » nous ennuyons à la mort ; nous avons besoin de votre » présence pour ramener la joie auprès de nous ; venez, » nous ne pouvons plus y tenir. »

— Ah ! vous vous ennuyez avec moi, Lénida ?

— Similo, vous vous déplaisez donc ici ?

— C'est votre faute, c'est vous qui me rendez la vie monotone.

— Hélas ! c'est vous aussi qui me faites l'existence insipide.

— Une femme qui ne sait me dire que ce que j'ai déjà prononcé !

— Un mari qui ne fait que me renvoyer mes paroles !

— Et puis ne pouvoir sortir d'ici ! C'est un séjour

Digitized by Google

charmant, j'en conviens ; mais il n'y a pas de différence entre le plus sombre cachot et le plus brillant palais dont la porte est fermée.

— Et moi, je sens que j'ai besoin de la présence de celle qui m'a tenu lieu de mère. L'amour ne suffit pas à toute la vie ; l'amitié emploie une large part de l'existence morale. Et si je ne vous ai pas parlé de cette bonne, de cette excellente Amica, c'est par égard pour vous, c'est parce que je craignais que vous ne pensassiez que je voulusse vous dérober quelques-uns des sentimens qui vous sont dus.

— Et moi aussi, Lénida, c'est par égard pour vous que je ne vous ai point parlé de mes amis absens. Mais je ne les ai point oubliés pour cela ; je sens comme vous que l'amitié a des droits que l'amour est contraint de reconnaître, et j'ai besoin de retrouver mes amis comme vous de revoir Amica.

Hélas ! répliqua tristement la jeune femme, nous qui pensions qu'avec de l'amour seul on avait de quoi remplir son cœur ! Qu'il a de place pour d'autres affections !

— Oui, l'amour ne remplit qu'une portion de l'âme. Combien il reste de pensées et d'émotions à donner à d'autres sentimens ! Insensé qui ne sait élever qu'un autel dans son cœur, celui de l'amour ! quand son idole est renversée, que peut-il faire de l'encens de son âme ! »

Digitized by Google

Leurs mains tenaient encore la supplique adressée à la fée; tous deux hésitaient à jeter dans l'arbre cet aveu de leur ennui mutuel. Ils se consultèrent et finirent par être d'avis de déchirer leurs billets, réfléchissant qu'il leur serait honteux d'avouer qu'ils n'avaient eu dans leur cœur que quinze jours d'amour, après avoir fait céder à la cause de cette passion l'intérêt de toutes les autres.

Une neige de papier tomba donc sur l'herbe, au pied du vieux chêne, et les deux époux, ennuyés, rentrèrent chez eux, chacun dans son appartement.

Voulez-vous savoir ce qui arriva un mois après le mariage?

La jeune femme était assise, la tête appuyée sur une main, le front pâle, les joues livides, les yeux mornes et fixes, et le regard incliné vers la terre; Similo était devant elle, pâle aussi, et l'œil tristement abaissé.

« Oui, dit enfin Lénida, avec un long et douloureux soupir, oui, la vie n'a plus de fleurs, plus de parfums pour nous!

— L'existence n'est plus à nos lèvres qu'un breuvage amer; nous avons perdu toutes les illusions qui pouvaient, de leur miel, en adoucir l'âcre saveur! Le temps les a toutes emportées sur son aile rapide, et la vie doit s'en aller quand la dernière illusion s'en va.

— Arrachons-la de notre sein, cette existence défleu-

Digitized by Google

rie, comme on fait d'une plante effeuillée dont la tige ne doit plus verdir, et qui n'est plus qu'un bois inutile, chargeant la terre de sa triste parure, de son deuil infécond.

— Qu'importe que nous renversions la coupe encore presque remplie, que nous nous asseyons aux premiers pas du chemin ? A quoi bon aller plus loin dans une voie aride, sous un ciel orageux ? que nous resterait-il pour nous embellir le trajet? Nous n'avons plus l'amour pour marcher avec nous et charmer le voyage !... Car, enfin, nous ne nous aimons plus !

— Non ! ce sentiment a passé dans notre cœur comme un rapide incendie ; il a tout consumé ce qu'il a rencontré d'affections. Non, nous ne nous aimons plus, et ce n'est pas seulement un effet détruit, c'est la cause elle-même anéantie. Mon Dieu, devions-nous donc aussi vite épuiser notre somme d'amour !

— Il faut mourir, il faut quitter une terre où ne peuvent éclore les germes du bonheur, où tout se flétrit et se décolore, où tout n'est que déception, que mensonge, qu'une raillerie continuelle du sort.

— Oui, allons chercher aux cieux ce que nous n'avons pu rencontrer ici-bas ; allons-y retrouver nos illusions perdues : peut-être nos âmes, rafraîchies d'un souffle céleste, pourront-elles encore se parfumer d'amour.

Digitized by Google

— Le bonheur, s'il est vrai qu'il existe, si ce mot n'est pas un vain son, une parole vide de sens, ne peut prendre racine sur la terre; c'est un fruit divin qui ne peut mûrir que dans les cieux, sa patrie éternelle.

— Eh bien! pourquoi tenir encore nos ailes ployées? pourquoi rester où l'air manque à notre âme? Allons, partons ensemble, comme deux hirondelles qui reviennent à leur berceau de fleurs!

— Oui, retournons tous deux au ciel, puisqu'il n'est plus sur la terre de liens pour nos cœurs. »

Ils se levèrent et s'approchèrent d'une table où étaient déposées deux coupes d'or remplies d'un breuvage empoisonné.

« Avant de boire la mort et l'oubli d'ici-bas, Similo, échangeons entre nous l'excuse de nos fautes. Mon ami, pardonne-moi de ne t'avoir fait que malheureux, après t'avoir promis un éternel bonheur.

— Et toi, Lénida, pardonne-moi de t'avoir appauvrie d'amour. »

Le comte et sa femme se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et répandirent de silencieuses larmes. Mais bientôt leurs yeux furent secs, et leurs regards tranquilles se portèrent sur la pendule, dont l'aiguille allait bientôt passer sur la même heure à laquelle, il y avait un mois de cela, ils avaient, au pied de l'autel, juré de bouche et de cœur de s'adorer toujours.

Digitized by Google

« Il n'y a pourtant qu'un mois, Similo, que nous croyions, avec la foi la plus sincère, à la possibilité d'une félicité inépuisable, rien qu'un mois, et déjà la source en est tarie !

—Pour jamais ! Comme le temps va vite à moissonner les plus chères émotions ! que ferions-nous maintenant dans la vie ?

— Rien ! »

L'aiguille marchait toujours, le marteau sonore allait frapper l'heure suprême. Ils prirent tous deux le vase empoisonné; mais, avant de le porter à leurs lèvres, ils se regardèrent, et, par un mouvement spontané, ils échangèrent leurs coupes en se disant :

« Je t'ai ôté le bonheur, il est juste que je te le rende en te donnant la mort.

— Adieu, triste séjour, adieu !

— Adieu, pâle existence, adieu ! »

Et, d'une main ferme, ils approchèrent la mort de leurs lèvres ouvertes.

Mais à l'instant même avant que la bouche de la jeune femme eût goûté au funeste breuvage, un son métallique et pur se fit entendre, et la coupe, violemment heurtée, s'échappa de ses mains.

Etait-ce le bruit de l'heure que sonnait la pendule ? Non, c'était celui du choc de la baguette de la fée contre la coupe fatale, qui, toute pleine encore, se renversa aux pieds de Lénida.

Digitized by Google

IX.

Le Mot de l'Enigme.

« Ma bonne amie! ô ciel! où me cacher!

— Malheureuse! qu'alliez-vous faire!

— Mourir, car la vie m'est odieuse... Mourir! comme Similo... Ah! laissez-moi m'en aller avec lui!.. il m'attend!.. voyez-vous! »

En effet, le pauvre comte était tout prêt à s'en aller. L'infortuné, après avoir vidé sa coupe, était tombé sur un sopha, et là expirait sans secousse, dans une silencieuse et tranquille agonie.

« Similo, continua sa femme en courant à lui, ne

Digitized by Google

t'en va pas sans moi! Nous devons partir ensemble, tu le sais : nous l'avons promis... Attends-moi!

— Lénida! » dit la fée.

Mais Lénida n'entendait point. Agenouillée auprès du moribond, elle appuyait contre son sein sa tête défaillante; elle pressait, pour les réchauffer dans ses mains brûlantes de fièvre, les froides mains du malheureux. Puis, tout-à-coup, elle se lève, se retourne, et, se précipitant aux pieds d'Amica :

« Au nom de votre puissance, au nom de l'amitié que vous eûtes pour moi, ma bonne amie, préservez-moi d'un crime; secourez Similo! Eloignez de lui la mort qui vient le prendre... Empêchez-moi d'être son assassin. Oh! par pitié! sauvez mon époux!

— Hélas! répondit Amica, je n'ai point de droits sur la mort; je ne puis la contraindre à me rendre la proie qu'elle emporte.

— Mais il vit encore, il vit!.. Sentez-vous son cœur palpiter... Similo, tu m'entends, n'est-ce pas? continua-t-elle avec égarement. Tu m'entends, tu vas me répondre. Oh! de grâce! une parole! une seule! dût-elle être pour me maudire! Dis-moi que tu me hais, mais parle, au nom du Ciel!... Tu ne me réponds pas... Mon Dieu!.. Ecoute, Similo, promets-moi de vivre et je mourrai, moi!... je mourrai pour te rendre libre et te redonner le bonheur avec la liberté; ou bien si, pour mieux me

Digitized by Google

punir, tu me condamnes à subir l'existence, j'obéirai ; je serai ton esclave, je vivrai courbée par ma honte sous ta haine et sous ton mépris. Quelque pesant que soit ton joug, je le porterai sans me plaindre, je me résignerai à mon avilissement. Mais réponds-moi ! dis-moi que tu vivras, Similo ! Ciel ! il se tait encore... Ma bonne amie, secourez-le donc... Vous ne voyez donc pas qu'il n'a plus qu'un instant !... »

Amica ayant laissé aller le bras du comte, dont elle interrogeait les faibles pulsations, le malheureux fit un mouvement convulsif, se souleva et retomba en poussant un profond soupir : c'était le dernier. A peine se fut-il exhalé, qu'une flamme légère et nuancée vint se poser sur les lèvres bleues du cadavre, et s'en échappa aussitôt.

« Grand Dieu ! s'écria Lénida épouvantée, en fuyant à l'autre bout de la chambre. Ma bonne amie ! voyez-vous cette flamme qui me poursuit ? c'est le feu du ciel ! c'est la mort ! Ah ! sauvez-vous ! que ce feu vengeur ne consume que moi ! Sauvez-vous, vous devez vivre, et moi je dois mourir ! ajouta-t-elle en se cachant la tête.

— Calmez-vous, enfant ! rouvrez les yeux, regardez.

— Ah ! je ne la vois plus, cette flamme terrible. Vous l'avez éteinte. Oh ! merci, merci.

—Non, répondit la fée, le souffle de Dieu même n'é-

Digitized by Google

teindrait point une flamme semblable. Elle est passée dans votre sein.

— Dans mon sein, dites-vous ! c'en est donc fait, et je vais expirer dans d'horribles tortures ! Oh ! déjà quel feu dévorant circule dans mes veines ! quelle souffrance atroce !

— Oui, dans votre imagination, mais seulement là. Calmez-vous, vous ne mourrez point, vous n'êtes pas...

— Quoi ! interrompit la jeune femme d'un air égaré, il se pourrait.... »

Mais Amica, par l'effet de son pouvoir, lui imposant le silence et l'immobilité, poursuivit ainsi :

— Ecoutez-moi, Lénida. N'ayant plus qu'un moyen de vous guérir d'une manie dangereuse, de votre funeste croyance à la sympathie complète de deux âmes créées l'une pour l'autre, j'obtins du destin la permission de séparer la vôtre exactement en deux, en conservant à chacune de ces parts égales la force de l'âme entière. Je l'ôtai donc de votre corps, tandis que vous dormiez d'un magique sommeil. J'en enfermai la moitié dans le chaton de cette bague ; l'autre moitié rentra dans votre sein, dont elle était sortie. Je formai une statue d'argile représentant un jeune homme ayant l'âge, la taille et le visage que vous désiriez trouver dans votre époux. Quand la statue fut achevée, j'ouvris ma bague ; la flamme que j'y avais renfermée, devenue

Digitized by Google

libre, alla se placer sur la bouche immobile de ce froid simulacre d'un être humain, sépara les lèvres et pénétra jusqu'à l'endroit du cœur. Cette flamme, c'était la vie intellectuelle, c'était l'âme. Mais cette existence n'était que prêtée pour un temps, et lorsque le fatal breuvage a coulé dans les veines du comte, l'époque expirait ou il devait vous rendre la moitié de votre âme, qui vient de se réunir à l'autre moitié. Mais cet être fictif que je vous avais donné pour époux n'était rien par lui-même, n'avait pas plus d'existence à lui que la glace qui vous rend votre image n'a de couleurs et de formes à elle. C'était tout simplement un miroir moral où se réfléchit vôtre âme; c'était vous qui pensiez d'abord, et lui qui vous renvoyait votre pensée, comme l'écho qui renvoie les sons qu'on lui jette.

— Serait-il possible! dit la jeune fille en revenant à elle; ma bonne amie, ne me trompez-vous pas? Quoi! Similo n'aurait été....

— Qu'une terre insensible, une froide statue; regardez. »

Alors, le cadavre de Similo, s'éclipsant par degrés, comme une vision du sommeil, ne fut bientôt plus qu'un petit monceau de poussière argileuse qui se dissipa dans l'air en nuage léger.

« Ah! continua Lénida, soulagée de la peur d'un crime, grâce à vous, je ne suis pas coupable, car je

Digitized by Google

n'ai pu donner la mort à qui n'avait point la vie. Ma bonne amie, la leçon a été terrible, mais qu'elle sera féconde!

—Croyez-vous encore que le bonheur ne peut exister que dans la sympathie?

— Non! ce que je crois, c'est qu'il est impossible de rencontrer deux êtres entièrement sympathiques, et que, si par hasard pourtant la puissance créatrice, par une exception à l'ordre de sa diversité sublime, formait deux esprits tout semblables, elle se garderait bien de les destiner l'un à l'autre. Car le sentiment qui chez eux parlerait le plus haut serait celui d'une haine mutuelle, d'un réciproque ennui.

— Vous avez vu par vous-même ce qui résulterait d'une telle union : ne possédant qu'une pensée à deux, si l'un des époux s'égarait, l'autre le suivrait nécessairement dans la voie de l'erreur; éprouvant à la fois le même désir, lequel pourrait céder à l'autre l'objet souhaité? si quelque danger menaçait l'un, l'autre pourrait-il le secourir quand il tremblerait aussi de la même frayeur? Quel secours, soit physique, soit moral, pourrait-on se prêter? quels conseils se donner? En marchant au juste du même pas dans la route de la vie, ni l'un ni l'autre ne pourrait se faciliter le passage, tous deux se heurteraient ensemble à chaque pierre du chemin.

Digitized by Google

— Que vous avez bien raison, ma bonne amie! Comment ai-je pu être assez en démence pour croire à la possibilité du bonheur d'une pareille union?

— Vous n'êtes pas la seule personne qui se soit bercée d'une telle chimère. Il y a bien des gens qui voudraient aussi rencontrer leur reflet de cœur, et ce désir insensé ne vient chez eux que d'un excès d'amour-propre.

— Comment ?

— Oui, dans l'examen qu'on fait de soi-même, on se croit si avantageusement partagé des dons de la nature, qu'on se paie un tribut d'admiration et de préférence sur le reste du monde. On ne trouve que soi d'assez digne d'amour, et, pour l'aimer alors, on cherche son semblable, s'imaginant que l'ayant trouvé tout ce qu'on ferait serait bien; car on ne s'avoue pas capable de rien faire de mal.

— C'est encore vrai ce que vous dites-là, ma bonne amie. J'y réfléchis maintenant, mon choix était fait par ma vanité. Ce qui me le prouve, c'est que j'ai souvent fait des reproches à Similo sans m'apercevoir que je commettais les mêmes fautes. Je voyais ses torts et je ne regardais pas aux miens, j'en avais pourtant comme lui ! Et l'accuser, c'était me facher contre l'écho et gronder un miroir.

— Quel chemin alliez-vous prendre pour échapper à

Digitized by Google

votre ennui ? la mort. N'ayant plus d'amour, vous croyiez qu'il fallait mourir, et vous ne songiez pas à moi, à ma douleur, à mes regrets. Vous ne pensiez pas qu'il est du devoir de l'homme d'essayer son courage à lutter contre le malheur ; que le Ciel ordonne la résignation aux peines qu'il envoie ; qu'on n'est pas maître de sa vie, et que se l'ôter est un crime comme de l'arracher à un autre.

— Hélas ! je ne pensais pas que le meurtre de soi-même fût un assassinat ; je voulais mourir, parce que je n'avais plus d'illusions pour m'enchanter la vie.

— Parce que vous n'étiez plus amoureuse. Le bonheur n'est-il donc possible qu'à l'amour ? Pour être heureux encore lorsqu'on a perdu ce sentiment, ne reste-t-il pas (doux charmes de la vie) l'amitié, la bienfaisance, la pitié, la vertu, enfin ? Croyez-vous qu'il n'existe pas de vieillard qui se trouve heureux, et qui le soit ?

— Oh si ! J'étais bien aveugle et bien coupable ! Mais, dites-moi, ma bonne amie, si l'on se hait quand on se ressemble, pour s'aimer il faut donc être l'opposé l'un de l'autre ?

— Pas en tout, mais en beaucoup de choses. Entre une parfaite ressemblance et une opposition complète, il est un milieu qu'il faut choisir. Sans doute l'être

Digitized by Google

vertueux ne doit point s'unir au scélérat, ni un esprit doucement policé à un esprit encore brut. D'abord, il faut qu'il y ait sympathie d'estime et d'amour, rapports d'âge et de condition. Je n'entends pas par là qu'il faille toujours un rapprochement de naissance, de rang et de fortune, non ; mais, par ses qualités, son éducation et sa manière d'être, il est à propos de se trouver à peu près au même plan dans la carrière du monde : voilà, dans le mariage, les points de conformité nécessaires pour maintenir un juste équilibre entre les deux époux. Mais, de même que les blonds plaisent aux bruns, et les grands aux petits, à l'emporté il faut un caractère paisible, dont la patience déroute la colère ; au mélancolique, il faut un esprit gai pour chasser sa tristesse; au babillard quelqu'un qui l'écoute en silence; à l'étourdi, un être raisonnable, calme, dont la prudence empêche ou répare les torts que peut commettre sa folie. Pour être heureux, enfin, il faut se comprendre, et ce n'est pas dire que les deux époux ne doivent penser qu'ensemble. Comprendre quelqu'un, ma chère amie, c'est l'apprécier à sa valeur; c'est deviner, sans l'éprouver soi-même, ce qui se passe dans le cœur de l'être aimé ; c'est aller au-devant de ses désirs ; c'est l'aider de sa protection ou s'abriter sous son appui ; c'est pouvoir lui servir de guide ou le suivre soi-même, recevoir ses conseils ou lui donner les siens, l'éclairer

Digitized by Google

de sa raison ou s'instruire de la sienne. Voilà ce qui s'appelle se comprendre, quoiqu'on ait dans son cœur et dans son esprit une case à part que l'on garde pour soi. Voilà comment Phédor vous eût comprise et comment vous l'eussiez entendu.

—Phédor! répliqua vivement la jeune fille, et qu'est-il devenu?

— Que doit vous importer? vous ne prenez pas assez d'intérêt à son sort....

— Oh! je vous en prie, ma bonne amie, dites-moi...

—Eh bien, Phédor est revenu de son voyage, et, comme il vous aime toujours....

— Il m'aime!

— Ignorant votre singulier mariage, il a remis à mon amitié la cause de son amour; il m'a prié de sonder votre cœur... Mais vous ne l'aimez plus?

— Et si je l'aimais encore!... dit-elle en cachant sa rougeur sur le sein de la fée. »

Quelques jours après Lénida et Phédor s'inclinaient sous la bénédiction nuptiale. Nous pouvons affirmer que la veuve de Similo, devenue l'épouse du beau chasseur, ne reprit pas l'envie de mourir, et que les deux époux vécurent ensemble tout simplement heureux d'un tranquille bonheur, quoique le destin n'eût pas fait mettre leurs âmes dans deux fioles semblables.

ELISA MERCOEUR.

Digitized by Google

UN AMOUR DU MIDI

ET

UN AMOUR DU NORD.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN AMOUR DU MIDI

ET

UN AMOUR DU NORD.

Situé sur la pente d'une montagne, le vieux château de Seusenbourg domine une vallée étroite et silencieuse. D'impénétrables bois, le sourd et perpétuel roulement des eaux qui l'environnent, communiquent à cette espèce de ruine du moyen âge un grave aspect de mélancolie. Le château de Seusenbourg, depuis longtemps, n'avait pas d'autres habitans que les oiseaux nocturnes qui s'abattaient jusque dans ses salles ouvertes à tous les vents du ciel, et les animaux de la forêt qui s'abritaient dans ses galeries profondes et souterraines.

Digitized by Google

Toutefois, l'imagination le peuplait d'étranges souvenirs, et l'on ne passait pas sans une sorte de frémissement devant ses tourelles démantelées.

Un soir que le docteur Fischer, chirurgien habile et distingué de la ville de ***, faisait ses préparatifs pour se livrer au sommeil, on frappa trois légers coups à la porte de sa maison.

Le docteur jeta les yeux sur sa pendule : elle marquait près de minuit. Il hésita un instant pour savoir s'il enverrait ouvrir ou non. Hélène, sa fille bien-aimée, qui venait de souhaiter le bonsoir à l'orfèvre Palmer, son fiancé, dont la main avait doucement pressé la sienne avant le départ obligé, pria son père de ne point l'envoyer ouvrir la porte à une heure aussi avancée. Elle avait peur, disait-elle, et son bon père avait besoin de repos. On redoubla au marteau de la porte et avec un bruit un peu plus élevé, quoique fort ménagé encore. Le docteur réfléchit, et, songeant aux devoirs de son état et aux circonstances graves qui pouvaient implorer le secours de son art, il se dirigea lui-même vers sa porte et l'ouvrit.

« On demande M. le docteur Fischer pour un malade qui est au château de Seusenbourg, » dit une voix qui, à ses inflexions d'obéissance, semblait être celle d'un domestique.

— Au château de Seusenbourg! répondit le docteur

Digitized by Google

avec surprise; mais il est depuis longues années aussi peu habité qu'il n'est habitable.

— M. le docteur me pardonnera, répliqua la voix; mais le château de Seusenbourg est habité depuis que mon maître, le comte Alberti, son nouveau propriétaire, est venu tout exprès de Rome pour le visiter.

— C'est un Italien que votre maître, si j'en juge à son nom et à la ville que vous citez? demanda le docteur.

— Un Italien fort riche, et qui m'a pris à Vienne pour son service, répartit le domestique. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour le moment, monsieur le docteur, continua-t-il; venez; le temps presse, et une voiture nous attend à quelques pas d'ici. »

Hélène affubla son père d'un manteau épais et d'un bonnet de fourrure; le docteur sortit, et, montant dans la voiture, il ne dit que ces mots : « A la garde de Dieu! »

La route parut longue à Fischer; enfin, la voiture s'arrêta. Un nouveau domestique se présenta sur le seuil de la porte étroite qui s'ouvrait auprès d'un escalier tournant. A la clarté du flambeau qu'on portait devant lui, Fischer reconnut en effet le château de Seusenbourg.

Le docteur allait adresser la parole au domestique qui le recevait, lorsqu'un bruit, semblable à la chute précipitée d'un homme sur le sol, se fit entendre à

Digitized by Google

quelque distance de là et fut accompagné d'un long gémissement.

Fischer en parut épouvanté et voulut reculer ; mais, les valets du château poussant la porte derrière lui avec violence, il se vit enfermé dans l'intérieur, et il n'entendit plus qu'un soupir lent et triste qui semblait venir du dehors.

Il n'y avait plus à rebrousser chemin ; il s'efforça de prendre son parti en homme qui sait se placer au-dessus du danger, et il suivit un des domestiques, qui le précédait en marchant sur la pointe du pied. Après avoir un moment écouté à deux pas d'une porte ornée de sculptures gothiques, ce domestique la heurta doucement ; elle s'entr'ouvrit, et le docteur fut de nouveau poussé par cette autre porte, qui fut encore refermée sur lui.

Ses regards parcoururent rapidement les objets qui s'offraient à lui. Il se vit dans une petite chambre tendue de noir : deux cierges éclairaient un autel devant lequel allait et venait un homme en habit de prêtre. Il eut le temps d'observer cet étrange personnage avant d'en être interpellé. Il était de petite taille, portait sur la tête un bonnet de velours noir, et son œil, qui brillait sous un sourcil épais, semblait observer Fischer à la dérobée. Ses mouvemens étaient agités, et il paraissait irrésolu sur la manière dont il entrerait en rapports avec le chirurgien.

Digitized by Google

Enfin, il s'arrêta devant ce dernier et lui dit d'un ton dur :

« Vous êtes le chirurgien qui s'est rendu ici par notre ordre ?

—Je suis chirurgien en effet, répondit Fischer; mais je n'obéis qu'aux ordres de ceux qui ont droit de m'en donner. On m'a prié de venir ici pour secourir un malade ; j'y ai consenti, parce que c'était mon devoir de le faire. Maintenant, ne tardons pas davantage et conduisez-moi auprès de lui.

— Oh! oh! vous êtes bien pressé, répondit l'inconnu avec un sourire sardonique. Vous aurait-on déjà annoncé la grande récompense qui vous est destinée, et croyez-vous n'avoir qu'à appliquer un emplâtre ou des ventouses, pour mettre tant d'or en poche ? Votre tâche ne sera pas si aisée, et il faut nous entendre là-dessus. »

Fischer jeta sur son interlocuteur un regard de surprise. Il lui eût rappelé un peu vivement les égards qu'il lui devait, si l'état qu'annonçait son habit et, il faut le dire aussi, la terreur qui l'assiégeait à son insu, n'eussent été pour lui un motif de modérer sa réponse : il se contenta de lui dire :

« Je ne vous comprends pas, monsieur : vous me parlez de service et de récompense, et je ne sais pas davantage ce que vous attendez de moi que vous ne savez ce que j'accepterai de vous. Vous vous trompez à

Digitized by Google

mon égard, et je me trompe aussi peut-être en vous prenant pour un ministre de notre religion, car vos paroles semblent démentir vos habits. Quant à moi, j'exerce mon état dans le but de soulager mes semblables et non par amour du gain.

— Vous êtes donc un homme rare! reprit le prêtre avec le même ton d'ironie. Mais allons au fait. Vous êtes appelé ici pour une affaire importante. On vous a donné la préférence sur beaucoup d'autres. Mais ce n'est pas tant d'habileté que de discrétion que vous devez faire preuve ici. Tout ce que vous ferez, verrez et entendrez, ajouta-t-il en baissant la voix, devra rester éternellement sous le sceau du secret. C'est pourquoi, avant de vous accorder entièrement notre confiance, je viens, en ma qualité de prêtre consacré, réclamer de vous le serment solennel de ne jamais rien révéler de ce que vous allez apprendre. »

Il se tut, s'approcha de l'autel, et prit un crucifix comme pour s'apprêter à recevoir le serment de Fischer.

« Vous n'obtiendrez pas de moi, répondit celui-ci, la promesse de taire un secret que je ne connais pas encore, et que ces étranges préliminaires me donnent peu l'envie de connaître. Je m'étonne qu'en votre qualité de prêtre vous me proposiez un pareil serment. Si je consentais d'ailleurs avec une telle légèreté à prendre cet engagement solennel, qui vous répondrait que

Digitized by Google

je ne susse pas m'en dégager au besoin par un compromis avec ma conscience? Ma réputation de discrétion doit vous être connue; si cette garantie ne suffit pas, laissez-moi retourner au logis et adressez-vous à un autre.

— Quelle diable de raideur allemande! » murmura le prêtre en italien.

Puis il reprit, en s'adressant au même :

« Nous avons déjà été trop loin avec vous pour pouvoir reculer. Attendez-moi un instant ici, je vais être à vous. »

Il disparut alors par une porte dans la tapisserie, que le docteur n'avait pas encore remarquée.

Rentré au bout de quelques momens, le prêtre trouva Fischer lisant si attentivement un livre de prières, qu'il avait coutume de porter avec lui, que son retour ne parut pas le frapper. Il s'arrêta devant lui et le considéra quelques minutes en silence. Lorsque Fischer leva les yeux sur lui et ferma son livre, un sourire douteux reparut sur la physionomie du prêtre; et, sortant de sa rêverie, il demanda au chirurgien s'il voulait le suivre dans la pièce voisine; il ajouta qu'on se confierait dans sa discrétion, sans exiger de lui le serment réclamé auparavant.

Fischer fit un signe d'assentiment, et s'avança vers la porte entrebâillée. Lorsqu'elle se fut refermée après

Digitized by Google

lui, il se trouva dans une pièce spacieuse, à laquelle aboutissait un passage voûté.

Tout, dans cet appartement, annonçait l'opulence et une récente restauration, qui contrastait singulièrement avec les autres parties du château. Des peintures richement encadrées couvraient de fraîches et riches tentures. Les siéges en velours étaient ornés de broderies d'or, et un lustre de cristal éblouissant éclairait la salle. Ce qui attira surtout l'attention du docteur, ce fut un portrait de femme. Un habile pinceau y avait placé, sur le plus beau visage, une expression de langueur touchante. La vie semblait respirer dans ses traits pâles et dans ses grands yeux noirs.

Au bout d'un moment, Fischer vit se soulever les plis d'un rideau sombre, placé dans le fond de la chambre; puis il vit s'avancer vers lui un homme de haute stature. Il paraissait avoir quarante à cinquante ans. Ses yeux étaient noirs et perçans, ses traits durs et expressifs, et son costume était celui d'un grand seigneur italien. Sans dire un mot, il fit signe au docteur d'avancer, et, ouvrant tout-à-fait le rideau qui venait de lui donner passage :

« Je suis, lui dit-il à demi-voix, le comte Alberti, de Rome; j'ai un service à vous demander et une récompense à vous offrir. »

Une femme étendue sans connaissance sur un lit de

Digitized by Google

repos s'offrit alors aux regards de Fischer. Il ne put la méconnaître : c'était l'original du portrait qui avait fixé tout-à-l'heure son attention. Le comte et le docteur la considérèrent un moment sans parler : Fischer, avec surprise et admiration ; Alberti, avec un regard où se peignaient à la fois l'amour et la haine.

« Il vous faut saigner cette femme, dit le comte au chirurgien, en lui serrant convulsivement le bras ; cela lui est nécessaire ; elle sera mieux, beaucoup mieux après cela.... Elle est belle, vous le voyez..... Oh ! oui, bien belle ! ajouta-t-il avec un profond soupir. Ses traits ont la pureté des madones de Raphaël et la grâce de la Vénus de Médicis... Et si vous voyiez ses yeux ! continua-t-il, avec une sorte de délire qu'il s'efforçait de maîtriser ; si vous voyez ses yeux ! si vous entendiez sa voix !... Ses yeux, c'est le ciel ! sa voix, c'est un concert d'en haut ! Mais Satan aime à s'emparer du charme de la beauté. Le maudit a pris possession de cet ange ; il ne la quittera que lorsque le sang aura coulé de ces veines bleues, plus pures en apparence que l'azur céleste... Ouvrez donc un passage à ce sang, pour que le démon s'en aille. Elle s'en trouvera mieux. »

Fischer écoutait le comte avec stupéfaction, cherchant à découvrir si la folie ou l'amour irrité lui dictaient ces discours étranges.

Il s'approchait de l'inconnue et lui prenait la main,

Digitized by Google

pour lui tâter le pouls, lorsque le comte le repoussa brusquement en lui disant :

— Ne la touchez pas ! je vous prie. Son charme agirait-il sur vous, que vous vous enhardissez à l'approcher ainsi ?

— Seigneur, lui répondit Fischer en reculant d'un pas, votre conduite est inexplicable. Je ne fais que ce que me commandent les devoirs de ma profession, et vous trouvez bon de me reprendre avec violence. Qui vous donne le droit de m'insulter ainsi ? Vous me faites quitter mon logis à une heure indue pour m'entraîner dans la campagne, et je ne comprends rien au mystère qui vous environne. Seigneur Alberti, toute cette infâme machination quelque jour retombera sur votre tête. »

Les yeux d'Alberti lançaient des flammes, et ses lèvres tremblaient de colère.

« Vous osez prendre le ton haut ! dit-il au docteur ; épargnez-moi vos menaces. Vous ne pouvez rien contre moi ; j'y ai pourvu.... Mais j'ai tort, ajouta-t-il après un silence, j'oubliais que vous êtes allemand, et par conséquent insensible aux passions. Tout est calcul et réflexion chez vous. »

Fischer se rapprocha alors de la malade, et lui tâta le pouls. Un faible soupir souleva la poitrine de celle-ci. Le comte se détourna, et, pressant son front de son

Digitized by Google

poing fermé, il avait l'air en proie au plus violent combat intérieur.

—Angiolina! Angiolina! répétait-il en italien et d'une voix étouffée, je t'ai aimée jusqu'à l'idolâtrie, je t'ai tout sacrifié, fortune, considération, patrie. Ingrate! comment m'as-tu récompensé? Ne te dois-je pas une vengeance? »

Après avoir tâté le pouls, Fischer dit qu'en effet une saignée serait convenable.

« Mais, ajouta-t-il, faites taire un instant votre voix, seigneur comte; elle trouble mon attention, et ma main, moins assurée, pourrait blesser cet être délicat.

— La blesser! reprit le comte avec un rire amer; ce serait vraiment grand dommage!... La blesser!... mais, elle, a-t-elle craint de me blesser, de me torturer mille fois? »

L'étonnement, pour ne pas dire la frayeur de Fischer allait croissant.

Il piqua cependant la veine d'Angiolina avec assez d'adresse. Un jet de pourpre en sortit et tomba sur le parquet. Le comte semblait regarder couler ce sang avec avidité. Bientôt une faible plainte de la malade avertit Fischer qu'elle allait perdre connaissance; il arrêta le sang et pressa la main d'Angiolina en signe de bienveillance, et comme pour lui donner à comprendre qu'elle avait auprès d'elle un être qui était

Digitized by Google

prêt à la protéger. Elle entr'ouvrit ses yeux, jeta à travers ses longues paupières un regard sur le docteur, et retomba dans l'insensibilité.

« Ce sang était beau à voir! murmura le comte; pourquoi donc l'arrêter sitôt? Recommencez, docteur, recommencez; ouvrez une autre veine, et que le sang coule encore, et encore, et toujours, entendez-vous, toujours?... jusqu'à ce que je vous dise assez.

— Vous délirez, seigneur comte, reprit le docteur en ligaturant avec soin le bras de sa malade. Madame va reprendre connaissance, et la saigner davantage ce serait exposer sa vie.

— Eh! ne voyez-vous donc pas, docteur, que c'est sa vie qu'il me faut? s'écria le comte avec violence. Elle doit mourir, vous dis-je!»

Puis, arrachant un mouchoir qui, placé sur la table, cachait des piles d'or et un poignard :

« Selon que vous ferez, voilà la récompense! »

Et, changeant l'accent de la fureur contre celui de l'ironie :

« Votre timidité est plaisante! continua-t-il, vous êtes chirurgien, et vous ne savez pas tuer! Peut-être pensez-vous que je me moque de vous et que tout ceci n'est qu'un jeu pour rire à vos dépens? Si le pouvoir de me délivrer de cette femme par mes mains était en moi, je ne vous eusse point envoyé chercher, docteur.

Digitized by Google

Le poison et le poignard sont armes familières aux Italiens, et je n'hésiterais pas à les employer pour vous ou vos semblables, si cela m'était nécessaire. Mais elle !..... je ne puis ! Combien de fois, ajouta-t-il, n'ai-je pas cherché en moi-même la force de me venger, de me débarrasser des tourmens que me cause sa présence ! mais en vain, envain ! Son aspect me désarme. Tout ce que je puis, je le ferai cependant. Je ne veux pas la tuer moi-même ; mais je veux la voir mourir. Je veux la voir pâlir, pâlir, pâlir insensiblement, et puis la toucher de mes mains, inanimée, froide.... »

Le docteur, après avoir placé son appareil et remis dans sa poche l'étui dont il s'était servi, dit au comte avec le plus grand calme qu'il put affecter :

« Je n'essaierai pas de répondre à des discours que je ne comprends pas. Quant à la récompense que vous m'offrez si libéralement, je ne l'accepterai pas ; mais permettez-moi de vous donner un conseil. Gardez-vous de faire le mal : l'œil du Tout-Puissant veille sans cesse, et le coupable n'aura trève ni dans cette vie ni dans l'autre, seigneur comte !

— Ce ne sont pas des conseils que je vous demande, répliqua ce dernier, et je n'entends pas que vous me quittiez ainsi. Je vous laisse le choix ; donnez la mort, ou préparez-vous à la recevoir. Si vous tenez à la vie, si une épouse, si des enfans chéris attendent votre re-

Digitized by Google

tour, accomplissez votre tâche et recevez-en le salaire. Mais si vous tardez encore, docteur, la mort est là, entendez-vous, non à deux pas! mais là! »

En disant ces mots, le comte saisit le poignard d'une main, tandis que de l'autre il serrait le bras de Fischer, qui, incapable de résister à cette force supérieure, n'essayait pas même d'y échapper, et, pour toute défense, lui jeta ces paroles avec sang-froid :

« Tu ne tueras point, a dit le Seigneur : je n'enfreindrai pas son commandement.

—Tu mourras donc! » lui cria Alberti, en forçant le vieillard à tomber à genoux, tandis que celui-ci, à la vue de l'arme, avait involontairement levé ses bras au-dessus de la tête.

Dans ce moment, une autre main se leva et saisit celle du comte; et une voix de femme, une voix d'ange s'écria : « Arrêtez! seigneur, arrêtez! »

C'était la main, c'était la voix d'Angiolina. Le bras du comte retomba sans force à son côté, et Fischer se leva en contemplant l'attitude céleste de cette femme, qui, à son tour, venait de sauver la vie à son libérateur.

Puis, la malade se rejeta sur sa couche, qu'elle avait un instant désertée, et sa pâleur devenue plus grande encore, et le sommeil subit qui parut s'emparer d'elle, annoncèrent que ce effort avait épuisé ses organes si frêles.

Alberti se pencha sur elle, et, respirant son haleine, il dit, en se tournant vers le docteur :

Digitized by Google

— Oh! voyez, la cruelle, elle dort; son sommeil est paisible.... Tenez, docteur, elle sourit;.... c'est qu'elle rêve de son bien-aimé... Comment m'a-t-elle désarmé?... Je n'en sais rien... Comment suis-je là sans force et stupide? »

Puis, s'adressant plus directement au docteur:

« Elle l'a ordonné, dit-il, vous êtes libre; mais sachez vous taire, si vous tenez à la vie.

— Et vous, seigneur comte, songez à la justice d'en haut, » répondit le docteur en s'éloignant.

Il ne retrouva pas l'ecclésiastique dans l'oratoire; mais les cierges brûlaient encore sur l'autel. Il descendit l'escalier tournant sans qu'aucun domestique se présentât sur son chemin. La voiture attelée se retrouva à la porte, et aussitôt qu'il y fut entré, elle partit rapidement.

Livré de nouveau à ses réflexions, il eut peine à sortir de l'étourdissement dans lequel l'avaient jeté les étranges événemens dont il venait d'être témoin; il lui semblait avoir fait un songe, et la physionomie sévère et passionnée du comte, la beauté touchante de l'inconnue, et le bruit sourd, surtout le profond gémissement qu'il avait entendu en entrant dans le château, tenaient son imagination dans des calculs, dans un trouble indicibles.

La voiture s'arrêta à quelque distance de la maison

Digitized by Google

de Fischer. Le domestique qui ouvrit la portière lui plaça dans la main quelque chose qui tomba à terre, et s'élançant sur le siége, il repartit au galop.

Fischer s'était baissé pour relever l'objet qui était tombé à ses pieds : c'était une bourse pesante. Il hésita un instant à la garder; puis le projet d'en destiner le contenu à soulager les indigens l'engagea à l'emporter chez lui.

Arrivé à sa porte, il fut fort étonné de voir encore de la lumière et du mouvement dans sa maison. Il frappa à la hâte, inquiet qu'il ne fût arrivé quelque chose de fâcheux en son absence. Sa fille vint lui ouvrir avec empressement.

« Comment! s'écria le docteur, ce pauvre Palmer serait-il tombé malade?

— Non, grâce au Ciel, répondit Marguerite : mais son ami André Netmann est arrivé subitement chez lui dans un état qui demande les secours les plus prompts.

— Il suffit, » dit le docteur en entrant.

Il ne voulut cependant pas repartir avant de prendre quelque nourriture, et quand il eut fini, il remit à sa fille la bourse qui était pleine d'or.

« Renferme cet or, mon Hélène, lui dit-il; mais garde-toi d'y toucher, car il ne nous appartient pas. »

Hélène, toute surprise, demanda des explications : mais Fischer promit de lui en donner plus tard, et se

Digitized by Google

remit en route pour aller visiter André Netmann, chez le fiancé de sa fille.

Introduit dans la chambre à coucher du futur, il la trouva faiblement éclairée d'une lampe près de s'éteindre. L'orfèvre, qui était assis et à moitié assoupi auprès du lit où gisait un malade, se leva pour venir au-devant du docteur.

« J'étais bien impatient de vous voir arriver, lui dit-il : vous voyez là mon ami et mon ancien compagnon de voyage André Netmann, le peintre et le musicien. Nous étions séparés depuis des années, lorsque ce soir j'ai été attiré à ma porte par des gémissemens qui partaient de la rue prochaine. Je me suis avancé du côté d'où ils venaient : j'ai vu un malheureux qui se traînait le long des murailles des maisons, et semblait chercher un asile et du secours. Je lui demandai ce qu'il avait à gémir. Il me répondit, par des mots péniblement articulés et qui ne me permettaient pas de reconnaître la voix d'un de mes compagnons d'enfance, qu'il était revenu de bien loin, de l'Italie, depuis quelques jours, mais que pour le moment il ne venait que du château de Seusenbourg, où il avait été brisé par une horrible chute, et qu'il avait eu grand' peine à se traîner ainsi jusqu'à la ville, bien qu'elle fût à une faible distance du château. »

Le nom de Seusenbourg, les gémissemens qu'il

Digitized by Google

avait entendus cette nuit-là même, et le bruit semblable à celui d'une chute sur le sol, qui avait si violemment remué son âme à son arrivée chez le seigneur italien, tout cela, comparé aux événemens que lui racontait l'orfèvre, plongeait le docteur dans des réflexions profondes, et son regard se tenait incessamment arrêté sur le malade, tandis que ses oreilles ne perdaient pas un mot de la narration de Palmer.

« Du reste, continua ce dernier, l'infortuné ne m'expliqua pas les circonstances de son accident. On avait eu le temps d'apporter du secours après moi, et à la lueur d'une lampe que mon vieux serviteur Guillaume m'apporta, jugez quel fut mon étonnement de reconnaître mon cher André Netmann. Je n'en croyais pas mes yeux et je ne saurais vous exprimer à quel point ce spectacle me bouleversa. Aidé du bon Guillaume, je pris André dans mes bras et je l'apportai chez moi, où depuis quelques heures il est sur ce lit, tantôt dans un assoupissement léthargique, tantôt dans le délire de la fièvre. »

Le docteur fut tiré de sa rêverie par un soupir que poussa le malade, qui, étendant faiblement les bras, prononça le nom d'Angiolina avec une indéfinissable langueur.

Ce nom, prononcé par les lèvres d'André, fut un

Digitized by Google

nouveau trait de lumière pour Fischer; il comprit aussitôt qu'une liaison devait exister entre son aventure de la nuit et le malheur du jeune peintre. Il s'approcha vivement du malade, qui l'intéressait d'autant plus depuis cette découverte, et il l'examina avec attention. Il ne découvrit aucune fracture, aucune blessure apparente; mais il vit qu'il était en proie à une forte fièvre et à la plus pénible agitation.

» Courage! courage! s'écriait-il dans son délire..... Voilà le portrait bientôt fini. Oh! mon Dieu, mon Dieu, le beau portrait!... Votre serviteur, seigneur comte; je vous reconnais bien, car c'est moi qui ai peint la bien-aimée aux pâles rayons de lune, et c'est vous qui, en retour, avez précipité le peintre et le musicien d'un second étage, le peintre à qui vous auriez voulu arracher les yeux pendant qu'il dérobait, pour les retracer, les traits divins de la jeune fille; le musicien dont vous auriez voulu déchirer les mains tandis qu'il accompagnait sur la guitare la voix suave et pure de l'ange..... Et pourtant, c'était par vos ordres, seigneur comte..... Oh! l'horrible masque en domino que je rencontrai dans Rome... Oh! le masque ravissant qui soupirait à côté, et comme il trahissait bien l'exquise pureté des formes!.. L'horrible masque, c'est le vôtre, pour vous servir, seigneur comte. Le beau masque, c'est elle! c'est elle!... »

Digitized by Google

Après avoir tenu encore d'autres propos incohérens, la voix d'André s'éteignit; mais lors même qu'il ne parlait pas, ses mouvemens agités trahissaient son angoisse intérieure.

Le jeune orfèvre, qui avait cédé à Fischer sa place auprès du lit du malade, debout pres de là, l'observait avec inquiétude.

« Il a perdu le sens, » disait-il douloureusement.

Mais le docteur comprenait qu'un fond de vérité lui faisait tenir ces discours sans suite. Il voyait aussi, en regardant le jeune peintre, que sa beauté pouvait expliquer l'amour d'Angiolina et l'impétueuse jalousie de l'Italien.

Ce ne fut que vers le soir du jour suivant que le malade reprit sa connaissance, grâce aux soins que Fischer et l'orfèvre Palmer lui prodiguèrent. Il les reconnut alors, leur sourit et parut se rappeler ce qui lui était arrivé. Il poussa un soupir douloureux, porta la main sur son cœur, et referma les yeux en secouant tristement la tête.

« Tâchez d'éloigner toute pensée pénible, lui dit le docteur qui observait ses moindres mouvemens. Songez que vous êtes avec des amis dont le seul désir est de vous rendre à la santé et au bonheur. Votre accident n'aura, je l'espère, aucune suite fâcheuse, et je compte sur votre force morale pour que vous repreniez un

Digitized by Google

calme nécessaire à votre rétablissement. Pensez qu'une circonstance imprévue peut amener d'un instant à l'autre ce qui nous paraît impossible, et que la Providence protége quelquefois visiblement la faiblesse contre les entreprises des méchans. »

Le docteur s'éloigna du malade en disant ces mots, et le regard surpris d'André le suivit un moment. Le sens de la dernière phrase de Fischer avait frappé le peintre. Aurait-il, dans son délire, prononcé quelques paroles qui eussent divulgué le secret de son malheur? Mais, quoi qu'il en fût, il connaissait assez la discrétion du chirurgien Fischer pour savoir qu'il ne le trahirait pas.

Dans la soirée du jour suivant, un prêtre se présenta chez le bourgmestre de la ville de ***, en s'annonçant comme chapelain du comte italien Alberti. Il lui dit que son maître séjournait depuis peu dans le château de Seusenbourg, sans avoir pu en avertir plus tôt les autorités de la ville voisine, et qu'il comptait y rester quelque temps encore. Il ajouta qu'un médecin, appelé de la ville auprès de la femme du comte, s'était rencontré avec un frère de celui-ci, dont l'esprit était dérangé et dont les propos égarés avaient pu donner lieu à de fausses interprétations auxquelles il espérait que les autorités de la ville n'accorderaient aucune créance. Il termina sa harangue en remettant au ma-

Digitized by Google

gistrat, de le part du comte, une somme assez considérable, destinée à soulager les indigens de l'endroit, avec la promesse d'en donner encore autant la première fois qu'il passerait à ***.

Le bourgmestre, émerveillé à la vue de tant d'argent, balbutia quelques expressions de reconnaissance et de dévoûment; il offrait même les droits de bourgeoisie, lorsque l'ecclésiastique se retira sans attendre la fin du discours de l'autorité, qui bredouillait tant bien que mal son compliment accoutumé.

Demeurée seule, l'autorité cherchait déjà dans sa pensée de quelle manière elle pourrait dignement reconnaître les bienfaits du comte; elle s'occupait du costume à faire adopter aux enfans pauvres qu'elle voulait lui envoyer en députation, lorsque l'arrivée du docteur Fischer vint changer un peu le cours des idées de l'autorité en travail de reconnaissance.

Après avoir écouté le commencement de la déposition de Fischer sur son aventure de la veille, avec le sourire d'incrédulité d'un homme qui en sait plus que celui qui prétend l'instruire, le bourgmestre finit par comprendre que les choses étranges dont le docteur avait été témoin, n'étaient pas entièrement éclaircies par les explications du prêtre, et que les largesses extraordinaires du comte n'étaient qu'un piége tendu à sa bonne foi.

Digitized by Google

Vivement préoccupé par ses conjectures sur le mystérieux seigneur italien, il eut le soir, au cercle, des distractions qui causèrent l'étonnement de tous les assistans. Il essaya trois fois de fumer une pipe qu'il avait oublié d'allumer, répondit par le mot d'empoisonnement au domestique qui lui présentait un verre de bière chaude, et par celui d'assassin à l'offre obligeante de son ami le syndic qui lui proposait une partie de tric-trac. Silencieux et rêveur, il semblait, à le voir, que le salut de l'Etat fût menacé. Chacun faisait à l'envi des conjectures sur la singulière préoccupation du premier magistrat, et bientôt le mot de conspiration circula dans l'assemblée. On se disait à l'oreille que la dernière taxe avait fort mécontenté la confrérie des bouchers, qu'on avait entendu tenir de mauvais propos sur la magistrature et le conseil, et qu'enfin un garçon boucher des plus entreprenans avait été vu, le matin même, aiguisant sa hache d'un air de conspirateur, en murmurant ces mots : « Nous les expédierons cette nuit. »

Cependant, sur la fin de la soirée, on vit tout-à-coup naître un sourire de satisfaction sur la figure rembrunie du bourgmestre. Il sortit de l'embrasure de la fenêtre où il méditait à l'écart, prit sa canne et son chapeau, et, après avoir salué gracieusement l'assemblée, s'éloigna en disant à part lui : « Oui, je saurai pro-

Digitized by Google

téger cette belle compatriote de la Vénus de Médicis. »

Ce peu de mots suffit pour donner une tout autre direction aux conjectures des assistans. Les craintes de conspiration s'évanouirent, et firent place à la conviction que le bourgmestre était amoureux, et qu'une Italienne lui tournait la tête. Chacun se retira bientôt pour aller répandre cette grande nouvelle par la ville.

Cependant le bourgmestre, après avoir été chercher chez lui certaine clef, qu'il mit dans sa poche, sortit de la ville, et par un beau clair de lune s'en vint errer dans les environs du mystérieux château de Seusenbourg ; et tout en se promenant, son imagination travaillait sur l'intéressante victime qui y était renfermée. Il se la représentait aussi belle que touchante, l'arrachait à son tyran et obtenait en retour sa plus tendre reconnaissance. Puis parfois l'idée de ce comte Alberti si fort, si jaloux, si prompt à employer le poignard et le poison, venait refroidir son zèle.

Naguère le château de Seusenbourg avait servi de magasin pour les blés de la ville ; et, quoiqu'on eût changé depuis sa destination, le bourgmestre en conservait encore une clef qu'on avait négligé de lui redemander. C'était cette clef qu'à toute bonne fin il avait mise dans sa poche en sortant de chez lui.

Le silence le plus profond régnait tout à l'entour de cette antique demeure, dont la lune éclairait faible-

Digitized by Google

ment les tourelles gothiques et les saillies anguleuses. Aucune lumière ne se faisait apercevoir dans l'intérieur du bâtiment. Le bourgmestre se glissa d'abord du côté de l'entrée principale ; elle était fermée. Il continua sa ronde. Aucun bruit intérieur ne guidait sa recherche. Parvenu devant la porte secrète dont il avait la clef, sa main se porta involontairement dans sa poche ; il l'en sortit et la rentra deux ou trois fois, irrésolu s'il en ferait usage ou non.

« Ouvrirai-je ? n'ouvrirai-je pas ? » se disait-il, en approchant la clef de la serrure.

Les craintes et les scrupules firent enfin place à une ferme détermination, et notre respectable bourgmestre se glissa comme un voleur dans l'intérieur du château.

Il monta sans encombre l'escalier tournant, et parvint dans un long corridor, qu'une lampe éclairait à l'extrémité ; mais à mesure qu'il avançait, le noble courage qui l'animait en entrant faisait place à la crainte. Il frémissait au bruit de ses pas et pouvait compter les battemens de son cœur. En vain cherchait-il à se rassurer par l'idée qu'il remplissait son devoir en veillant d'un œil paternel sur l'innocence opprimée, et que sa personne, comme premier magistrat de la ville voisine, était inviolable et sacrée. Il pensait, d'un autre côté, que le comte aurait vingt fois le temps de le poignarder, avant qu'on eût celui de décliner ses noms

Digitized by Google

et qualités. Néanmoins, la curiosité le poussait en avant, et il parvint auprès d'une porte derrière laquelle des voix se faisaient entendre. Appliquant au trou de la serrure, tantôt son œil et tantôt son oreille, il vit et entendit ce qui se passait dans l'intérieur. Une femme pâle, effrayée, mais belle comme un ange, était jetée sur un sofa. L'aspect d'Angiolina, car ce ne pouvait être qu'elle, mit le bourgmestre en extase. Il ne pouvait assez admirer ses yeux noirs, son teint délicat, ses beaux cheveux épars, sa taille gracieuse et élancée, et il fut sur le point de laisser échapper une exclamation, qui ne fut contenue que par la farouche présence d'un homme aux yeux égarés et aux dents convulsivement serrées par la rage ou le désespoir.

« Vous le voyez bien, Angiolina, disait-il; il n'y a plus d'espérance pour votre amour. Le peintre est mort, je vous dis qu'il est mort !...

— Une voix secrète et que vous ne pouvez comprendre, répondait la jeune fille avec une candeur céleste, me dit qu'il vit encore : car, comment aurais-je pu lui survivre ?

— Et moi, je vous répète qu'il est mort, répliquait le comte, et que je l'ai tué moi-même, de mes mains et non de celles d'un autre, entendez-vous, lorsqu'il se disposait à vous enlever, le maudit!

— Eh bien ! quand j'aurai acquis la certitude qu'il

Digitized by Google

est mort, continuait Angiolina, je sais un lieu solitaire où il m'a appris un jour qu'il serait beau de mourir. C'est là qu'il m'a chanté sa romance, ajoutait-elle avec mélancolie. Sous des ombrages sombres, un petit lac baigne de son onde les branches languissantes du saule pleureur : « Si tu voyais le lieu, me disait-il, tu ne pourrais t'en arracher. Cette eau attire à elle; elle vous regarde comme un œil séduisant; elle murmure à travers le feuillage : Mourir! mourir!... Angiolina, la mort nous réunirait, la vie nous sépare. » Voilà-ce qu'il me disait, le peintre que vous m'avez fait rencontrer vous-même, seigneur comte.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écriait alors le comte avec fureur, c'est moi qui vous ai fait rencontrer; mais c'est moi aussi qui vous ai séparés : car il est mort! bien mort! quoi que vous en pensiez, Angiolina! — Vous ne voulez donc pas être mon épouse, Angiolina, continuait-il, en serrant dans ses doigts crispés le bras de la jeune fille qui pâlissait de plus en plus. Depuis quinze jours et quinze nuits que les cierges brûlent sans cesse dans la chapelle en attendant, il serait pourtant bien heure d'en finir! Et vous ne le voulez pas! Oh! la maudite femme qui ne veut pas dire oui, maintenant qu'elle a vu l'autre. Ah! si je pouvais seulement espérer le lui faire oublier lentement; si je pouvais espérer dans le temps; si un an, si deux ans, si dix ans

Digitized by Google

suffisaient! Mais non, elle n'a pas même voulu me laisser l'espoir de l'ignorance. Elle m'a dit : Jamais! Oh! la maudite femme, à qui le Ciel, pour me perdre, a donné la figure d'un ange!

— Pauvre Angiolina! murmurait la jeune fille en s'appitoyant sur son propre sort.

— Et moi! moi! je ne suis donc pas à plaindre? demandait le comte. Pas une larme, pas un soupir pour moi! Rien que de la haine, n'est-ce pas? ajoutait-il.

— Pourquoi avez-vous voulu le tuer? demandait à son tour la jeune fille.

— Pourquoi! pourquoi! Ah! l'amère ironie! C'est parce qu'il vous aimait, Angiolina, et que je l'abhorre!

— Est-ce sa faute, à lui, seigneur comte, reprenait Angiolina, si vous avez été le chercher vous-même dans l'atelier où il travaillait pour le perfectionnement de son art, et si vous l'avez amené vers moi? Est-ce sa faute si la pâleur, la mélancolie de ses traits, me frappèrent sitôt que je le vis? si sa physionomie naïve et le profond sentiment de son talent, vous l'attachèrent à vous-même? si vous en fîtes le compagnon forcé de vos voyages, le séducteur de votre passion pour la peinture et la musique? Et si vous preniez plaisir à nous rapprocher l'un de l'autre, est-ce sa faute encore, seigneur comte?

— Ce n'est pas assez de m'assassiner de son regard! di-

Digitized by Google

sait Alberti. Il faut qu'elle joigne l'insulte à la cruauté. Il faut qu'elle déroule sous mes yeux des vérités qui m'injurient et me font des remords à me mépriser moi-même! Car, c'est vrai, que je fus un imbécile enfant! — Ah! Angiolina, s'écriait-il en remuant le manche d'un pistolet qui était sur la cheminée, Angiolina, je me vengerai de ma sottise sur quelqu'un encore. Si je n'ai pas la force de le faire sur vous, malheureuse, ce sera donc sur moi!.... »

Et saisissant le pistolet, il fit comme s'il le tournait contre son front, et ajouta, voyant l'épouvante de la jeune fille :

« Oui, ce sera sur moi, Angiolina, et vous en serez l'auteur! »

Et comme elle allait s'enfuir :

« Restez donc là, continua-t-il en l'arrêtant par le bras, que mon sang, que ma cervelle rejaillissent sur votre robe. C'est bien le moins que je me réserve cette vengeance sur le démon qui me tue! »

Le bourgmestre, toujours cloué au trou de la serrure, frémissait de tous ses membres, et ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Angiolina poussa un cri perçant et appela du secours. Le sympathique bourgmestre en fit autant. La voix retentit dans le corridor et trahit sa présence. La porte de la chambre s'ouvrit, et le magistrat vit avec

Digitized by Google

effroi un homme s'avancer vers lui, un pistolet à la main. Il abandonne précipitamment son poste, s'élance vers l'escalier et le descend quatre à quatre. Un coup de pistolet vient encore redoubler la rapidité de sa fuite, et tout en courant, il crie à tue-tête : « Je suis inviolable ! La personne d'un bourgmestre est sacrée. »

Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé à la ville et devant sa porte. Alors seulement, il se crut sauvé.

En entrant dans sa chambre, il vit avec surprise que son ami le syndic l'y attendait en fumant une pipe.

« Ah ! enfin, vous voici ! lui dit ce dernier en ôtant sa pipe de sa bouche. Contez-moi un peu d'où vous venez ainsi ? Nous sommes de vieux camarades, et vous pouvez me parler à cœur ouvert. Qu'est-ce donc que ces folies de jeunesse qui vous font de la sorte courir la campagne à cette heure ? On ne parle que de vous dans la ville, et de cette invisible beauté italienne.

— Invisible ! répondit le bourgmestre d'un ton piqué ; je vous assure, moi, que je l'ai fort bien vue.

— C'est bien ce que je soupçonne, reprit le syndic ; et quant à sa demeure j'en sais aussi quelque chose. Oui, mon cher bourgmestre, dans ma solitude j'ai surveillé vos démarches, j'errais sur vos pas aux environs du château de Seusenbourg : mais je vous ai perdu de vue lorsque votre belle vous a fait entrer par la porte secrète. »

Digitized by Google

Le bourgmestre secouait la tête en silence; il marchait à grands pas à travers sa chambre, tandis que son ami le syndic, mourant d'impatience, tâchait de l'encourager à lui ouvrir son cœur.

« Un peu de confiance, lui disait-il d'un ton amical. Ne craignez pas de me tout dire, vous connaissez ma discrétion : les conseils d'un ami sont toujours bons à recevoir.

— Eh bien, soit! dit enfin le bourgmestre en s'arrêtant; vous allez tout savoir. »

Et s'asseyant auprès de son ami, il lui conta, avec l'accent du mystère, tout ce qui s'était passé depuis l'appel extraordinaire fait au docteur jusqu'à sa fuite, à lui, premier magistrat de la ville, sur la personne duquel avait failli s'accomplir un attentat monstrueux.

« Voilà une terrible affaire! s'écria le syndic lorsque le récit fut terminé; il ne faut pas nous endormir là-dessus, bourgmestre; il faut éclaircir tout cela. Nous tenons l'argent du comte, et quant à ses promesses, je n'en donnerais pas un liard. Voilà matière à un bon procès criminel : il faut inscrire la déclaration du docteur; il faut faire comparaître le comte, la signora, le peintre, le chapelain et les domestiques; il faut les confronter, les interroger tour à tour et ensemble. Ne laissons pas échapper un pareil procès. Nous en aurons pour bien des années. Et cette belle

Digitized by Google

Italienne dont vous êtes amoureux, mon très-cher bourgmestre, nous la protégerons et la prendrons sous notre tutelle.

— C'est cela! s'écria le bourgmestre enchanté; nous la mettrons sous ma tutelle. Buvons à la santé du procès et de la pupille. »

Le lendemain, dès l'aube, nos deux amis s'étaient réunis; ils avaient envoyé chercher le docteur Fischer et expédié au château de Seusenbourg une sommation de comparoir, adressée au comte Alberti. Mais leur consternation fut grande en apprenant par le retour de l'ordonnance qu'on avait trouvé la porte fermée, et qu'il avait été déclaré que le comte et sa société étaient partis avant le jour avec tout leur train.

A cette fâcheuse nouvelle, le bourgmestre retomba sans force dans son fauteuil, en s'écriant douloureusement, comme s'il faisait la parodie du comte:

« Angiolina! Angiolina! »

Mais le syndic, au contraire, dit avec feu:

« Il faut les poursuivre, les ramener. Dressez leur signalement, et assurons-nous d'abord qu'ils sont partis en effet. Partons, allons visiter le château du haut en bas. »

Ce fut vainement, néanmoins, que nos deux magistrats, accompagnés de Fischer, parcoururent les appartemens du château; tout y était désert. Le vieux concierge ignorait quelle direction avaient prise les

Digitized by Google

voyageurs. Arrivés dans la pièce où Fischer avait vu la belle inconnue, ils la trouvèrent démeublée; un tableau cependant était resté : c'était le portrait d'Angiolina.

« Ils l'ont laissé, dit une espèce de concierge, avec l'ordre de le remettre sur la réclamation de la personne dont le nom est écrit sur ce papier.

— André Netmann !... dit le syndic en examinant le papier, c'est un nom allemand, un nom qu'il me semble avoir connu autrefois. Commençons par confisquer le portrait au profit de la police, et si cet André Netmann vient se déclarer, nous tiendrons un fil qui pourra nous faire débrouiller l'écheveau. »

Peu de jours après, André Netmann était remis des suites de son accident, et en état de sortir de son logis. Sa tristesse le portait à chercher la solitude, et il aimait à errer au hasard dans la contrée pittoresque qui environne la ville de ***. C'étaient les alentours du château de Seusenbourg qu'il recherchait de préférence.

Comme il s'arrêtait pour considérer la vallée, il entendit une voix mélodieuse qui sortait du feuillage. Il crut reconnaître cette voix, et tout palpitant il s'approcha pour écouter les paroles qui sortaient de cette bouche dont l'accent doux et mélancolique le saisissait comme un divin souvenir. A peine eut-il entendu,

Digitized by Google

qu'il se demanda s'il rêvait ou si c'était un écho de lui-même qui se répandait ainsi dans le creux du vallon de Seusenbourg. Caché derrière les noirs sapins, s'efforçant de suspendre son haleine, pour ne pas perdre le moindre de ces sons qui le tenaient là inondé de sueur et la poitrine haletante, il écouta donc cette romance qu'il avait naguère composée lui-même dans ce lieu, et que soupirait maintenant une autre voix que la sienne, une autre voix qu'il connaissait, mais à laquelle il n'osait croire encore.

Là-bas, là-bas, au fond de la forêt sauvage,
Il est un pur vallon, calme comme un tombeau,
Où les longs peupliers balancent leur ombrage,
Où deux saules en pleurs se caressent sur l'eau.

Point de voix qui bourdonne et point de trace humaine,
Hors le chant de l'oiseau qui s'y dérobe aux yeux
Et le pas du chasseur qui n'y descend qu'à peine,
N'en troublent le repos triste et mystérieux.

Ces deux sœurs du vallon, la frêle violette
Et la frêle pervenche, à l'aconit fatal
Y mêlent leur parfum et leur pâleur secrète,
Comme ici-bas le bien croît à côté du mal.

Et tout au plus profond, bien loin, bien loin dans l'ombre,
La vallée est plus belle et vous dit d'approcher.
Comme en un gouffre, là, sous un massif plus sombre,
Une source jaillit d'un agreste rocher.

Digitized by Google

Profonde et claire, l'eau, comme un miroir magique,
Y conduit, malgré vous, vos pas embarrassés,
Et du haut des sapins, l'un par l'autre froissés,
Il descend comme un son de plaintive musique.

Oh! que prendre à la source et savourer la mort
Serait doux pour un cœur que l'amour a fait triste!
Qu'on y passerait bien de l'heure où l'on existe
A l'heure où l'on n'est plus, sans crainte et sans remord.

On ôte ses habits sur l'herbe qu'elle arrose,
Et, comme pour le bain, glissant dans le flot pur,
On s'y berce.... et puis l'œil, à demi, se repose
Sur le soleil, penché vers l'horizon d'azur.

Et plus l'astre descend, plus on glisse dans l'onde,
Avec lui l'on dirait un céleste entretien;
On croit le suivre... Enfin, quand il a fui le monde,
On a passé de même.... et l'on n'entend plus rien....

Et l'on s'est endormi dans le songe, et le songe
Est une île où l'amour rêve avoir abordé;
Et ce dernier beau rêve, il n'est point un mensonge,
Car on aimait la source, et la source a gardé....

« Angiolina! s'écria André Nettman, en écartant les branches d'arbre qui le séparaient de l'endroit d'où partaient ces paroles; Angiolina! est-ce bien toi? ou est-ce seulement un rêve de mon imagination que poursuit partout, avec ton image, le son délicieux de ta voix, et jusqu'au bruit léger de tes vêtemens agités par la brise, jusqu'au souffle embaumé de ton haleine? »

Digitized by Google

Angiolina poussa un cri : c'était elle en effet. Elle était sur le rivage, à demi vêtue, effleurant déjà l'onde du bout de ses pieds délicats. Elle accueillit le peintre avec un sourire étrange.

« Oh ! je savais bien qu'il ne manquerait pas au rendez-vous, dit-elle, celui qui m'a naguère appris la romance, celui qui m'a naguère indiqué où se trouvait le vallon et la source où il est doux de mourir. Je le devinais comme il m'a devinée, et je l'attendais en chantant la romance.

— Angiolina, je t'en supplie, ne me regarde pas avec ces yeux où la mort s'empreint d'avance ; dis-moi bien plutôt quel sort inespéré nous a rassemblés ici tous deux, seuls, quand je te croyais à jamais perdue pour moi ? et ne songeons qu'à retremper nos âmes dans l'oubli des maux passés et dans le rêve d'un bonheur à venir. Qu'est devenu le seigneur Alberti ? »

Angiolina, à cette dernière question, regarda le peintre avec des yeux égarés et demeura un instant silencieuse.

« Ah ! le seigneur Alberti... répondit-elle après ce silence, et comme si elle cherchait à rassembler dans sa tête d'incertains et confus souvenirs ; le seigneur Alberti ? attendez... je ne suis pas bien sûre ; mais je crois... ah ! oui, oui, je me rappelle à présent : il est mort. »

Et d'un ton de plus en plus positif et qui laissait per-

Digitized by Google

cer de larges étincelles de vérité au milieu du délire :

« Il voulait me déshonorer, le lâche! Comprenez-vous, André? Me déshonorer, moi qui m'étais vouée à vous dans l'âme? Vous n'avez pas besoin de me demander ce que j'ai fait alors : vous savez bien que je l'ai tué. J'ai fui ensuite, continua-t-elle : je me suis rappelé le vallon, je suis revenue du côté du château que nous avions quitté ; j'y avais laissé mon portrait, que j'avais dérobé au comte, pour qu'on vous le remît, André. En passant, je demandai au concierge si vous étiez déjà venu ; car mon cœur me disait que vous n'étiez pas mort de votre chute, et que c'était ensemble que nous devions mourir. Le concierge me répondit que vous n'étiez pas encore venu. Je ne répliquai rien ; je passai, et je vins au vallon, et je chantai la romance... et vous voici comme je l'espérais ; et nous allons mourir, n'est-ce pas, de cette mort que vous m'avez dépeinte si suave et si pure? car je ne puis plus, je ne veux plus vivre, André, après avoir tué quelqu'un de ma main, même un coupable. Tenez, André, voulez-vous que nous recommencions la romance ensemble? vous savez bien, cette romance comme on en fait sous votre ciel gris et mélancolique, dans votre patrie que vous m'avez apprise à aimer, parce qu'elle est, comme vous, tout âme et sentiment? »

Le peintre fixait sur Angiolina des yeux mouillés de

Digitized by Google

larmes, et ne répondait pas ; mais son regard était plus expressif que ne l'eût été sa voix.

Ils s'entendaient tous deux ; mais ils ne se parlèrent plus ; car il vient un moment où la parole la plus éloquente est insuffisante pour exprimer la pensée : c'est quand on approche du ciel.

Le vallon s'assombrissait, et ses teintes mélancoliques et le bruit de la source prochaine qui tombait dans un lac où tremblaient les rayons d'un soleil à son déclin, tout ici jetait le cœur dans une de ces vagues et douces tristesses qui vous portent, malgré vous quelquefois, à vous rapprocher de la mort comme d'une espérance.

Ce même soir, quelques habitans de la ville de *** s'étonnèrent grandement de voir leur bourgmestre, en équipement de chasse, sortir de la ville avec le syndic pareillement costumé. Tous deux cheminaient d'un air mystérieux, et derrière eux quatre soldats de la ville, habillés de la même manière, les suivaient d'un pas résolu.

« Oui, bourgmestre, disait le syndic à son compagnon, quelque mal que vous disiez d'ordinaire de mon goût pour la chasse, convenez qu'aujourd'hui il peut nous être fort utile, et que bien fins seraient le comte et ses gens, s'ils reconnaissaient les premières autorités du pays sous ce déguisement. Tenez, bourgmestre, je

Digitized by Google

connais les localités, et je suis d'avis que nous prenions par ce vallon, où..... »

En ce moment, un double accord de voix touchantes qui s'exhalaient en une céleste harmonie suspendit le discours commencé sur les lèvres du syndic. Le bourgmestre, ne sachant pas davantage que lui ce que cela signifiait, comme lui resta immobile et la bouche entr'ouverte.

« Ne nous réveillez pas,.... » dirent alors les mêmes voix qui venaient d'exhaler les derniers soupirs du chant.

Puis l'on n'entendit plus rien, qu'un plaintif et léger tournoiement d'eau.

« Je crois que ces bruits viennent de ce maudit étang où l'on jeta autrefois les cendres d'une sorcière, hasarda enfin le bourgmestre peu rassuré. Si le diable s'en mêle, ajouta-t-il, délivrera la belle qui voudra; pour moi, j'y renonce.

— Et moi aussi après vous, répondit le syndic, qui n'était guère moins tremblant que son compagnon; mais notez bien, messieurs les soldats, que c'est M. le bourgmestre qui a reculé le premier.

— Soit, répliqua le bourgmestre; mais il n'y a pas de courage à lutter contre les esprits. »

Les soldats n'avaient pas attendu l'ordre; ils s'étaient déjà enfuis, non moins effrayés que leurs chefs.

Le lendemain, vers la même heure, le bourgmestre

Digitized by Google

et le syndic, croyant avoir retrouvé leur courage et après s'être moqués entre eux de leurs hallucinations de la veille, reprenaient le chemin du vallon avec une force armée plus nombreuse que celle qui les avait escortés dans leur première excursion, lorsqu'ils furent subitement arrêtés par la vue d'un groupe de personnages éclairés par des torches et sortant lentement du bois.

« Qu'est cela? s'écria le bourgmestre épouvanté plus que jamais, et saisissant le bras du syndic. Voyez ces figures étranges et ces torches rougeâtres que le vent agite ; voyez, ils semblent porter une litière. Décidément, mon cher, il paraît que l'enfer s'en mêle, et je ne serais pas surpris quand ce prétendu seigneur italien serait le diable en personne. Vous voyez bien qu'il n'y a pas à lutter avec lui, et qu'il ne nous reste définitivement qu'à quitter la partie, mais cette fois pour n'y plus revenir. »

Le syndic ne l'écoutait pas. Attentif, immobile, il regardait sans souffler ce singulier convoi, qui passa lentement, non loin des deux magistrats cachés dans le feuillage, et ceux-ci purent distinguer avant leur départ, au milieu d'un groupe de figures illuminées par la blafarde lueur des torches, deux corps morts portés sur une litière.

La comtesse Noéla de Ste-Marie.

Digitized by Google

LE FRANCISCAIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE FRANCISCAIN.

I.

Quelques rares amis se groupent sur la place.

BARTHÉLEMY.

Gloire à ces braves, Sparte et Rome
Jamais n'ont vu d'exploits si beaux!

VICTOR HUGO.

Veillons au salut de l'empire!

(*Chant pop.*)

Guerra a Cuchillo!!

(*Cri de guerre des insurgés espagnols.*)

« Allons, général, contez-nous cette histoire, je vous en prie.....

— Dès que vous m'en priez, madame, je cesse de résister, écoutez-donc.... Je commence.

Digitized by Google

» Nous touchions à la fin de l'hiver, et depuis trois mois le beau ciel de la Provence voyait nos armes se rouiller inactives, lorsqu'un ordre du ministère nous envoya en Espagne rejoindre le corps d'armée du général Dupont. Après être demeurés pendant un mois à Valladolid, nous dûmes avancer sur Cadix. Déjà nous avions traversé une partie de l'Espagne, nous avions dépassé même le défilé de la Sierra-Moréna, lorsque le général en chef fut informé que toute l'Andalousie était en pleine révolte, et qu'un corps nombreux d'insurgés se préparait à nous arrêter au pont d'Acoléa. Bien qu'ils se fussent fortifiés sur ce point, les Espagnols ne purent soutenir la vigueur de notre attaque; ils furent culbutés et se replièrent en désordre sur Cordoue, qui tomba bientôt en notre pouvoir. Malgré ce beau succès, notre situation était critique; une junte venait d'être formée à Séville: de nouvelles recrues s'organisaient; le commandement en chef des troupes avait été confié au vieux tacticien Pastanos, qui comptait déjà plus de quarante-cinq mille hommes sous ses drapeaux, tandis que le général Dupont n'en avait que huit mille à lui opposer. Ce fut donc vainement que ce dernier voulut s'arrêter pour attendre le renfort qu'il ne cessait de demander au grand-duc de Berg. Les Espagnols, enhardis par notre hésitation, nous attaquèrent, et nous fûmes contraints d'évacuer

Digitized by Google

Cordoue à notre tour. Demeuré dans cette ville avec le détachement que Dupont y avait laissé, il me fallut soutenir l'attaque des ennemis supérieurs en nombre. Presque tous mes braves compagnons furent massacrés; moi-même, couvert de blessures, je tombai sans connaissance sur les cadavres des miens!

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Ministres de paix et de miséricorde, vous vous plaignez de la calomnie? c'est par vos vertus qu'il faut repousser ses attaques. L'abbé MAURY.

. . . Tout passe et tout s'efface.
VICTOR HUGO.

Il me semblait voir danser autour de moi une ronde de djnns et de goules. P. STALLOY. *Le Cauchemar.*

La fleur de ma vie est fanée.
Il fut rapide mon destin :
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.
MILLEVOYE.

« Je demeurai plusieurs heures évanoui : quand je rouvris les yeux, je n'aperçus plus que les ombres des édifices de Cordoue qui se dessinaient devant moi. Il

Digitized by Google

faisait nuit. Je voulus me soulever ; mais je ne pus y parvenir, et je fus contraint de rester couché sur le dos, la tête tournée vers le ciel parsemé d'étoiles scintillantes.

» Tandis que de sinistres réflexions assiégeaient mon esprit, j'entendis quelqu'un marcher non loin de moi. Je me retournai avec effort, et j'entrevis un moine franciscain, qui semblait méditer au milieu de ce champ de carnage. Il était d'une haute stature, et tenait à la main un long rosaire.

» Vainement j'essayai de parler ; je ne pus articuler que des mots saccadés, incompréhensibles, et si faibles que je désespérais déjà de me faire entendre. Par bonheur le moine avait aperçu mon mouvement ; il accourut vers moi, et reconnaissant ma patrie à mon uniforme : « Français, dit-il, si j'écoutais la haine qui anime tous les Espagnols contre ta nation, je t'abandonnerais ici sans secours ; mais ne crains rien.... Ambrosio est chrétien avant tout ! il te sauvera, s'il en est temps encore. »

» Aussitôt il tira d'une petite boîte du linge blanc et un flacon plein d'eau pure ; il lava mes plaies, les essuya légèrement et les banda ensuite. Quand il fallut me transporter, il se mit à genoux, me chargea sur ses épaules et se dirigea lentement vers le monastère : nous passâmes devant l'entrée principale, et nous nous in-

Digitized by Google

troduisîmes dans l'intérieur du couvent par une petite porte dont mon guide avait la clé. Tout était silencieux. Les *frayles* se livraient aux douceurs du sommeil; on n'entendait de temps à autre que les cris lugubres des hibous.

» Enfin le moine me déposa dans sa cellule; puis, ayant allumé une lampe, il vint s'asseoir à mes côtés, et je pus distinguer les traits de celui qui m'avait sauvé si généreusement. Sa physionnomie était douce, mélancolique, sa taille élancée, son front large, mais sillonné par des rides précoces : il me parut avoir vingt-six à vingt-huit ans. Tandis que je faisais cet examen, mon libérateur regardait avec inquiétude autour de nous; il craignait, comme il me l'a dit depuis, d'être découvert par quelqu'un de la maison.

» Sur ces entrefaites, deux heures du matin sonnèrent à l'horloge gothique. Aussitôt la franciscain se lève, me charge de nouveau sur ses robustes épaules et reprend en main la lampe; nous sortons de la cellule; et, après quelques instans de marche, nous pénétrons dans la chapelle. Ambrosio gardant toujours le silence m'entraîne derrière l'autel, puis me dépose sur les degrés: « *Francese*, dit-il, *jura me del facer todo lo que creré conveniente para tu salud.* » En même temps il me présente un petit crucifix d'ébène. Je jurai de le suivre partout. Le moine soulève alors une énorme

Digitized by Google

pierre et me laisse voir les réduits secrets d'un vaste souterrain. Je l'avouerai, bien que d'ordinaire je fusse aussi intrépide que qui que ce soit, mon cœur battit avec violence; d'affreux soupçons se pressèrent confusément dans mon cerveau : je demeurai immobile comme les statues de la nef. Toutefois, mes craintes se dissipèrent bientôt lorsque le religieux m'apprit que ce souterrain servait de caveau funèbre aux moines du couvent; qu'on n'y descendait jamais, si ce n'est pour accompagner la dépouille mortelle d'un frère, et qu'ainsi je pourrais y rester caché sans crainte d'être découvert; il ajouta que chaque nuit à pareille heure il viendrait m'apporter tout ce dont j'aurais besoin; enfin, il m'exhorta à prendre bon courage et me promit de travailler promptement à ma délivrance. Je descendis donc seul dans ce séjour de la mort, et la pierre retomba avec un bruit sourd. Epuisé de fatigues, souffrant de mes blessures, je fus contraint de m'asseoir sur un socle tumulaire, et bientôt le silence et l'obscurité qui m'environnaient me plongèrent dans une situation que je ne saurais définir.

» Mon front était brûlant, mes pensées se heurtaient dans ma tête, sans liaison et sans ordre : tantôt je songeais à ma patrie, à ma mère, à mes compagnons massacrés ; tantôt de hideuses images tourbillonnaient devant moi.... Tout disparut enfin, et je finis par m'endormir d'un sommeil profond.

Digitized by Google

III.

Ces chants... c'était la voix des prêtres qui s'approchaient. GIRARD.

La beneficencia esta
La virtud cosmopolita.
D. ESTEVAN.

» Je ne fus réveillé que par un bruit qui résonnait au-dessus de ma tête; d'abord je crus entendre les chœurs célestes des Séraphins, et je restai quelques minutes plongé dans cet état d'extase où nos pensées s'éthèrent et se multiplient. Mon âme débordait de joie : mais cet instant de béatitude fut bien court, je retombai sur la terre, et me trouvai face à face avec la réalité. Au lieu de ces voix fraîches et suaves que j'avais rêvées,

Digitized by Google

je n'entendis que des versets psalmodiés sur un ton monotone; au lieu de cette lumière ineffable qui caressait mes yeux sans les éblouir, je ne vis plus que la lueur blafarde et vacillante des lampes sépulcrales qui se brisaient inégalement sur les tombes.

» Combien cette journée me parut affreuse ! Pour moi les heures sécoulaient et revenaient plus longues. Mes blessures, quoique la douleur en fût moins sensible, ne laissaient pas de me gêner horriblement. Pour comble de malheur, mon estomac délabré réclamait de la nourriture, et une soif brûlante, excitée par la fièvre, desséchait mes entrailles. Vingt fois je fus sur le point de déchirer l'appareil que le moine bienveillant avait posé, et de chercher dans une prompte mort un remède à tous mes maux. Pourtant la résignation l'emporta, et j'eus lieu de m'en féliciter; car Ambrosio, fidèle à ses promesses, vint au milieu de la nuit m'apporter des alimens et une bouteille de malaga. Il leva l'appareil, et m'assura que je ne tarderais pas à me trouver mieux. Les soins qu'il me prodiguait, à moi Français, ennemi de ses compatriotes, étaient si désintéressés; il y avait dans sa conduite une si complète abnégation de soi-même, que bientôt nos âmes sympathisèrent et se comprirent.

Digitized by Google

IV.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs, etc.

GILBERT.

Que votre cœur est bon ! que votre âme est sensible !

Obole. J. MAILLARD.

Le passé brûle.

DESBORDES-WALMORE.

. . . . . Mon père !
Je l'aurais tant aimé !... mon pauvre père !

ERNEST LEGOUVÉ.

Je ne reconnais pour mère que la Vitrière, madame.

D'ALEMBERT.

» Ambrosio, sous des traits efféminés, cachait une grande énergie physique et morale; dans cette gros-

Digitized by Google

sière soutanelle battait un noble cœur ; on sentait en s'approchant de lui je ne sais quoi d'irrésistible qui vous entraînait : il s'exprimait avec facilité, et quand il parlait de l'Espagne, ses yeux, habituellement ternes, rayonnaient tout-à-coup d'un vif enthousiasme ; son imagination, réprimée dans son premier essort, débordait en images neuves, passionnées, poétiques : car Ambrosio le moine, comme je l'appris de sa propre bouche, dans un de nos entretiens nocturnes, avait reçu une éducation brillante.

» Fils naturel du comte Vincent de Pestena et d'une duchesse alliée à la famille royale, il avait été confié dans sa quinzième année à don Garcias, supérieur du couvent des Franciscains. Peu après, son noble père, qui le chérissait tendrement, était mort d'une blessure reçue en combattant contre les troupes françaises, sans avoir pu reconnaître Ambrosio pour son fils légitime. Ce fut alors que les parens de la duchesse, de concert avec ceux du comte défunt, obtinrent un ordre royal qui condamnait le jeune homme à une prison perpétuelle ou à la prononciation des vœux. Depuis ce moment le malheureux orphelin s'était toujours distingué par son inaltérable douceur et par sa connaissance approfondie des lettres, qu'il cultivait avec passion.

« Ami, me disait-il souvent, sais-tu que don Ambro-

Digitized by Google

sio eût été poète si le ciel n'en avait décidé autrement? Oh! oui, mon nom serait passé à la postérité; mes chants auraient tonné contre le despotisme, ce hideux fléau qui met les générations en coupe réglée. La liberté, l'amour de la patrie, tout ce qui fait battre un cœur d'homme, voilà les sources ou j'aurais puisé ma verve poétique... Mes ennemis ne l'ont pas voulu; ils se sont défiés des premiers jets de mon imagination, ils ont coupé l'arbre à sa naissance: aussi l'arbre n'a plus de fleurs ni de sève maintenant; il se dessèche chaque jour; chaque jour il voit se détacher de ses rameaux, une à une, les quelques feuilles qui lui donnaient encore de l'ombre; le souffle brûlant de la mort l'a frappé!.... » Et puis des pleurs coulaient le long de ses jours pâles, ses yeux redevenaient ternes; il prenait ma main et la posait sur son cœur :

« Français, poursuivait-il, n'est-ce pas que mon cœur ralentit ses battemens? N'est-ce pas qu'il n'y a plus de joie pour Ambrosio sur cette terre? »

» Et moi, ému profondément de voir une âme si riche, si jeune, déflorée par la douleur, je m'efforçais toutefois de le consoler.

« Ambrosio, lui disais-je, non tout n'est pas fini pour vous ici-bas; si les hommes vous ont persécuté, méconnu, tournez vos pensées vers le ciel; votre imagination, vierge des idées sociales qui dégradent tous les

Digitized by Google

humains, concentrera ses facultés pures et naïves dans une sphère céleste. Vous vivrez de la vie des anges, jusqu'à ce que Dieu, prenant en pitié vos malheurs, vous accorde une place à sa droite. Pour moi, mon ami, je ne vous oublierai jamais, et si je parviens à rentrer dans ma patrie, j'espère vous donner souvent des preuves de mon amitié et de ma reconnaissance. »

» Tentatives infructueuses!.... Le jeune franciscain baissait la tête sans me répondre : une fois, que je lui parlais de ma mère et du bonheur qui m'environnait après mon union avec une femme vertueuse et belle :

« De grâce! s'écria-t-il d'une voix altérée, ne fais point saigner ma blessure, *mio caro*, car j'ai une mère aussi; mais.... *elle m'a repoussé de son sein!*.... et cela, parce que j'étais maladif et souffreteux, parce que mon visage ne savait point lui rendre son sourire. Oh! sans doute, tu seras heureux, toi...; mais le moine, mais Ambrosio, jamais il ne connaîtra le bonheur conjugal, jamais une bouche de femme ne lui dira dans un baiser : Je t'aime! Je mourrai seul, sans qu'une main amie vienne fermer mes yeux; mon génie s'éteindra, et je n'aurai pas même la célébrité du malheur, celle des Gilbert et des Chatterton. »

Digitized by Google

V.

Le bonheur dans cette vie est comme la fleur des champs. M^me^ RICCOBONI.

La liberté! oh! la lumière et la liberté!
Un prisonnier.

Qui va là?
Dominique le possédé.

A Dieu! Quelle pensée sublime et naïve à la fois renferment ces deux mots, si l'on veut bien réfléchir sur leur sens. *L'auteur.*

» Dix-huit jours s'écoulèrent ainsi dans la plus douce intimité; mes blessures s'étaient cicatrisées; je me sentais revivre; j'attendais et redoutais le moment qui, me rendant à mes foyers, me forcerait à quitter mon ami.

Digitized by Google

» Cet instant arriva bientôt.

» Une nuit que je sommeillais quelque peu, contre ma coutume, je fus tout-à-coup réveillé par la voix d'Ambrosio : je me levai et lui demandai quelle était la cause de l'agitation qui se peignait sur son visage; il vint s'asseoir à mes côtés, et demeura quelque temps plongé dans de douloureuses réflexions. Enfin il se leva et m'invita à le suivre en silence. J'obéis, et, remontant avec lui ces mêmes degrés que j'avais naguère descendus avec tant de terreur, je revis enfin la lumière pâle et veloutée de la lune.

» C'est alors seulement que j'appris d'Ambrosio le motif de sa tristesse; il fallait nous séparer, car le lendemain le corrégidor devait, avec une troupe d'alguasils, venir fouiller le couvent.

« *A Dios* cher ami, me dit-il, *a Dios*...Tiens, conserve précieusement en souvenir cette bible à fermoirs dorés et cette amulette, seul héritage que m'ait laissé mon père !.... » Il pleurait le bon moine en prononçant ces paroles dernières!.... Pour moi, mon émotion était si grande que je ne pus que lui serrer la main, et nous nous séparames !

» Comme la nuit n'était pas avancée je parvins à rejoindre le corps français, qui avait pris position au bourg de Baylen.

Digitized by Google

VI.

. . . . Je garde au cœur sa fraîche empreinte.
DESBORDES-VALMORE.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil tourné sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.
C. DELAVIGNE.

» Tout le monde sait combien l'issue de la campagne fut désastreuse pour la France. Blessé de nouveau à Baylen le 20 juillet suivant, je fus, ainsi que les débris de nos vieilles phalanges, donné en spectacle aux peuples de l'Andalousie.

» On ne saurait croire tous les maux que nous fit souffrir la junte de Cadix : le plus grand nombre de nos

Digitized by Google

soldats, jeté dans des forteresses ou placé sur les pontons, mourut de faim et de misère.

» Ceux qui survécurent (et je fus de ce nombre) furent après mille autres vexations déclarés prisonniers de S. M. Britannique, et transférés en Angleterre.

. . . . . .

» Enfin nous rentrâmes dans nos foyers lors de la chute de Napoléon, et depuis ce temps, retiré du service, je goûte un bonheur que vient parfois obscurcir le souvenir d'Ambrosio, du moine-poète. »

JULIENNE DEL CAMPO.

Digitized by Google

TABLE.

Pages.

La Cloche de Saint-Bruno. — Gabrielle Soumet. . . . 1

Le comte Lamberti. — Madame Anna Kléber. 27

Un Mariage par vengeance. — Aménaïde Duplessis. . . 61

Le Chatel des bruyères. — La comtesse de Marle-Mortemar. 95

Bal chez Lucifer. — Olympe de Theuley. 113

Le Marin. — Madame Anaïs Ségalas. 145

André le Fadat. — Clémence Sévigny. 153

Ariel et Moïna. Emilie Saint-Hilaire. 167

Le Double Moi. — Elisa Mercœur. 217

Un Amour du midi et un Amour du nord. — La comtesse Noèla de Sainte-Marie. 305

Le Franciscain. — Julienne del Campo. 347

FIN DU TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 0 1 1985

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
AA 000 202 512 0